

- Oh! la la! qu'est Bête Tout ça! Nouvelle / ...
 Après deux ans Comédie (1)
 L'Orgueil de Tadadi Fuvie (2)
 Yi'y'Etai Riche! Comédie (3)
 Paris, Amuse Comédie (4)
 Soufflez-moi dans L'Œil Comédie (5)
 La Fille de Fronte Nos Comédie (6)
 Le Pigeau Masi Comédie (7)
 Les Folies Dramatiques Vaudeville (8)
 Habit Vest et Culotte Comédie (9)
 Quelqu'un les Petits Violons de Mademoiselle Comédie (10)
 Le Guide de L'Étranger dans Paris Comédie (11)
 Chez Bonsabat Vaudeville (12)
 Les Chiffonniers Tiers (13)
 Georges et Marie Home (14)
 Vous en Bred de Gue Yene (15)
 Les Trois Fils de Cabot Rougel Comédie (16)
 La Mort de Socrate Opéra (17)
 Le Télégraphe Électrique Comédie (18)
 Les Avocats Comédie (19)
 Le Sergent Frédéric Comédie (20)
 Le Duel de Mon Oncle Comédie (21)
 Dalila et Yanson Vaudeville (22)
 L'Enfant de L'Amour Comédie (23)
 Le Gouss Opéra (24)
 Les Enfants de Troupe Comédie (25)
 Yaquevita L'Indienne Opéra (26)
 Les Deux Jumeaux de Fofine Vaudeville (27)
 Jean le Tortillon Monologue (28)
 La Grotte de la Fatigue Vaudeville (29)
 Guzman ne connaît pas d'Obstacles! Vaudeville (30)
 Le Mauvais Gas Drame (31)

Le Mari de la Femme de Corneille (32)

Léon Léoni Drama (33)

Le Pape et le Pape Drama (34)

Paille Drama (35)

Le Château de Filleul Drama (36)

Les Compagnons de la Truelle Drama (37)

Le Capitaine Chudin Comédie (38)

Jenny L'Ouvrière Drama (39)

Le Vieux Bodin Comédie (40)

Jean le Cochet Drama (41)

Le Servant Drama (42)

Suzanne Drama (43)



30694



OH! LA, LA! QU' C'EST BÊTE TOUT ÇA!

REVUE DE L'ANNÉE 1860, EN TROIS ACTES ET VINGT TABLEAUX
Par MM. TH. COGNIARD ET CLAIRVILLE

Aux nouvelles de MM. J. NARGÉOT et J. BOUCHER

DANSES RÉGÉLÉES PAR M. BARREZ; MUSIQUE DE M. CAMILLE ARMENTIER

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉÂTRE DES VARIÉTÉS, LE 23 DÉCEMBRE 1860

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE :

LE SÈRE.	MM. LACROIX.	UN VIEUX MARIÉ.	MM. FERRIER.	BOSSÉ	MM. L. FERRIER.
UN MONSIEUR DANSE LA	Kerr.	UN GARÇON DE THÉÂ-	DUBOIS.	PREMIÈRE AMOUR.	GUÉZEN.
STALLE.		TRU.	TODOROFF.	DEUXIÈME AMOUR.	VALASTIN.
BEUF DADA.		L'AFRICAIN.	LOUIS.	LE COMTE MÉHARD.	FITTE.
M. BIGNON.		LA EMPLOYÉ.	ALBERT.	ANNA.	JÉRÈSE.
BOUÏ DE JEU FERRAY.	AL. MICHEL.	LE COMPÈRE GUILLET.	OSCAR.	LE SYSTÈME AMOUR.	
LAZARHAK DE FIED DE		LES VIEUX D'UNE CONVI-	MM. ALBERTINI.	FANZY.	FLORÉ.
MON TOR.		SATION.	Jos. TARDIVAN.	TROISIÈME AMOUR.	
LE SOUHAÏ DE LA MO-		UN AVENTURIER.	C. BARRÉ.	DEUXIÈME AMOUR.	ALBERT DOLÉ.
SEILLE.		BRITTA-LA-	HENRI.	QUATRIÈME AMOUR.	BILLAC.
TROIS GENS FLES.		GRUKA.	L. DEBARD.	MADAME DUGÈNE.	ANNA MARIE.
M. BIGNON.		LE VIN DE FRANCE.	L. LEBLANC.	BONCOUR.	E. DUCÉ.
BEAUJOLAIS.		GARY.	ANDRÉ.	LE GARÇON DES VIEUX.	HENRIQUE.
CHOUF.		LA VEUVE ABLOU.	DO GÉLARD.	LE BAIN DE MER.	COLOMB.
FRANÇOIS.		MARCO.	MARIE GOSNARD.	UNE JEUNE FILLE.	
M. SÈRE.		SARAHÉ TATHLOU.		LE RAÏN DE MER.	
VOLUC-VENT.		SELYNY.		ANNE.	
FOLEMBUCHE.		LADY JOHN.		MARCHAND DE PAPIER.	
GUSTAVE.		PREMIÈRE FEE.		LOUIS.	
TATHLOU.		JEANNETTE.		LE FAUCON.	
JACQUOT.		PAPALLA.		UNE BOUTEILLE.	
ALEXANDRIN.		LE TRISTEMPS.		UNE BOUTEILLE.	
BOULEBOLÉ.		LE MOÏR.		LE GARÇON DES VIEUX.	
JOHN.		LA MOÏR.		UNE BOUTEILLE.	
GENEVAN.		LA MOÏR.		LE FAUCON.	
BONNEISE.		LA MOÏR.		UNE BOUTEILLE.	
RITONFLOT.		L'ARTOÏR.		LE FAUCON.	
RAÏLOU.		LE TOÏL DE BÈMÈR.		UNE BOUTEILLE.	
GOSNARD.		CHAMBEY.		LE FAUCON.	
BOUÏ DE JEU.		LA GOSNARD.		UNE BOUTEILLE.	
CASTAGNOLÉ.		EMBRACON.		LE FAUCON.	
EN CHASSEUR.		LE MOÏR.		UNE BOUTEILLE.	
BLANCHÉ.		LE MOÏR.		LE FAUCON.	
VATERFELD.		LE MOÏR.		UNE BOUTEILLE.	
BUTCHET.		LE MOÏR.		LE FAUCON.	
BENBROCK.		LE MOÏR.		UNE BOUTEILLE.	

DANSE : Mendemioïtes Albertin, Théolin. Emma Oger, Léonie Chesat, Mignonne, Jenny, Louise, Zelia, Sophie, Anita, Blanche, Carré, Armadine.

DECORS DE MM. HOUAT, RUME, GEORGES ET BOCCCHI; — INSTRUMENTS DE MUSIQUE DE M. YONNÉ; — COSTUMES DÉSIGNÉS PAR M. ARDAILLÉ ET EXÉCUTÉS PAR M. MARANGÉ ET MADAME GONTIER; — MACHINES DE M. FLORENTIN.

— Tous droits réservés —

PROLOGUE

PREMIER TABLEAU

Une chambre modestement meublée: tableaux, études, petits plâtres, objets de curiosité appendus aux murs. — Une table à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXANDRIN, seul, il est assis devant une table et compose. — Il écrit tout ce qu'il veut écrire.

- Le roi de Babilone, entouré de profanes,
- De lâches courtisans, d'impures courtisanes,
- Insulté au soleil, dans les rayons poindus,
- Etardant sur le festin, le brétil de ses fesses.

(Secouant dans ses doigts.) Sapristi! que j'ai froid!... Prrrrrrrr! (Reposant.)

• Le brétil de ses fesses...

(Interrompant.) Si j'avais seulement un colicot... (Reposant.)

- Un bon colicot que j'ai mesuré,
- Le vic rouillé à frotter dans les coupes vermeilles...

(Interrompant.) Sapristi! que j'ai soif! (Reposant.)

- Et d'une fausse doré, tout bossué d'ortolans,
- Brillante délégué des épais succédans.

Sapristi! que j'ai faim! Est-ce-à-dire bête de parler de la chaise, du soleil d'Asie, de coupes vermeilles dans lesquelles le vin coule à flots, du balais et d'ortolans... quand on est à jeun, qu'on ne peut ni boire, ni manger, ni se écuffer par dix degrés au-dessous du zéro! Vaut-il donc des tragédies pour le théâtre Français? Est-ce-à-dire des pièces littéraires pour l'Orléans, le Vendôme ou le Gynécée... voilà le résultat! Et ce Follécamburgh, que fait-il en collaborant qu'il me laisse tout faire... Mais il ne s'embête... ouï, l'on monte... ce doit être lui. (Il va vers.)

RIGOLO, se débattant.

Hé! Bon, Bon, Bon.

Lairie domine.

Hé! pas, pas, pas,

Lairie domine!

ALEXANDRIN. Non ouïe! et ses éternels bouillous! Ah! il bouille bien.

SCÈNE II.

ALEXANDRIN, M. RIGOLO.

Musée.

(Suite de l'air.)

Au lieu de peindre
Ta robe de six francs...
Dans un coïtier, un chère,
Qu'on est bien à vingt ans!
Hé! Bon, Bon, Bon,
Lairie domine...

ALEXANDRIN, s'interrompant sans conviction. Non ouïe, par grâce... n'achevez pas, n'aller pas jusqu'au barba domé, ou je vais avoir des crises de nerf! Lairie domine me suffit... grâce, grâce pour Lairie domé...

RIGOLO, décontenancé. C'est assez... calmez-toi, ma mague le fait grâce... • Un alexandrin, il doit être content.

ALEXANDRIN. A la bonne heure, ça repose.

RIGOLO, s'excitant avec son mouchoir. Ouï! C'est égal, tu demeurais un peu haut... Après cela, tu me diras qu'na peulo ça vit dans les nuages.

ALEXANDRIN. Ouï, et de l'air du temps... Vous avez raison, RIGOLO. C'est la faute! Si, on veut du faire des tragédies et des drames somnifères, tu l'air adopté le genre aumant, si tu l'évèle livre...

ALEXANDRIN. A vos loras domine... n'est-ce pas?

RIGOLO. Carbinement: faire chausser vous mieux que faire l'air.

ALEXANDRIN. Moi? car? continuer ma muse à chanter l'air de l'Apothéose!

RIGOLO. Et pourquoi non?

Air de l'Apothéose.

On peut dire sur cet air-là
Les choses les plus poétiques;
Pour se prier à tout, à
Un rythme de plus élastiques.
Sur ce tel air on peut parler
Et de Bellou et de Cythere
Enfin tout ce qui peut aller
Va sur l'air de l'Apothéose.

ALEXANDRIN. Horreur! Je l'attendais celui-là! Il est neuf, et d'un goût!... Je connais un vaudevilliste qui ne le manque jamais... Et voilà on l'on voudrait nous fumer? A cet effreux genre sans dignité, sans fruit, sans distinction, à ces colériques de brétils, qui résistent le bon goût quand elles ne blessent pas les bonnes mœurs; un vaudevilliste au gros sel, que des auteurs sans principes écrivent sans esprit, pour un public sans pudeur.

encore. Mireille tu n'y vas pas de main morte! très-bien! Voilà pour le Vaudevilliste, tu lui as dit son fait, et tu n'es pas le premier. C'est un genre mort, un genre bête, n'est-ce pas? Parce qu'il est peu naturel d'écouter des messieurs et des dames se chanter ce qu'il out à se dire... d'accord. Mais voyons un peu comment vous l'avez remplacé. Je suis un bon botteux, j'ai ma femme, des enfants, j'ai des affaires qui me fatiguent toute la journée, et quand vient le soir, je suis bien aise de me distraire un peu. Je m'arrête devant les affiches de théâtre et je lis sur celle du Vaudeville, par exemple: *Le Trésorier*. L'attention me tombe, et puis voilà installé dans un feuillet d'orchestre, moyennant cinq francs, et disposé à m'amuser. Je ne penso plus à ma femme, j'oublie que mon garçon fait des dettes, et j'envoie au diable jusqu'au souvenir de mes affaires... Je m'ôte de toute préoccupation, je suis un spectacle pour me délasser, pour me distraire; car je ne suppose pas que le théâtre ait jamais été inventé pour autre chose. Le rideau se lève... Alors, je vois se dérouler sous mes yeux le tableau vivant de toutes les vicieuses littéraires. Le rôle du mari me rappelle les vilains coups de crimé que j'ai donnés dans le contrat, mes misères, mes sottises, enfin tout ce que je voulais oublier, et je m'agite dans mes stalle. Le rôle de l'épouse m'agite encore bien davantage! Elle est sage, elle est pure, elle est vertueuse, mais elle est amoureuse, tentée par qui? par un jeune homme qui, naturellement, me rappelle un cousin, ou un voisin, un cousin de ma commission. L'acteur lui sous ses efforts pour me persuader que, si les femmes les plus honnêtes au tout pas longtemps complais de fait, elles le sont au moins d'intention; que toutes se laissent tenter par l'amour quand leurs maris ne les tentent plus; et, comme je ne peux plus guère tenter la mienne, je sors du théâtre en me demandant par qui diable elle peut bien être tentée... j'ai payé cinq francs pour me demander cela... moi, homme sérieux tout le long du jour, jettis vite écouter des choses sérieuses, sérieusement débiles, dans un style d'autant plus dangereux qu'il est élégant, poli comme un miroir et tranchant comme une lame d'acier... et ce que je dis de la Trésorier, je le dis, style à part, de tous les drames dont on nous amuse. Celui-ci m'a parlé de ma femme, cet autre me parlera de ma fille ou de mon fils, des questions d'argent, des faux amours... que sais-je? Je préfère la gaudrille, les faux-neufs et les bon ton la farderie... Ouï! je l'avoue, si ça n'est pas ridicule, ce n'est pas effrayant. Et puis, je ne viens pas faire un spectacle au cours de littérature, moi, car bien!... c'est l'affaire de la Sorbonne. Je ne dis pas au théâtre. Je m'arrête moi; je lui dis tout simplement: • Dans l'intérêt de mon bien-être et de ma santé, amuse-moi, corrige les mœurs et tu veux, mais en me faisant rire! J'ai dit: la parole est au défendeur.

ALEXANDRIN. Malgré votre boutade, cher oncle, vous aurez contenté votre public, qui ne vient au spectacle que pour y trouver des émotions. Ne vous en déplaise, *la Dame aux camélias* ou trois autres représentations.

RIGOLO. Ouï, après lesquelles toutes les jeunes filles revoient le sort de Marguerite Gauthier, et tous les jeunes gens voudraient être des Armand Duval.

Air de l'Amis, joué en riant amicalement.

Où se disent: Marguerite, opprimée
De la pitié, est morte! mais tout
Comme elle aimait: comme elle était aimée!
Ah! je voudrais vivre et mourir ainsi!
Les jeunes gens s'adressent que le père,
Et, tous les soirs, les filles, se sorsant,
Pensant au mal qu'elles avaient vu faire,
Disaient tout bas: • Tu seras bien content, si
Leur sort être était d'un être content.

ALEXANDRIN. Tout ce que vous diriez, mon bon oncle, n'empêcher pas que des autres signes de certains autres ne soient toujours fêtés et applaudis par la foule... Je parle de la foule intelligente.

REGOLO. Merri !

FOLLEMBUECHE. De dehors. Alexandrin ! Alexandrin !

ALEXANDRIN. Ah ! enfin, le voici !

REGOLO. Qui donc ?

ALEXANDRIN. Mon collaborateur... Follembueche, surnommé le Lézard, à cause de sa paresse.

SCÈNE III.

LES MÊMES, FOLLEMBUECHE ; Il entre chargé de brochures et de papiers et plant sous son feutre.

FOLLEMBUECHE. À MOI SEULEMENT, ALEXANDRIN ! À MOI SEULEMENT !

ALEXANDRIN. Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce que tu m'apportes là ?

FOLLEMBUECHE. Débarrasse-moi d'abord, tu m'interrogues comme ça !

ALEXANDRIN. Je t'embrasse. Des journaux, des brochures... REGOLO, de même. Des almanachs, des pièces de théâtre... (Il pose le tout sur la table.)

ALEXANDRIN. De même. Des journaux et almanachs... Le Journal pour rire, le Charivari... et autres, et autres.

FOLLEMBUECHE. Ouf ! je respire.

ALEXANDRIN. Ah ! ça m'embête, me diras-tu ?

FOLLEMBUECHE. Oui, oui, rejoins-les... rejoins-les, ditte vérité... C'est une farce que j'apporte dans ce logis.

ALEXANDRIN. Une farce, ça ?

FOLLEMBUECHE. Vient d'Amérique. Vous savez rappellez que, l'été dernier, aux bains de mer de Trouville, j'étais le hôte de sonner un monsieur qui se moquait ? Vous le rappelez-vous ?

REGOLO. Je m'en souviens.

ALEXANDRIN. Après ?

FOLLEMBUECHE. Ce monsieur, je m'étais débroulé à sa reconnaissance et je l'avais tout à fait oublié, lorsque, ce matin, je le rencontrai à la porte du café Anglais. Il m'avait à partager son déjeuner, j'acceptai ; nous causâmes, et j'apprends que j'ai souvié être celui le directeur du *Revue des Variétés*.

ALEXANDRIN ET REGOLO. Le directeur ?

FOLLEMBUECHE. L'été, un journaliste de ses amis qui lui avait donné une passade dans la Manche.

REGOLO. Pour le revue ?

FOLLEMBUECHE. Non, pour critiquer sa façon de manger... La critique se fait partout. Nous causâmes ; il me demanda qui je suis, ce que je fais. Je lui dis que je suis auteur, que je fais des pièces pour le théâtre de Belleville, ne pouvant me faire joindre en France... Enfin, après une demi-heure d'une conversation pendant laquelle j'eus le bonheur d'avoir des notes... « Monsieur, me dit-il, vous m'avez soulevé la vie, je voudrais m'acquiescer en vous donnant vingt-cinq francs, c'est le tarif pour ce service de belles actions... j'ai été heureux vous commander une pièce. Je joue, tous les ans, à mon théâtre, une revue de fin d'année, que je confie d'ordinaire au talent de mes auteurs les plus malins ; vous me paraîtiez infiniment plus spirituel qu'eux... Voulez-vous faire ma revue ? »

REGOLO. La revue des Variétés ?

ALEXANDRIN. Alors donc ?

FOLLEMBUECHE. Rien que ça !

ALEXANDRIN. Faire une revue, nous, des auteurs littéraires ?

FOLLEMBUECHE. Je te conseille de faire le diable à quatre... Une affaire magnifique.

REGOLO. Un genre comme je le comprends, avec des idées... FOLLEMBUECHE. Un spectacle, de la gaieté et des couplets... Comme dans *Ohé ! les Pêches d'argent* ? ou dans *Sous quinze ni l'été* !

ALEXANDRIN. Horreur !... De pareils livres ! de semblables machines !

FOLLEMBUECHE. Machines ! Qu'appelles-tu machines ?... Mais, ma parole ! tu feras un pédagogue... La revue, mon cher, est la seule comédie possible de son genre.

ALEXANDRIN. Une machine... Tu proposes ?

FOLLEMBUECHE. Ah ! tu n'attendais pas à celle-là ? Eh bien ! c'est la vérité. Qu'est-ce que la comédie ? L'analyse des mœurs, des travers de la société mise en action. Qu'est-ce que la comédie, sinon une satire dialoguée, saisissant dans les accidents ridicules de la vie, reproduisant à grands coups de crayon les caricatures plaisantes ou grotesques de notre époque ? Eh bien, la revue ne peut-elle pas au collet la société tout entière ? Elle frappe à droite et à gauche sur tout le monde et sur elle-même. C'est la comédie humaine sous exposition, sous regard et sans déguisement... c'est à dire sans ennui. La revue, c'est le bilan des folles parisiennes, c'est la chronique

du monde entier, où personne ne se reconnaît, mais où tout le monde reconnaît son voisin ! C'est l'image de la vie à grande vitesse, avec ses travers et ses engagements à vau, le tout saupoudré de clinquant, de paillettes, de calculations et de jolies femmes... La revue, c'est l'allo-podrigue de l'art dramatique, c'est le feu d'artifice des lettres de l'année... La revue, enfin, c'est la fantasia, qui réunit tous les genres et qui les enfonce tous ! Voilà mon opinion.

REGOLO. Je la partage.

ALEXANDRIN. Profitez ! Mais quand vous diriez vrai, pour se charger d'un pareil travail, il faut le connaître, savoir le faire. FOLLEMBUECHE. N'est-ce pas cela ? Je te l'apparue tout fait.

ALEXANDRIN ET REGOLO. Tout fait ? FOLLEMBUECHE. montrant ce qu'il vient d'apporter. Tiens, voici la revue.

REGOLO. Ces journaux ?

ALEXANDRIN. Ces brochures.

FOLLEMBUECHE. livrant sa poche une énorme pile de billets. Et ceci ?...

REGOLO. Des couplets ?

FOLLEMBUECHE. C'est notre pièce.

ALEXANDRIN. Tu moques-toi de moi ?

FOLLEMBUECHE. Mais, malheureusement, tu ne lis donc jamais les petits journaux ?

ALEXANDRIN. Jamais !

FOLLEMBUECHE. Ce n'est pas un crime, mais c'est une faute. Si tu les lisais, tu saurais que toutes les revues que les théâtres jouent tous les ans, sont prises dans ces journaux.

ALEXANDRIN. Prises ?

FOLLEMBUECHE. Ce sont eux-mêmes qui le disent, et ils doivent avoir raison. Prenez un *Journal*. Tiens, je prends et j'ouvre un *Journal*. Tu vas voir qu'il n'y a qu'à couper. (Lisant.) « La nuit, tous les chats ont des queues. » Hein ? Est-ce assez joli ?

ALEXANDRIN. Qu'est-ce que ça veut dire ?

REGOLO. Je ne comprends pas.

FOLLEMBUECHE. Je suis mal tombé, voilà tout... Oh ! mais vous allez voir, vous allez voir... (Lisant.) « Les petits chiens entrent dans les deux-actes. »

REGOLO. Les petits chiens ?...

ALEXANDRIN. Les deux-actes... Oh !

REGOLO. Mais ça n'est pas fort.

FOLLEMBUECHE. Je suis mal tombé... Eh bien, mes amis, c'est là que les auteurs des revues prennent tout leur esprit.

ALEXANDRIN. Et leurs couplets, les prennent-ils aussi à deux-actes ?

FOLLEMBUECHE. Oh ! des couplets de revue, ça ne compte pour rien, ou plutôt ça compte trop, car on en chante à contre gorge... Tenez, par exemple, on a deux couplets en scène, on vient à parler de s'imposer quoi, mais votre phrase finit par le mot montarde, que vous annoncez à ingénument. Tout aussitôt, vous faites entendre par l'un de vos deux chanteurs :

Montarde, (bis)
Pour le peuple et les gens bien nés !
Montarde, (bis)
La route au nez,

et vous faites deux couplets sur la montarde.

REGOLO. C'est piquant.

FOLLEMBUECHE. J'attendais le mot... c'est encore un mot de revue.

ALEXANDRIN. Jamais je ne consentirai à faire de pareils mots, et à agacer le public avec vos interminables couplets de facétie.

REGOLO. Et moi, je ne te continuerai la pension que si tu travailles à cette machine, comme tu dis.

ALEXANDRIN. Comment ?

REGOLO. Je veux te sortir de l'ornière où tu te perdais. Tu plains des couplets de facétie ? Et les fariboles tragiques, malheureux !... Enfin, retiens cette phrase : « La revue, ou plus de pension ! »

ALEXANDRIN. Alors, c'est bien, on fera la revue.

REGOLO. À la bonne heure !

FOLLEMBUECHE, s'adressant à la scène. Viyat ! Et, tout d'abord, cherchez un titre, le titre est une chose essentielle.

REGOLO. Oui, c'est fort important, et j'en ai un très-joli à vous proposer.

ALEXANDRIN. Voyez.

REGOLO. *Les Fleurs et les Papillons*.

FOLLEMBUECHE. C'est trop joli... Ce qu'il nous faut, c'est un titre cocasse.

REGOLO. Alors, je propose : *Les Humations cognynaires*.

ALEXANDRIN. Non, il n'y a pas eu de humations cette année.

FOLLEMBUECHE. Je prends le mot. Si il y a appellations en... (à ce moment, l'un d'eux se détache un crayon de sa poche, et est sur le point de commencer le sketch annoncé.)

LA VOIX, en dehors.

Oh! la, la!
Qu' c'est bête
Tout ça!

(Pendant toute la fin du tableau, le vox continue à chanter au dehors jusqu'à ce qu'il soit complet.)

FOLLEBUCHE, se levant. Ah!

TOUS. Quoi donc?

FOLLEBUCHE. Le voilà! le voilà!

ALEXANDRE. Qui?

RIGOLE. Qui?

FOLLEBUCHE. Notre titre : *Oh! la, la! qu' c'est bête tout ça!*

RIGOLE. Bravo! parfait!

ALEXANDRE. Comment vous trouvez cela?

RIGOLE. Délicieux.

FOLLEBUCHE. Ravissant!

ALEXANDRE. Mais, malheureux, si tu fais des bêtises, n'en conviens pas, au moins!

FOLLEBUCHE. Au contraire; disons que nous sommes bêtes, pour qu'on nous trouve un peu spirituels.

RIGOLE. Il a raison.

ALEXANDRE. Allons, soit! O Melpomène? ô Thalie! pardonnez-moi.

FOLLEBUCHE, se levant. Vite, à l'œuvre!... commençons par devorer tous ces journaux. (A Alexandre.) A toi le *Pigaro*, le *Gazetier*. - A moi le *Gambet*, *Diogene*, le *Journal pour rire*, et *celera*. (Alexandre est assis à côté de lui.) Prenons des notes, mes enfants, prenons des notes.

ALEXANDRE. Allons, commençons la comédie de l'année. Le rôle est bon. - A peine est-il bon, qu'un monsieur se lève au balcon, et dit)

ENSEMBLE.

Air de

Oh! la, la! (bis)
Qu' c'est bête tout ça!
Partout où l'on s'arrête,
On entend dire ces mots-là :
(Oh! la, la! (bis))
Qu' c'est bête tout ça!
Oh! la la! (bis)
Oh! la la! qu' c'est donc bête!

RIGOLE.

Ne soyez pas embarrassés,
Soyez zélés, ça doit vous suffire.
Il est si bon, si bon de rire,
Que l'on ne rit jamais assez!
Et, pour le mal que je desire
Voir arriver aux deux auteurs,
Peussent hélas! les spectateurs
S'écrier, en pouffant de rire :
(Oh! la, la! (bis))
Qu' c'est bête tout ça!

ENSEMBLE.

Partout où l'on s'arrête, etc.

DEUXIÈME TABLEAU

LE MUSEUR, avec exaltation. Sauvés! nous sommes sauvés! Pardieu, messieurs, nous l'échappons belle! Je vous avoue que je m'attendais à voir se lever ou balcon l'inévitable Huzeu ou l'inévitable Potier, interrompant le premier tableau pour causer avec les acteurs; Surtout! messieurs, quelle chance! nous sommes enfin délivrés du monsieur dans la salle, et ce prologue n'en est pas plus inutiles pour cela, n'est-ce pas? Je n'ai pas besoin d'en faire ressortir les finesses, vous les avez comprises et appréciées; mais, peut-être, vous demanderez-vous pourquoi l'on vous a dit tout cela; je crois pouvoir vous l'apprendre... car, messieurs, tel que vous me voyez, j'ai mes entrées dans les coulisses, si j'ai l'inappréciable bonheur de pouvoir parler de près avec toutes ces dames; voici la chose. Vous avez dû remarquer, que toutes les fois qu'on commence le spectacle par la première représentation d'une grande pièce, les personnes qui ont loué des loges ou des stalles se font un malin plaisir de s'arriver que pendant le premier tableau. Ça dérange les autres spectateurs, ça fait du bruit, ça indispose, et voilà pourquoi, quand on annonce qu'on commencera à sept heures et demie, on ne commence le plus souvent qu'à huit heures un quart, ça dépend de la location; c'est pour éviter à cet inconvénient que les auteurs de la revue ont trouvé ingénieux de commencer par un prologue,

qu'à la rigueur on pouvait se dispenser d'entendre. Il fallait gagner un quart d'heure, ils l'ont gagné... Maintenant que tout le monde est à sa place, bien à son aise dans de bons fauteuils ou sur de bonnes banquettes, aussi larges que bien rembourrées, je vais aller leur dire qu'on peut commencer la revue... Mesdames et messieurs, j'ai bien l'honneur de vous saluer... C'est égal... nous sommes délivrés du monsieur dans la salle, et c'est un bon progrès pour cette année... Je suis bien votre serviteur. (Il sort; on frappe les trois coups et l'auteur est assis.)

TROISIÈME TABLEAU

LES TACHES DU SOLEIL.

DANS LES CROQUES.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRINTEMPS, puis L'ÉTÉ.

LE PRINTEMPS, costume mythologique. Il entre avec un parapluie à la main. Brrrrrr! qu'il fait froid!... Monfrid Soleil!... A quoi jouez-vous! A coup sûr, ce n'est pas au Printemps qu'il neige; n'est-ce pas? il n'est pas encore l'été!... Condamnez le Printemps à trois mois de parapluie forcé!... Ah! je veux lui dire ce que je pense de son procédé, et je vais de ce pas... (Il sort.)

L'ÉTÉ, entrant, également avec un parapluie. Brrrrrr! mais! j'ai l'onglée... l'onglée à la fin de juillet!

LE PRINTEMPS. Que vous-je sous ce riflard?

L'ÉTÉ. Mon frère le Printemps?

LE PRINTEMPS. Mon frère Pêlé?

L'ÉTÉ. Je suis à la recherche du Soleil.

LE PRINTEMPS. C'est comme moi.

L'ÉTÉ. En attendant, je voudrais bien rencontrer un colporteur.

LE PRINTEMPS. Si nous ballions le sacella comme de simples martels?...

L'ÉTÉ. Mieux vaut nous rapprocher du Soleil... Cherchons-le.

LE PRINTEMPS. On ne le trouve nulle part.

L'ÉTÉ. Il est devenu tout à fait invisible.

LE PRINTEMPS. Peut-être est-il encore couché?

L'ÉTÉ. A moitié! Alors il est malade.

LE PRINTEMPS. A ce compte, il est malade depuis six mois.

Air des *Châlières du père-our* (J. NABON).

PREMIER COUPLET.

Depuis avril jusqu'en septembre,
Les amours furent acides.

ENSEMBLE.

Gé! gé!

LE PRINTEMPS

Pour faire du feu dans leur chambre,
Ou les voyez quitter les bûches.

ENSEMBLE.

Les bûches!

LE PRINTEMPS.

Les Amours, sans le reconnaître,
Croyaient nos Frères-Protegeants,
Et jamais le grand chamoisier
N'a fait môme de procès-verbaux.

(Pours.)

C'est! au printemps parait!
(Pours.)

Et c'est le faute du Soleil!

L'ÉTÉ.

DEUXIÈME COUPLET.

Pour les haies de mer, cette année,
Ce fut un déluge soave.

ENSEMBLE.

Nouveau!

L'ÉTÉ.

Là, chaque femme était baignée,
Même avant de se mettre à l'eau.

ENSEMBLE.

A l'eau!

L'ÉTÉ.

Cherchez d'elles, couronnez,
De temps à d'autres l'effet.
Le mer était presque glacée...
Les mer! l'étaient tout à fait.

(Pours.)

C'est! on été paré!
(Pours.)

Et c'est le faute du Soleil!

bis ensemble.

bis ensemble.

SCÈNE II.

LES MÊMES, L'AUTOMNE, également avec un parapluie et grêlotte de pluie.

L'AUTOMNE, *essant*. Brrrrrr, brrrr, sapratri, sapratri... qu'il fait froid!

LE PRINTEMPS, l'Automne!
L'AUTOMNE. Le Printemps! l'Été!... Ah! quel plaisir de vous reconnaître... Vous devez avoir vu le Soleil!...

L'ÉTÉ. Le Soleil! nous le cherchons.

L'AUTOMNE. Comment! le Printemps, l'Été aussi!

LE PRINTEMPS. Ah! mon cher, une véritable inondation!

L'AUTOMNE. Comment, malgré la prédiction?

L'ÉTÉ. Quelle prédiction?

L'AUTOMNE.
Air de *Tyrtole* (MARGARIT).

PREMIER COUPLET.

En avant véritable,
En avant érudite,
Dans l'art astronomique,
D'abord sans se presser
En est magnifique!

VOUS.
En est magnifique!
L'AUTOMNE.
Si j'en jure
Par un tel dégoût,
Cela prouve bien
Qu'on savait se salir rien.

VOUS.
Si j'en jure, etc.

L'AUTOMNE.

DEUXIÈME COUPLET.

La comète imprévue
Échappe à ses regards...
Mais il n'est, n'importe!
L'arrêt de tout mais,
Que personne n'a vu.

VOUS.
Que personne n'a vu!
L'AUTOMNE.
Bien sûr dire,
La mer se retire,
Cela prouve bien
Qu'on savait se salir rien.

VOUS.
Sans rien dire, etc.

L'ÉTÉ. Ce n'est peut-être pas sa faute; il ne pouvait pas prévoir que le Soleil aurait des taches.

L'AUTOMNE. Le Soleil a des taches!...

L'ÉTÉ. Oui, vraiment!... On dit que ça lui a pris à l'apparition du *Cheval fantôme*.

LE PRINTEMPS. Ce fantôme de cheval lui aura fait peur.

L'AUTOMNE. Il faudrait nous renseigner.

LE PRINTEMPS. Nous renseigner... près de qui?

L'ÉTÉ, qui est resté. Attendez! je crois voir briller quelque chose de ce côté!...

LE PRINTEMPS, de même. On dirait d'une étoile.

L'ÉTÉ. Eh! oui, vraiment! c'est l'Étoile du Berger.

LE PRINTEMPS. L'Étoile du Berger, cette courtoise qui connaît toutes les intrigues du firmament. Nous allons savoir quelque chose.

SCÈNE III.

LES MÊMES, L'ÉTOILE DU BERGER.

L'ÉTOILE, à la courtoise. Vous entendez?... n'oubliez pas de lui faire de la tianse... (elle essuie.)

LES SAISONS. De la tianse!

L'ÉTOILE. Tiens, l'Été, le Printemps et l'Automne!... Quo venez-vous donc faire chez nous?

LE PRINTEMPS. Nous venons nous plaindre du Soleil!...

L'ÉTÉ. Au Soleil lui-même.

L'ÉTOILE. Peine perdue!... Il ne reçoit personne.

LE PRINTEMPS. C'est donc vrai qu'il est malade?

L'ÉTÉ. Qu'il a des taches?

L'ÉTOILE. Taisez-vous!... si l'on vous entendait!...

L'ÉTÉ, LE PRINTEMPS et L'AUTOMNE. Eh bien?

L'ÉTOILE, en confidence. C'est pour cela qu'il ne se montre plus.

L'ÉTÉ. En vérité?...

L'AUTOMNE. Mais d'où lui viennent ces taches?...

L'ÉTOILE. Une histoire scandaleuse.

L'ÉTÉ. Oh! racontez-nous-la.

L'ÉTOILE. Vous connaissez la Lune Rousse?

LE PRINTEMPS. Si nous la connaissons!
L'ÉTÉ. Elle a fait assez parler d'elle cette année, celle si-laine-là.

L'ÉTOILE. Eh bien! mes amis, c'est elle qui a tout révolutions!

L'AUTOMNE. Comment cela?

L'ÉTOILE. En faisant de l'œil au Soleil, en l'aimant.

L'ÉTÉ. Elle a sillonné le Soleil?

L'ÉTOILE. Et le Soleil s'est laissé prendre à ses agaceries. Il n'a pas rougi de lui offrir son cœur et un excellent diner dans un ménage particulier.

L'ÉTÉ, LE PRINTEMPS et L'AUTOMNE. Quelle horreur!

L'ÉTOILE. Je tiens ces détails de Bérubé, un vieux vent qui était chargé de les rafraîchir.

Air de *Gil-Bias*.

Il disait en tête-à-tête,
Souriant comme deux amoureux.

VOUS.

Oh! là, là, là, là! etc.

L'ÉTOILE.

Quand la tache fut pompette,
Le miel, treu-treu,

Était gris.

VOUS.

Oh! là, là, là, là! etc.

L'ÉTOILE.

Depuis, étrange mystère!
Le Soleil perdit son pouvoir

Il se caché, et sur la terre
Il ne cesse pas de pleurer.

En vain l'homme se courrouce,
Méditant au temps paré.

Les taches de la Lune Rousse
Viennent d'empêcher le Soleil.

ENSEMBLE.

Maudit soit le tête-à-tête,
Qui réunit ces deux amoureux!

Oh! là, là, là, là!

Régissant de sa coquette,
Le soleil, tout taché,

S'est enchaîné.

Oh! là, là, là, là! etc.

LE PRINTEMPS, riant. POUVEZ-VOUS!...

L'AUTOMNE. Eh bien! pour le faire rougir de sa conduite, nous allons redescendre sur terre et lui ramener toutes les victimes qu'il a faites.

LE PRINTEMPS. Bonne idée!

L'ÉTOILE. Surtout, ne me compromettez pas.

Air des *Bleuses* (BANCHAS).

Partez, amis, mais faites en silence;

Soyez prudents, restez vous coudés;

Car du Soleil dépend notre puissance;

Et nous devons ménager le Soleil.

Si vous osez qu'ainsi qu'une portière

J'ai lavardé, même pour obliger,

Les amoureux se rafraîchissent sur terre

Quand brillent l'Étoile du Berger.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Partez, amis, etc.

(L'Été, le Printemps et l'Automne disparaissent.)

SCÈNE IV.

L'ÉTOILE DU BERGER, seule. Ils vont revenir... ils donneront un bon petit charivari à ce vieux bête de Phébus... tant mieux!... Franchement, il ne l'aura pas volé!... et puis, le bruit, les scènes, le scandale, ça jette dans l'air du firmament un peu de variété et j'aime cela. (En se tordant les mains par plusieurs fois de manière étrange.) Quelle clarté blafarde!...

Où! où! c'est la Soleil qui sort de son ménage... ne le dérangeons pas. Ah! ce pauvre Soleil, comme il est pâle! (sur se tord.)

SCÈNE V.

LE SOLEIL, deux rayons, puis LA LUNE ROUSSE.

LE SOLEIL, de la courtoise. Je n'y suis pour personne... vous l'entendez?... pour personnel! (Kerast avec deux rayons, l'un tient une petite glace, l'autre un pot de cosmétique. — Le Soleil tend à la main un mouchoir, avec lequel il se frotte le nez.) C'est desolant! desolant!

désolant! J'ai beau me froter, me déshabouillier, et me passer la face au cold-cream, c'est comme si je chantais... vien ne s'en va!... vien ne s'en va!... (En entrant.) Mon miroir! (Le petit esquisse le tel donne.) Voyez! (Il se regarde.) Mais ça devient atroce! voilà mon nez enval par une tache de rousseur qui lui ôte toute espèce de majesté!... c'est donc ça que tu m'as en m'observant à l'Observatoire, et que j'automatisais les savants qui fondamment à s'Ah! c' Soleil-la, quel me-gu'il a... Ah! ce Soleil-la... s'El l'on veut que je rouscouit sur mon char dans l'État où je suis... que ja me soustraie à l'Univers?... mais c'est impossible!... (Tombe, se penche en avant et tend le nez et qui se tait de peur.) Mais c'est impossible!... Je suis malade, j'éprouve le besoin de m'assurer... qu'un m'apporte un message à la Voltaine, (On apporte le bouquet de message et s'efforce de passer.) Et qu'on ne me laisse entrer personne, vous entendez?... personne!

LA LUNE, entrant. Excepté moi, pourtant!

LE SOLEIL. La Lune Rousse!... Vous comme les autres, m'avez... Voyez dans quel état je suis je n'ose plus me montrer à personne, et j'ai reculé avec effroi quand je me suis regardé dans la glace... hier.

LA LUNE. Mais puisque vous me plaisez comme ça, gros coquel!

LE SOLEIL. Je vous plains, et ça me fait... mais je suis moins joli, et ça m'humilie. Lorsque, par hasard, j'entre dans un petit bouge et que je jette un petit coup d'œil sur la terre, il me semble que tous les humains se moquent de moi... Et, craclé je m'empresse de croquer le suage et de lécher sur eux les grandes eaux du firmament, pour leur faire baisser le nez.

LA LUNE. Et qu'avez-vous besoin de vous montrer?

LE SOLEIL. Comment, mais c'est mon droit; je ne suis en ce qui pour me lever et me coucher, au vu et au su de tout le monde... et voilà dix mois que je suis relâché par indisposition, qu'on ne peut plus régler sa montre au Soleil, que tous les mercuriens battent la breloque et que le caïan du Palais-Royal ne part plus du tout!... Mais ça ne peut pas durer comme ça, superlote! j'entends de sinistres clameurs qui montent jusqu'à moi... chaque jour, je reçois des bouquets de lettres de Paris, sans compter celles des départements.

Air: Nous nous marierons dimanche.

Où, sous les treilles,
Les restaurateurs,
Les dresseurs,
Des bals champêtres,
Les limonadiers,
Les arroseurs
M'envoyent lettres sur lettres.

Que de propos!
Que de gros mots!
D'attaques!
Bref, un lampi-
re ou m'éri-
re à Pâques
Qu'il me remplacera
Avec sa queue,
Placé sur la tour Saint-Jacques.

LA LUNE. Est-il possible!

LE SOLEIL. Et cette lettre! cette lettre de l'Hippodrome de Paris qui m'avertit que, si la pluie continue, je recevrai une trompe par les Horribles des montagnes Rocheuses, qui escaladeront le ciel.

LA LUNE. Allons donc! Et comment s'y prendront-ils?

LE SOLEIL. En grimpaient à la perche! ils ne sont pas éduvés, ces gaillards-là! En un mot, mon dour de Soleil m'oblige à repartir, et, pourtant, je ne puis avouer aux mortels ce désastre du plus grand des astres; je ne puis laisser dire que le Soleil s'obscurcit, et, ce qui est pis, s'atâche.

LA LUNE. Ah! un calculateur!

LE SOLEIL. Ah! c'est sans intention. Ah! ciel! j'ai trop de mal pour jouer sur les mots.

LA LUNE. Voyons, gros Bibi, si les uns vos maudissant, il y en a d'autres qui vous considèrent de bénédictions.

LE SOLEIL. Qui ça? qui ça?

LA LUNE. Ne recevez-vous pas, chaque matin, sous enveloppe, des lettres pour tous les habitants de Paris, que vous envoient les directeurs reconnaissants?

LE SOLEIL. Ça, c'est vrai, que ceux-là ne sont pas mécontents de moi cette année... mais ils ne m'aiment que quand ils ne me voient pas... ses amis-là m'aiment de loin.

LA LUNE. Ne suis-je pas là pour vous aimer de près?... et n'êtes-vous pas heureux d'être chéri d'une jolotte petite Lune bien soumise, bien désintéressée?

LE SOLEIL. Certinément... en a son bon côté...

LA LUNE. Ai-je jamais cherché à vous tirer des carottes?

LE SOLEIL. Pour des carottes, non.

LA LUNE. Vous ai-je demandé des actions de la Compagnie du Soleil?

LE SOLEIL. Jamais.

LA LUNE. A Paris, toutes les dames ont voiture... Vous ai-je demandé votre char?

LE SOLEIL. Non... pour désintéressée, la Lune Rousse l'est... je rends justice à ses qualités.

LA LUNE. Alors, vous tiendrez votre promesse... vous m'épouserez?

LE SOLEIL. Je ne peux l'épouser en ce moment, sous le signe du Capricorne; ça serait ridicule et dangereux.

LA LUNE. Toujours des prétextes! c'est à me faire sortir de mon orbielle... Ah! que je disque! que je disque!

LE SOLEIL, à lui-même. C'est bête, qu'elle veut dire... (A la Lune.) Allons, allons, chère amie, sois donc, donne comme une lune de miel, et, quand viendront les Gémeaux...

LA LUNE. Ah! vous croyez que je vais attendre le troisième signe du Zodiaque?... Tém comme le Bélier, monseur habitent sans cesse, il recule comme l'Écrivain. Eh bien, reculer ceci! je vais me retirer derrière un gros nuage, et vous ne me reverrez que lors-que vous serez décalé.

LE SOLEIL. Mais, bêtiche...

LA LUNE. Il n'y a pas de bêtiche qui tiens; si, dans un quart d'heure, je ne suis pas votre légitime, je suis déçu!

LE SOLEIL. Tu m'écouteras!

LA LUNE. Je vous échappe sans pitié!

Air: Ah! ah! (Bismarck).
Tout ce que
Que vous dit à avoir,
Importance
La lune;
Vous céderez,
Et vous m'épouserez,
Ou vous me le paierez.
REPRISE 1845-1851.
Tout ce que vous dit,
Que je prétends avoir,
Importance
La lune!
Je céderez,
Et je m'épouserez,
Ou je le lui paierai.
(La Lune sort.)

SCÈNE VI.

LE SOLEIL, seul. Soyez donc Soleil!... chargé de l'éclairage et du chauffage du monde entier... pour n'avoir à choisir qu'entre deux extrêmes également fâcheuses: le mariage ou l'échappé! Il faut que j'épouse la Lune, ou que je sois échappé par elle! A-t-on jamais vu un Soleil plus contrarié! (Grand bruit au dehors.) Qu'est-ce que cela? Qui donc se permet?... (Craint.) Je n'y suis pas!

CHŒUR.

Air de Palais (RAGAZZONI EN ACTIEN).

C'est ce vent qu'a nos plantes
Tu voudrais échapper?
C'est à toi qui, sans crainte,
Tu crains nous tromper!
Non, non, non!
Non, plus de trahison!

SCÈNE VII.

LE SOLEIL, LE PRINTEMPS, L'ÉTÉ, L'AUTOMNE, L'ÉTOILE DU BERGER.

LE PRINTEMPS ET L'ÉTÉ, entrant les premiers. Le voilà par là, voyez!

LE SOLEIL. Trop tard! Qu'est-ce à dire, une étonnée!

LE PRINTEMPS. Ah! qu'il est vilain!

LE SOLEIL. M'oil-qu?

L'AUTOMNE. Ah! les affreuses taches!

LE SOLEIL. Voilà, voilà ce que je eroginals.

TOUT, non! Ah! ah! ah!

LE SOLEIL. Vous me manquez de respect, il me semble... Prenez garde, le premier qui continuera à me rire au nez, recevra un coup de soleil dent il se souviendra. Ah! mais... Enfin, que voulez-vous?

L'ÉTOILE. Te faire rougir, en te montrant les conséquences de

la conduite!... Et mon bel Madlle, mon Casino d'Asnières, mes fêtes, mes pauvres filles!

LE SOLEIL. Est-ce que vous n'avez eu aucunes fêtes?

L'ÉTÉ. Nous en avons eu mille qui s'ont durées longtemps. Tenez, regardez! (En passant elle se dresse sur la pointe de la table.)

LE SOLEIL. Fête de la pluie! Comment! la pluie donne des fêtes?

L'ÉTÉ. Lisez! « Un pauvre tailleur, ruiné par le mauvais temps, obligé de vendre ses marchandises à bas prix. » LE PRINTEMPS. Lisez: « Paletots d'été à un franc cinquante. » L'AUTOMNE. « Pantalons d'été à vingt-cinq centimes. » L'ÉTÉ. « Et les gilets pour rien! »

Air du *Pige*.

Luce au jeu, vous serez bien...
Au bas de l'affiche il se commode.

L'AUTOMNE.
« Je ne suis rien, rien, absolument rien! »
Voilà ce que dit ce pauvre homme.

LE SOLEIL.
Je ne suis rien! Ça lui fait tout trousser.
Ah! mes reflets, que vous êtes godaques!
Vous voyez bien que ce monsieur faisait
Assés d'argent pour payer des affiches.
Pour payer de telles affiches!

L'ÉTÉ. Et celui-là!... Regardez! (L'autre se déplace.)
LE SOLEIL, bas. « Enfin, nous avons fait faillite! Nous pouvons donc donner des robes de moine anglaise à quatre-vingt-deux pour cent de rabais. » Eh bien, en voilà un qui ne se plaint pas... et tout le monde est content!

L'ÉTÉ. Ah! c'est ainsi que tu réponds à nos justes plaintes!... Eh bien, tremble!... A nous les victimes du Soleil!

SCÈNE VIII.

LES MÉMES, LE CAFÉ CHANTANT, puis LE CONCERT MUSART, puis LE BAIN DE MER, ensuite L'HIPPODROME, L'ÉCOLE DE NATATION, LE CASINO D'ASNIÈRES, LE JARDIN MABLELLE, LA CLOSÉE DES LILAS, et autres établissements d'été.

LE CAFÉ CHANTANT, entrant.

Air de la *Perle de l'Andalousie* (Héroïne).

Quel temps ébouriffé!
Le Soleil est roussotte!
Moi, le Café Chantant,
J'ai défilé souvent,
Sans ses légères costumes,
A cantonner de gros rhumes
Le Soleil endormi
Notre prima donna!

LE CONCERT MUSARD, entrant.

Moi, le Concert Musard,
J'ai vu Gounod, Grieg,
Beethoven et Mozart
Noyés par saint Médard!
J'ai vu, dans sa bibliothèque,
Des concertos à l'orchestre...
Et d'en sentir parer!
L'année le Soleil!

LE BAIN DE MER, entrant.

Moi, Bain de Mer, je l'abandonne!
Je l'abandonne de ma ruine!
Le Bain de Mer, toujours si beau,
Cette année est tombé dans l'eau!

LE SOLEIL, alors.

Ah! dans d'un bain
Laissez-moi dans!

VOUS.

Guerre au soleil!
Dont le sommeil
Nous fit à tous en sort parer!

(Ici paraissent à la fin l'Hippodrome, l'École de Natation, le Casino d'Asnières, le Jardin Mabilel, la Closerie des Lilas, et divers autres établissements d'été. — Ils entourent le Soleil, se couchent, tout ce que les personnages précédents le chassent.)

CHŒUR.

Ah! c'est affreux!
C'est d'autant plus
C'est affreux!
C'est scandaleux!
Faire pleuvoir
Malin et noir!
Te devais voir

Mon désespoir!
C'est moi le honteux
Tout de honteux
C'est ma douleur!
Dans ma fureur,
Pour le plaisir
À l'aveur
Il n'a jamais paré,
Gardes au soleil!

LE SOLEIL. Assez! assez!... Comment! j'aurais été la cause de tant de bonheurs, et je me serais fait autant d'ennemis que cela?

L'ÉTOILE. Une ennemie, surtout, qui ne te parlera jamais!

LE SOLEIL. Une femme?

L'ÉTOILE. La comète de 1860.

LE SOLEIL. La comète se plaint de moi?... Est-il possible qu'on combattre une comète sans irrationnellement sous le sifflet? (Hébété à l'orchestre.)

L'ÉTOILE. Justement, la voilà! (Revue la Comète, entrée de trois petites filles qui portent sa queue.)

SCÈNE IX.

LES MÉMES, LA COMÈTE, TROIS PETITES FILLES.

LA COMÈTE

Air de J. NAGÉROT.

Ah oui, où je suis apparue,
Ah! c'est affreux! tout désespoir!
Moi, que l'on querait du ciel,
Parsse, hélas! n'a pu me vain.
Pauvre comète de passage,
Chaque fois que je me montre,
Je voyais en émoi sans
Venir éclipser mes traits.
A tous les hommes, j'ai parlé,
Ne pouvant me faire entendre!
Lorsque l'on est brillante et belle,
Le plaisir est de se montrer:
A cet où je suis apparue, etc.

LE SOLEIL. Voyons, ma belle, calmez-vous.
LA COMÈTE. Je vous dis que c'est indigne, que c'est affreux!... Mettez-vous à ma place. Vous vous rappelez, qu'il y a deux ans, les avants de 1858 avaient débité un tas de notes sur un seul élève, qui devait, disaient-ils, anéantir la fin du monde... si bien que deux vaudevillistes, épouvantés, avaient fait aux Variétés une revue intitulée: *Adeu au la Comète, mon pas?*

LE SOLEIL. J'ai oui parler de cette œuvre littéraire.
LA COMÈTE. C'était tout simplement une réclame pour un soir, qui fut un grand succès dans le ciel. Ce succès m'aurait empêché de dormir, un beau soir du mois de juillet, sans prévenir personne, surtout les avants, j'apparus dans le ciel entre le Dauphin et le Petit Cheval.

Air de Gaspar.

J'apparais brillante dans le ciel,
Quand tout à coup un anage me voit!
Avez le spectacle, ennuie,
Vous avez fait sur moi baisser la tête.
Où, les hommes, se désespèrent,
Vous accusaient de leur destinée fatale.

LE SOLEIL, qui entoure la Comète avec amertume.

Certe, ils ont dit beaucoup de mal,
Si je les ai priés de voir
Le passage d'un corps céleste (Hés).

LA COMÈTE. Oui, flétris-moi, maintenant que vous m'avez fait manquer mon entrée dans le monde.

L'AUTOMNE. Mais il a tout fait manquer, jusqu'au raisin!
LE SOLEIL. Assés! assez! j'en suis bonheux! Vrai, je rougis de ma conduite! Voyez-vous, c'est la Lune flouze qui m'a mis dehors!... Il y a de la lune là-dessous.

L'ÉTOILE, qui avait disparu, reparaît. La Lune Bonnes vous fait savoir que le quart d'heure de grâce est expiré; elle dit qu'elle va vous éclipser.

VOUS. Une éclipse! Héros!

LE SOLEIL. Eh bien, tant mieux! ça m'en débarrassera à tout jamais. Je l'enverrai, après elle équipée, dans le royaume des Vieilles Lunas, et il n'en sera plus question... Ah! la Lune met les pieds dans le plat! Mes enfants, les beaux jours vont venir, je vous le promets. Voilà les beaux jours qui reviennent! (On entend tomber la pluie à terre.) Tiens! c'est un grain. (Tous les personnages se couvrent des parapluies.)

L'ÉTÉ. Heureusement que j'ai mon an-tous-cas.

LE PRINTEMPS. Et moi de même.
L'AUTOMNE. Vite, vite! (S'écroule.)
TOUTS LES ACTEURS. Oh! l'écume ça tombe!
LE SOLAL. Fichre! ça mouille. Qui est-ce qui me prête un parapluie?

L'ÉTOILE. Pas moi.
LA COMÈTE. Ni moi, certainement. (La pluie redouble.)
LE SOLAL. Ça tombe plus fort... c'est bête, ça me coule dans le dos! j'aime mieux m'en aller... je vais oblimer mes rayons. (Il met son mouchoir sur sa tête et sort en courant.)

LE PRINTEMPS, RIEN. C'est bien fait!
L'ÉTOILE. C'est la peine du talion!
L'ÉTOILE. Il va donner, tête baissée, dans la Lune Rousse, qui l'aillou!

LE PRINTEMPS. Attention! (Rient au dehors.)
TOUTS. Qu'est-ce que c'est que cela?
L'ÉTOILE. C'est la Lune qui se cramponne au soleil pour l'éclipser. (Bouffe à l'orchestre. — Le fond de ciel s'écroule, on voit le contour de Soleil et de la Lune, qui ferait l'effet. — Le théâtre s'écroule.)

CHŒUR.

Air de Péné.

A ce tableau bizarre
Bien de pareil!
La Lune s'en empare,
Faut-je s'en fâcher?
Cette nouvelle éclipse
Nous frappe tout;
Les voilà dans l'illipé...
Éclipsons-nous!
(Vous se serrent. — Le théâtre change.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une élégante boutique de confiseur; tout ce qu'il y a de plus riche et de plus moderne.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROSE, FANNY, ÉLISE, ANNA.

(Toutes quatre en costume de bonbons : Rose en marron glacé, Fanny en pastille, Élie en papillote, et Anna en dragée. Toutes portent également des devants sur leurs costumes, qui doivent rappeler l'emballage connu des dragées qu'elle représente.)

FANNY, entrant la première. Dépêchez-vous, mesdemoiselles, dépêchez-vous! Le magasin va ouvrir.
ÉLISE. Nous sommes prêtes.
ANNA, regardant. Non, non, je n'oserai jamais me montrer sous un pareil costume.)

ROSE, restant. Oh! Anna qui a des serupules!
FANNY. Dame, il faut étouper que c'est une singulière idée que notre patron a eue là.

ÉLISE. Il n'en a jamais d'autres.
ROSE. Et ce n'est pas étonnant... un vaudevilliste qui se fait confiseur.

FANNY. Certainement, s'il vendait des bonbons comme tout le monde, ça ne serait pas la peine d'être vaudevilliste.

ANNA. Mais pourquoi faire me mettre en dragée? Il m'a dit : « Mademoiselle, vous êtes proposée aux dragées, et voici votre costume. Si vous ne mettez pas ce costume de dragée, vous serez à l'amende. »

ROSE. C'est tout simple, chacune de nous représente le bonbon qu'elle doit vendre.

FANNY. Moi, je représente la pastille.

ÉLISE. Moi, la papillote.

ROSE. Et moi le marron glacé.

Air : Adieu, je vous jure, bois charmant.

Monsieur Sirop, votre patron,
Lorsque chez lui je suis entrée,
M'a dit, en me faisant bonbon,
De ce pas faire la recette.

ÉLISE.

Pourtant, si nous serons prêtes
Les gâteaux qui viendront par bandes,
Au bon d'écarter les bonbons,
Us éclipseront les marchandes.

ROSE, au dehors. Chauffer les bassines, mettez les marrons glacés à l'étove.

ANNA. M. Sirop!

ÉLISE. Vite, à nos places, mesdemoiselles! (Elles se rasseient derrière les comptoirs.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, M. SIROP.

SIROP, entrant, et tenant un manuscrit. Le jeune premier se trouve en présence du mari, qui a surpris la lettre. Estelle s'évanouit dans le cabinet de poche. Ici la scène capitale. Le mari s'écrie : « Ah! mon Dieu! est-ce que ça ne brûle pas? » (Le vaudevilliste.) Bientôt le mari est brûlé. Non, le mari ne doit pas parler. Un accord à l'orchestre et un couplet dramatique. (Profondément l'air de la SEPTIÈME.)

Vois ce billet, billet que j'ai surpris!
Le ciel vengera mon outrage...
Il faut respecter les mariés.

Si t'en vas être heureux en mariage.

(Rit.) Oh! non, ça ferait rire; et puis, ça a l'air d'une devise. Eh bien, pourquoi n'en serait-ce pas une?

Il faut respecter les mariés.

Si t'en vas être heureux en mariage.

C'est très-caramelle... non, spirituel.

Air : Les Cinq Codes.

On doit me pardonner mes ruses,
Car, avec le même bonheur
Je fais le commerce des Muses
Et le métier de confiseur.
Où, grâce à mes deux entreprises,
Je pourrai, sans desher mes bras,
Mettre mes comptes en dévies
Et mes devants en comptoirs.

Mais l'heure doit s'avancer. Ah! mesdemoiselles, vous êtes prêtes. Voyons un peu, approchez. Charmantes!... Ah! Élie, votre corsage vous ennuie; dégagez-moi ça. Anna, voyez, jupon descend trop bas. ANNA Variétés, ça se jette plus haut, et vous ne devez pas être au-dessous des Variétés.

ANNA. Mais, monsieur, on verrait mes jambes.

SIROP. Un bon bonbon n'a pas de jambes. Voyez dans toutes les revues; quand on dit au public, en lui montrant une actrice : « Voici le place Vendôme ou le fontaine des Innocents... » Est-ce que vous croyez que le public voit que l'actrice a des jambes? Pas du tout, il ne voit que le monument!

ROSE. Et qui n'empêche pas les gâteaux d'invoquer le monument à souper, et de boire du champagne avec le fontaine des Innocents.

SIROP. Mademoiselle Rose, c'est un mot, je le placerais... Ah çà! mes petites enfants, est-ce aujourd'hui un grand jour. Nous allons ouvrir dans une heure. Il serait utile de faire une répétition. Il faut soigner la mise en scène.

FANNY. Répétition... mise en scène.

ÉLISE. Le vaudevilliste perçe sous le confiseur.

SIROP. Voyons, plésons-nous à nos comptoirs. Moi, je suis un riche acheteur. J'arrive de Russie, j'ai appris l'ouverture de ce nouveau magasin, et j'entre. (Jouet la serrure et le roulement.) Oh! superbe! (Jouet les diamants.) Pas mal, charmant! jolie! jolie! (S'adresse à Rose.) Mademoiselle, veuillez me remplir de bonbons ce joli coffret.

ROSE. Voilà, monsieur.

SIROP. Comment? voilà, monsieur, tout bonnement, pour mon coffret de cinq cents francs!... Et le sourire et le regard?

ROSE. Le regard?

SIROP. Mais certainement, mademoiselle, vous devez sourire pour cinq cents francs.

ROSE. Ah! bien, je sourirai, monsieur.

SIROP. Plus tendrement que ça, mademoiselle, plus tendrement.

ROSE. Dites-moi tout de suite d'embrasser ce monsieur.

SIROP. Jamais! A moins qu'il n'achète la boutique... C'est donc bien convenu! de la grâce, pas de coquette, mais de la grâce... A propos, vous savez votre chanson?

ÉLISE. Est-ce que vous y tenez, à votre chanson?

SIROP. Comment, si j'y tiens!... Un chœur d'entrée, que j'ai composé pour l'ouverture de mon magasin!... C'est la première fois que le public entrera en musique chez un confiseur. Voyons, voyons. Je suppose que les portes s'ouvrent, et que la foule se précipite... Attention, mesdemoiselles!

Air de l'Opéra et la Poche.

Dans ce palais qui s'ouvre,
Tout est beau tout est bon,
De bonbon c'est le Louvre,
Le Louvre de bonbon.

Partez!

TOUTES.

Dans ce palais qui s'ouvre, etc.

SIRUP. Bravo! Je crois que la foule sera folle.
 OLYMPE, en dehors. Par ici, mon bon, par ici!
 SIRUP. Une voix dans mon laboratoire!... Que vois-je?...
 Olympe!..

SCÈNE III.

Les mêmes, OLYMPE, UN VIEUX MONSIEUR.

OLYMPE, entrant le premier. Bonjour, Sirup!
 SIRUP. Comment, c'est toi? Tu as forcé la consigne?
 OLYMPE. Est-ce qu'une estrife fait queue à la porte de son auteur? Je tenais à techerer la première: je porte gentilement bonnet, et puis tu m'as promis un rôle dans la nouvelle pièce, et je t'échabrais beaucoup de bonbons, pour le donner de l'inspiration...
 SIRUP. Ça m'en donne.

OLYMPE. Mais sais-tu que c'est superbe ici?
 SIRUP. N'est-ce pas?
 OLYMPE. C'est sur les épaules de ruse-dillite que tu es perché tout ça? Miette! et l'on planté le sort des pauvres auteurs!
 SIRUP. Que faut-il te servir?
 OLYMPE. Tout ce que tu auras de plus beau et de plus cher. Je te présente mon éponge... C'est lui qui paye.
 SIRUP, attendant. Monsieur... (Le monsieur s'excuse.)
 OLYMPE. J'ai cru que nous ne pourrions jamais arriver. Il y a encombrement de populairité et de courses devant ton magasin. La queue se prolonge au point de banlieue.

SIRUP. Oui, c'est comme un jour de première représentation.
 OLYMPE. Alors! il n'est bruit dans le monde que de tes nouveaux bonbons. On dit que tu as inventé des bonbons aristocratiques, des bonbons aristocratiques, des bonbons commerciaux et des bonbons réclames. (Les demoiselles s'approchent avec des emballages de bonbons.)
 SIRUP. C'est vrai, j'ai de tous ces bonbons-là.
 OLYMPE. Mais cela demande une explication. Qu'est-ce que c'est qu'un bonbon aristocratique?
 SIRUP, regardant les bonbons. Voil!... Vous entrez comme cela, et, à côté du bonbon, vous trouvez la photographie d'un homme illustre, accompagnée de son autographe.
 OLYMPE. Un bonbon illustré?

SIRUP.

Air: Un homme pour faire un tabac.

Être un, ça n'est pas très-bon;
 Ce n'est que des sucres de pomme,
 Mais cet aristocratique bonbon
 Est accompagné d'un grand bonhomme.
 Dans son assiette ou dans le sort,
 Et n'est-ce pas bien agréable,
 Lorsque l'on s'ennuie au dessert,
 D'avoir un grand homme à sa table?

OLYMPE, au monsieur. Mon ami, vous en prenez quarante, je vous avais tout l'instinct dans le même sac.

SIRUP, montrant ses bûches. Voici le bonbon aristocratique.

OLYMPE. Ah! la jolie boîte!

SIRUP, ouvrant la boîte. Et vois ce qu'il y a dedans.

OLYMPE. Un papier découpé, comme dans toutes les boîtes de bonbons?

SIRUP. Vi donc!... en du papier?

Air de l'Écu de six francs.

Ce sont des médailles d'or,
 Du pont de Paris, d'Alger,
 De la zébrure, des dentelles.

OLYMPE.

Quel, chez toi, c'est ainsi, mon bon,
 Que l'on habille le bonbon?
 Des bonbons couverts de médailles...
 Pour qu'ils soient encore mieux vêtus,
 Vraiment, il ne te reste plus
 Qu'à leur mettre des croix-là.

SIRUP. Tiens, je n'y avais pas pensé; je forai faire le bonbon croupion.

OLYMPE, au monsieur. Mon ami, mettez cela de côté. (A Sirup.) Voyez le bonbon commercial.

SIRUP. Voilà, c'est très-bon marché, et ça paraît tous les soirs, comme la Patrie. Vous y trouvez le cours de la Bourse et les nouvelles de l'Agence Reuter-Havas.

OLYMPE. Mais je ne vois pas l'avantage...
 SIRUP. Comment, tu ne vois pas?... Mais c'est un calment et la nouvelle est mauvaise, le bonbon lui ôte de son amortissement.

OLYMPE, au monsieur. Prenez, mon ami, vous qui jouez à la Bourse. (A Sirup.) Et le bonbon réclame?

SIRUP. Oh! pour celui-là, c'est le prodige des prodiges! un bonbon qui remplacera le quatrième page des journaux et les Petites Affiches; en achetant un sac de bonbons, vous avez toutes les réclames de Paris; et vous si c'est avantageux pour les industriels... des bonbons qui se saupent en famille. Tiens, nous voilà sept ici... Nous allons supposer que nous sommes à la fin d'un repas, et que nous ouvrons le sac aux réclames; que chacun prenne un bonbon et le mange étant de lire, c'est important!... Y sommes-nous?

TOUS. Oui, oui.

SIRUP. Attention! et, tout à bout, commencent là-bas. (Tous les personnages se sont plantés sur une seule ligne et dans l'ordre entrant, se commencent par la gauche: Fanzy, Élie, Olympe, Sirup, le monsieur, Rose, Ann.)

FANZY. Je commence par manger, et je lis: (Lisant.) « Bains de Labourg-Bivens. Les dames qui se trouvent bien à Cabourg, ne sont pas allées à Dieux. » Ah! qu'est-ce mauvais!

SIRUP. La réclame?

FANZY. Non, le bonbon.

SIRUP. C'est expéré... A une entrée...

ÉLIE, après avoir mangé, Rose, à l'attention du fonds: S'adresser au compteur d'Assises. A Assises, nous trouverons la Sonne.

SIRUP, à Olympe. Versé géographique... A toi.

OLYMPE, lisant. « Les Chinois démontent le paque, parce que le gâtier fait faire trop de dié! » aux nations, a SIRUP. Déjà, c'est clair... A moi, Tiens, je tombe sur une réclame que j'ai rédigée pour un de mes confrères de la rue de la Paix. (Lisant.) « Robin et son cinq fibres, confiseurs. Vous êtes sûrs de trouver à six radins. » (Au monsieur.) A vous.

LE MONSIEUR, lisant. « Boutique du Vel d'Assises... on aperçoit le bonbon du Vel... »

SIRUP. C'est très-commode... Ensuite?

ROSE, à Ann. « Litanies de cristal de roche, très-favorables pour la vue, quand on persévére. »

SIRUP. Comme c'est réglé!... A vous, mademoiselle Anna.

ANNA, lisant. « Plus d'insectes... envoyez trois francs rue Mazagran, il y a vous recevrez un moule... »

SIRUP. Comme c'est engageant! (A Olympe.) Que dis-tu de cette affaire?

OLYMPE. Elle est sublime (à monsieur.) Mon ami, réglés avec ces demoiselles. (Rient ses debuts. Musique à l'orchestre.)

ÉLIE, qui a eu voir à la porte. Monsieur, monsieur, la foule déborde... La queue me suit plus à la comédie.

SIRUP, tirant sa montre. L'est juré! il est l'heure d'ouvrir.

OLYMPE. Je le laisse, pense à mon rôle.

SIRUP. Sois tranquille.

OLYMPE, aux demoiselles. On enverra chez moi. (Au monsieur.) Donnez mon adresse... Avez-vous payé?

LE MONSIEUR. C'est fait. (A part.) Mille écus!... je trouvais ces bonbons salés.

OLYMPE. Adieu, Sirup! (Au monsieur.) Venez, (tu s'en va.)

SIRUP. Mademoiselle Rose, mettez-vous à cette porte... j'ai annoncé qu'en jouant l'air... je distribuerai mes bonbons gratis, en les proposant à la figure de chaque client. Ne laissez entrer que quelques personnes à la fois, et nommez celles qui se présenteront.

ROSE, annonçant tout à leur chacun des personnages qui entrent. Le Compteur Gullery, de l'Auberg, et les Amandiers, de la Galté.

LES PERSONNAGES, entrant. Mademoiselle...
 SIRUP, à part. Diable! diable! c'est embarrassant!

ROSE. L'Enverra d'une conspiration et le Généralisme de la montagne.

ANNA. Que font-ils vous servir?
 ÉLIE. Que désirez-vous?FANZY. Faites votre choix.
 SIRUP. Donnez des petits fours à ces messieurs.LES CINQ PERSONNAGES, regardant. Comment, des petits fours?
 SIRUP. Pas de réflexion... des petits fours!TOUS LES CINQ. Malédiction!
 LE COMPTEUR GULLERY. Garde-les pour toi, les petits fours!(Ils sortent tous les cinq.)
 SIRUP. Faites entrer.

ROSE, annonçant. L'Africain, du Théâtre-Français

SIRUP. Vite, un sirup d'argout!... Il a le regard fove.

L'AFRICAIN. Du sirup d'argout!

SIRUP. Ou, si vous l'aimez mieux, du sirup de guaiacure!

(L'Africain sort.)
 ROSE, annonçant. Le Macaron de la demoiselle.

UN SOLAÏT, entrant. Kh non, le Balaïon de la Moeille.

Air connu.

Je viens de Cygne, où j'ai péti vingt dragons.

Et moi-même moi-même citadelle!

J'ai traversé les combats, les assauts,

En chantant cette chansonelle:

Viv' l'instillation d'la Moeille!

En sabots,
V'la l'botailon d'la Moesille.
Monsieur, dans notre état...

LE SOLDAT.
Même air.
Le Coche avait supprimé ses chevaux,
Et se mit en route fiévreux,
Mais je rétrovais, au milieu des bruyons,
Cette rhénon sempiternelle !
V'la l'botailon de la Moesille
En sabots,
V'la l'botailon d'la Moesille.

CHOR. Mais, grandier...
LE SOLDAT. Il fallait voir mes pièces en trois tableaux...
CHOR. Intéressant ! Deux livres de jubilé à monsieur.
LE SOLDAT. Intéressant !... (Sotus.)

V'la l'botailon d'la Moesille
En sabots,
V'la l'botailon d'la Moesille.
CHOR. Hélas ! Ah !... ah !... il me donne des crampes d'estomac ! (Grand bruit en dehors.)

ROSETTE. Qu'est-ce donc ?
CHOR. Oh ! monsieur ! c'est une émeute !... tous les théâtres veulent entrer à la fois.
CHOR. Tous les théâtres ? Oh ! mon Dieu ! comment faire pour les en empêcher ? Ah ! mes ours ! Etiez-vous, ouvrez mes cartons et laissez-les en échapper tous mes vieux ours.
ROSETTE. Voilà les théâtres !
CHOR. Voilà mes ours ! (Ils placent leurs ours en scène ; au moment où le porte s'ouvre par une boîte brisée, un accident s'engage entre le bois et les ours, qui la repoussent sur le chemin des ours.)

Air
O ciel quelle atrocité !
Ou s'en va-t-on !
Pour sauver le cochier,
Les ours de l'autour.
Tout le monde sort. — Le théâtre change.

DEUXIÈME TABLEAU

Un coin de rue. — Des factes au fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

CADICHE, JEANNE, ROSETTE, FIFINE.

CHORUS.

Air de J. NABOUR. (Lentement mesuré.)

Che-lar, che-lar, che-lar !
Fouetter, fouetter, c'est ma méthode.
Che-lar, etc.
Valez les cochers à la mode !
Fouetter ! (M.) c'est ma méthode...
Valez les cochers à la mode !

FIFINE. C'est ça qui va un peu flouer les Parisiens à leur réveil, quand, un lieu d'affreux cochers d'place, c'est nous qu'ils vont apercevoir.

ROSETTE. Et dire que cette idée-là est née à la Patrie, journal du soir.

JEANNE. Une idée qui t'a coûté que trois sous à moi !

CADICHE, étalé sur un strapontin. *À la Patrie les femmes cochers* *paroches-remplies !* Oh ! FIFINE, le *Charivari* a représenté une femme en cochier. *La Patrie* s'est approprié de cette idée, et a demandé pour ça, dans un siècle où les hommes se font molles, coquette et lâchantesses, les femmes, dont les hommes prennent tous les métiers, se prendraient pas les métiers des hommes, et surtout le métier de cochier, que ces messieurs remplissent à tout.

Air de Calpigi.

Ce journal, qui nos bourgeois fierci,
Ducit que les cochers se grossit,
Qu'ils sont malheureux, insolents,
Qu'ils délabent et les juments,
Et les verrou de temps en temps ;
Que nos auteurs plus d'gentilles,
Plus de tempéraments et d'adresse,
Et qu'ils en verrou sans d'eux de nous,
Mais voudrait verrou avec nous.

JEANNE. D'abord, c'est bien sûr.

ROSETTE. On comprend ça.

LA VEUVE ABLOU, en dehors. Ça ne se fait pas ! c'est une horreur !

JEANNE. Tout ça, comment ? Qu'est-ce que ça donne ?

CADICHE. Tiens, c'est la veuve Ablou, notre doyenne.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA VEUVE ABLOU.

LA VEUVE ABLOU, étonnée. Criait ! prêtait ! apprêtait !
FIFINE. Elle jure comme un cochier.
LA VEUVE ABLOU. Ah ! mes enfants, quelle tulle !
ROSETTE. Quoi donc ?

LA VEUVE ABLOU. Mon berlingot qui vient d'être mis en fourrière !

CADICHE. Ou t'a pris la voiture ?

JEANNE. Mais, pourquoi ?

LA VEUVE ABLOU. Vous l'avez volé ! J'étais au lit, à la gare du Métro... Un monsieur s'arrête, regarde une voiture, me regarde et me dit : « Je vous prends, vous... vous m'allez — Oh ! fait-il vous rendre, mon bonjour ? — Chez vous, » qu'il m'interpelle. Je lui fais observer que le règlement s'y oppose. « En ce cas, combinez-moi chez Valour. — Est-ce à l'heure ou à la course ? » — Je vous prends au mot.

TOUTES. Ah ! mais ?

LA VEUVE ABLOU. Comme ça n'est pas défendu par le règlement, je lui ouvre la portière ; mais ne voulez-vous pas que je lutte force me fasse grimper dans ma voiture et grimper sur le siège à ma place ?

ROSETTE. Oh ! en v'la une idée !

JEANNE. C'était par pitié.

LA VEUVE ABLOU. Ah ! inutile, que je lui dis... Je vois que vous voulez lui mettre d'impression, et c'est pas à la pratique à conduire le cochier ; v'la mon numéro, et, si vous ne vous sentez pas tranquille, je vous emballe et je vous transporte chez le commissaire. Le specch paraît le culmier ; il prend mon numéro, y met dans la voiture, je grimpe sur le siège et fonce le cochier.

CADICHE. Vous v'la partie !

LA VEUVE ABLOU. Oui, mais il y a un inconvénient, auquel nous n'avons pas pensé.

TOUTES. Lequel donc ?

LA VEUVE ABLOU.

Air de *Valérie* chez Némor.

Le voyager à chaque instant,
Pour que le cochier s'arrête,
Ouvre le carreau par devant,
Et lui ses paillots par derrière,
Quand c'est un cochier qu'il rempède,
Ce sera façon de rien que j'élève ;
Mais c'est en n'peut plus embrasser
Quand le cochier est une femme.

ROSETTE. Faudra mettre une sentinelle.

FIFINE. Et condamner le carreau.

CADICHE. Le lit de l'histoire.

JEANNE. Oui, le lit de l'histoire.

LA VEUVE ABLOU. Ah ! voilà le plus curieux !... Nous arrivons devant Valour. Je descends, j'ouvre la portière, le monsieur salue, entre chez le restaurateur, et, comme il n'est pas en train, je me dis : « En v'la pour un bon bout de temps à l'attendre... j'vais faire un souper... » Et, là-dessus, je rentre sur mon siège. Je n'y étais pas depuis dix minutes, qu'un garçon du restaurant me réveille en me criant : « Hop ! » et il me fait signe de le suivre. Je redescends, je suis le garçon qui grimpe un escalier ; il s'arrête, je m'arrête ; il ouvre une porte, le numéro 7, me dit l'escalier... j'entre. Le garçon s'est vu, reforme la porte, et je me trouve devant mon bourgeois, qui me prie de m'asseoir en face de lui à une table, sur laquelle il y avait deux couvertures.

JEANNE. Comment ! dîner avec son cochier ?

LA VEUVE ABLOU. Comme ça n'était pas défendu par le règlement, je prends une chaise, je m'assois, et...

CADICHE. Et tu manges ?

LA VEUVE ABLOU. Et je mange.

Air : *Ça vaindra (ter) des Polonais*.

Qu'c'était bon (ter)

De faire

Une si bonne chère !

D'un repas joyeux sans façon,

Jamais au cochier

N'en peut se flatter.

D'abord, à mon regard

Suffit un bonnet.

Ce point de départ
Me redonne, car
Femme le forward,
Ils ont aviné par
De maître et de pomard,
Le forward fut sans
D'un macaron,
Lequel me trouva
Vite en appétit,
Quand, bis, allié,
De lard, bœuf,
Faut un petit-bon truffé.
Qu' c'est bon (ter)
De faire
Une assez bonne cibale
D'un repas proposé sans façon,
J'aurais un cochon
Ne peut se flâter.

BARRIÈRE COUPÉE.

Après un entracte,
Faites parler; mais,
Voulez qu'un nous sert
Un très-bon dessert...
Puis, si qu'un bonbons
Sont jussés en platons
Et tout parler le varçou.
Le bon-cette me va fait,
Le cliquet m'attendit...
Tout à coup, je vis
Que mon vie à va,
Nop sans l'éclabouer,
Quand s'approcher,
Pour embrasser son cochon.

(Père.) Ah! mais inutile, que je lui ai dit... à Chéollet! et j' l'ai versé sous la table!... C'est égal, j'ai bien diné.

Qu' c'était bon (ter), etc.
C'est
Qu' c'est bon (ter)
De faire
Une si bonne cibale
D'un repas proposé sans façon,
J'aurais un cochon
Ne peut se flâter.

CADRE. Un bon dîner, une déclaration... et tu arrives en criant: Ah! mes enfants, quelle table! VITE! Fes verse un plein.

LA VEUVE ARLOU. Allez!... voilà la côté indigeste de la chaise. En sortant de chez Vifour, je cherche son voiture... plus de voiture!... Mon cochon, que nous n'avions pas invité, avait suivi un sergent de ville, et, au lieu de mon cheval, j'ai trouvé un procès-verbal.

JEANNE. C'est enigmatisant!

ROCHER. C'est vexatoire!

LA VEUVE ARLOU. Et moi j'ai à pied pour huit jours.

TOUTES. Pour huit jours? (Elles rient.)

SCÈNE III.

LES COCHONS, TATILLON.

TATILLON, entré. Voyons, voyons, il est deux heures, il faut que j'aie scié les six robes à ma femme: de là je passerai chez mon photographe, (Voyez les cochons.) Perdus, cochons! VITE, ce sont des cochons... N'importe, vous allez me conduire... Ah! j'ai oublié le menu de la maison!...

CADRE. Vous m'arrêtez à la porte, cochons. (A lui-même.) Ah!... et mon ami Lopez qui m'a donné rendez-vous... Aux cochons. Le passage Miré, s'il vous plaît!...

LA VEUVE ARLOU. Le passage Miré?... Boulevard des Italiens.

TATILLON. Et où conduisit-il?

LA VEUVE ARLOU. Rue Richelieu.

TATILLON. Et de la rue Richelieu?

LA VEUVE ARLOU. Au boulevard des Italiens.

TATILLON. Et du boulevard des Italiens à la rue Richelieu... je comprends. Mais alors, ce n'est pas un passage... c'est un cochon. Et mon ami Lopez qui m'avait dit d'aller le rejoindre dans ce passage... Merçi, je suis trop pressé.

Air de Diabète.

Sans idée, mon ami Lopez,
Reste à faire bêtise
Au passage Miré.
Si la ty tristes bon, etc,
Am, res- (ter), long!

ENJAMOLE.

Si te ty tristes bon, etc, etc.
(Tableau vert.)

CADRE. Eh bien, la voilà partie?
VITE. Bons prenez de voiture?
JEANNE. Il est loqué!

SCÈNE IV.

LES COCHONS, MADAME BIOGÈNE.

(C'est une jeune femme mise à la dernière mode avec ses robes à queue qui s'en frotte, et qui est partie par un petit couloir.)

MADAME BIOGÈNE, entré. Vite, une voiture... et au concert MESSINI.

LA VEUVE ARLOU. Au concert MESSINI?... Madame est seule?

MADAME BIOGÈNE. Non, sous double.

LA VEUVE ARLOU. Et pourquoi se rend seule au concert?

MADAME BIOGÈNE. Est-ce que vous croyez que j'ai peur d'être enlevée?

LA VEUVE ARLOU. Non, je vois bien que madame n'a pas peur; mais je crois devoir la prévenir que, toute seule, elle n'entrera pas.

MADAME BIOGÈNE. Comment, je n'entrerais pas?

LA VEUVE ARLOU. Madame aura-t-elle pris un cavalier?

MADAME BIOGÈNE. Un cavalier? Mais c'est fort gênant, lorsqu'on est en robe à queue...

LA VEUVE ARLOU. C'est justement pour cela... en robe à queue j'irais chez MESSINI.

MADAME BIOGÈNE. Passons-nous?
LA VEUVE ARLOU. Non, inutile; pour entrer chez MESSINI, il faut être avec son père, sa mère ou son mari, ou jussé de son acte de mariage, ou y jussé un acte d'identité légal par le maire ou l'adjoint de son arrondissement et signé de quatre témoins notables.

MADAME BIOGÈNE. Que me conseillez-vous à?

LA VEUVE ARLOU. L'écrite verte, ma bourgeoisie.

TOUTES. C'est la vérité.

MADAME BIOGÈNE. Mais c'est très-léger.

LA VEUVE ARLOU. Inutile.

MADAME BIOGÈNE. Sous double. Comment, voilà une petite femme bien mise, bien habillée... je suppose... une dame qui se rend chez MESSINI pour entendre de la musique...

LA VEUVE ARLOU. C'est une supposition?

MADAME BIOGÈNE. Oui. Eh bien, la voilà sciée, malgré elle, de l'air MESSINI.

LA VEUVE ARLOU. C'est à prendre ou à laisser.

MADAME BIOGÈNE. C'est à prendre... et le premier monsieur que je rencontre...

ROCHER. Au dehors. AUX CHAMPS-ÉLYSÉES?... Très-bien, tu m'y conduis.

MADAME BIOGÈNE. Un monsieur qui se rend aux Champs-Élysées.

SCÈNE V.

LES MÈRES, ROCAMBOLE, entré; il est mis à la dernière mode, avec une ombrelle blanche.

LA VEUVE ARLOU. Ah! le joli monsieur!

MADAME BIOGÈNE. Été. Une ombrelle!

ROCAMBOLE. Ombrelle pour homme... inventée cette année, parce qu'il n'y a plus de soleil... Après ça, vous me direz que ce monsieur est à deux fins... quand il pleut, l'ombrelle devient un parapluie.

LA VEUVE ARLOU. C'est-y par quoi que vous vous habillez comme ça?

ROCAMBOLE. Non, c'est par état.

TOUTES. Par état?

ROCAMBOLE. Non! Non! moi, par profession... Je suis engagé comme premier mannequin à la Belle Jardinière.

TOUTES. Comme mannequin?

ROCAMBOLE. Il y a des gens susceptibles que cette dénomination pourrait gêner... moi, pas du tout... en outre... elle m'honore... D'abord, parce qu'on ne peut être mannequin qu'à la condition de jussé d'un physique irréprochable... le suis mannequin que parce que je suis beau. Ensuite, on se promène toute la journée, et j'ai donc la production.

MADAME BIOGÈNE. Mais, pourquoi vous promenez-vous?

ROCAMBOLE. Je me promène, pour promener mes habits. Je suis payé par les tailleurs pour propager les modes nouvelles. Ainsi, l'été, quand vous rencontrez aux Tuileries ou au bois un jeune homme dont le nez excentrique attire votre atten-

vous de la dévotion qui nous poursuit, que j'ai voulu savoir s'il y a maladresse de notre part, ou si le cœur des femmes est devenu inaccessible aux amours. — Il est clair que si nous touchons le but, c'est que nous n'avons rien perdu de notre adresse, et que, si nous touchons les cœurs sans les embraser, des fois qu'individuellement nous faisons mal, c'est que l'amour n'est plus un fond de cœur.

Premier amour. Et qu'on nous aura remplacés par autre chose.

Deuxième amour. Voyons d'abord si nous vivons toujours bien.

Troisième amour. Tirer sur une cible, à quoi bon? Puisque les hommes ont inventé un tir national, ne pouvons-nous pas en bénéficier en qui nous instruisent de ce que nous désirons savoir?

Quatrième amour. C'est une idée... Comme à la foire de Saint-Gloud, par exemple... Quand on atteint le but, ça fait marcher une machine...

Premier amour. Et la renommée paraît tout à coup au-dessus de la cible.

L'Amour. Attendez, j'ai votre affaire. Regardez! (Prenez le premier ferme de tir, les cinq séparément sans complaisance par cinq bouquets. Sur chaque de ces bouquets se trouve une lettre en p-lettre: sur chaque, une phrase ou une œuvre, une lettre et une bougie; les cœurs de nos femmes sont intéressés.) — Un tir au-dessus de ce cœur-venez le = Tir national des Amours.)

Troisième amour. Parfait! délecté!

L'Amour. Vous bien... Tâchez d'être libre des contrôles, et je vous garantis que vous serez en qu'il se renferme.

Quatrième amour. Allons-y!

Premier amour.

Air: *Ah! le bel objet, mormon!*

D'abord, en adressant l'air,

A la musique

Je vois;

Barbiche, maitre sa grandeur,

Que que refuse son cœur.

(Il tire à un homme apparaît au-dessus de la machine, annonce d'une voix grave.)

— Partez! Un blason!

Quo si-ur serait eu cela?

Elle veut être duchesse,

Et dans une coupe de vin

Que l'amour de la noblesse.

Quatreième amour.

A mon tour, je vais ériger

Ce qui plaît à la bourgeoisie;

Voyons ce qui l'approuve,

Et ce qui peut le braver.

(Il tire: on voit paraître au-dessus de sa tête le monument de la France.)

(Paris.) *Le Bourgeois*

C'est à elle seule à la portée!

Seu deus in vult plus les sécher,

Et l'amour de trois pour cent

A fait tort à tous les autres.

Deuxième amour.

C'est à moi que je prétend;

Je suis le patron;

Voyons si dans sa raison

Se trouve un cœur ou deux.

Il tire: un châtelet paraît au-dessus. — Partez! Un châtelet!

Ah! pour le coup, c'est ouvert...

Cet éternel homme

Reviendra qu'on réclame

Remplacé par éternité!

Troisième amour.

Mon amour s'est à mon tour;

Je m'adresse à la lettre,

Dans le cœur ou dans pour

La carte de l'amour.

(Il tire: deux chevaux blancs et un jockey paraissent. — Partez! Un coup!

Ah grand Dieu! qu'il je s'arrête!

Bien s'écarter me se prie...

Quas, deux chevaux, un coupé!

Son cœur est trop remisé!

L'air.

Non, plus de cœur amoureux!

Un seul lui, l'amour s'écarter.

Voilà, c'est un amour distant,

Si la civilité vous envoie.

(Il tire: un petit amour paraît au-dessus de la piste. — Partez! L'Amour!

Enfin, le tir estivé,

Viel deux nos coupés!

L'Amour vrai s'est retrouvé

Dans le cœur de la petite!

(On entend un concert coup de canon. — Partez! Le canon, ils vont recevoir, maintenant!)

REPRISE EN COURS.

Partes et sans trouveres

Peut être

L'amour rhombâtre;

Cherchez, si nous trouveres

L'amour vrai dans les lettres.

(Il sortent comme au vol de pigeons, le drape change.)

NEUVIÈME TABLEAU.

Les bords de la Tenise.

SCÈNE PREMIÈRE.

JOHN, HUSEMAN, ANGLAIS, ANGLAISE.

(Un changement, des Anglais et des Anglaises arrivent de tous côtés sur un musique à l'orchestre et vont regarder au loin, sur la Tamise.)

HUSEMAN, reconnaissant John. Oh! ce *est* vous, John!

JOHN, HUSEMAN, ce *est* vous!

HUSEMAN. Yes; je tenais voir et les orphelinistes, ils arrivent!

JOHN. Oh! ce *est* ainsi pourquoi nous venons.

HUSEMAN. Trois mille millions au palais de cristal de Spylinton!

JOHN. Oh! ce sera très-joli!

HUSEMAN. Sans compter que ce *est* aujourd'hui le mariage

de miss Pale-Ale, la belle anglaise avec le vic de France.

JOHN. Yes, un mariage de raison.

HUSEMAN. Ce *est* le nouveau traité de commerce qui en *est*

cause.

JOHN. On attend le vin de France, un joyeux convive, à ce

qu'il paraît.

HUSEMAN. Un peu milliard, mais franc et généreux.

JOHN. Ah! il faut temps qu'il arrive... in lettre anglaise, il

est impossible à donner.

HUSEMAN, en dehors. Attention au commandement!

HUSEMAN. Qu'est-ce?

JOHN, allant regarder. Ce *est* miss John, mon épouse.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LADY JOHN, puis LES ENLEVOUES.

LADY JOHN, à son mari, se souvient. Oh! ce *est* bon... Je croirai

être enlevée. Je n'ai appris à être ce moment exercice

trouvé-remonté j'ai, pour recevoir les orphelinistes français.

HUSEMAN. Vous attendez le mariage, miss John?

LADY JOHN. Oh! maintenant, maintenant!

HUSEMAN. Elle en est folle.

LADY JOHN. Oh! yes.

Air anglais.

Je suis les reptiles ains,

Les reptiles ains avec les

Frangés;

Ce *est* de l'amour ains,

Et m'a, je m'y remonte.

Je suis fait à Paris

Un bon j'ai vu en

Pour me l'amour, Paris

Est un vrai paradis.

Je suis le Paris,

Mabile et l'Enlèvement

Je suis le Galois.

Et que l'Enlèvement.

Parlant au fait de la musique;

Amis on se l'amour

Que la!

C'est ce pays l'Enlèvement

Est un grand j'ai

Sur tout nulle j'ai

Tout Paris j'ai

La, c'est mille j'ai

Frangés tout m'a j'ai

Cher le orbe j'ai

On a j'ai, de j'ai

Cher le j'ai, le j'ai

Même cher le j'ai

Cher-on, cher, j'ai

Fait dans tout Paris, j'ai et tout,

Grand j'ai

Et c'est toujours par la danse

Et dans ce pays j'ai

Il faut voir comme on danse.

Comme on vaise gentiment
Et bruyamment ?
La classe, chez les Français,
Par sa noble dégringade,
Nous représente à peu près
Le pain des Anglais.
Voulez la danse de la France ?
Tenez, on se remuons là
Comme çà !
Et bientôt l'Europe, à peine,
Comme çà
Danse !

(Elle fait quelques pas sur la ritournelle. Tout le monde l'imité.)

BUSEMAN. Mais votre nouvelle choréie ?
LADY JOHN. Oh ! je suis le moniteur à vos. (A la cantonade.)
Attention, ritournelle ; en avant, marchez ! (Rassemble et exécute des ritournelles. — Après les choréies, se retient à chanter au dehors le GOD SAVE THE QUEEN.)

JOHN. Qu'est-ce que c'était ?

LADY JOHN. The God save the queen !

BUSEMAN. Le chant national de la vieille Angleterre ! (A ce moment, la Danse se couvre de bouquets, portés les arrières par deux lazzis italiens.)

SCÈNE III.

LES MÈRES, GUGUSTE, GASPARDIERS.

GUGUSTE. Français et troubadours ! Les orphéonides de France ! Il sont à terre, ainsi que quelz à orphéonides !

TOUTES LES ANGLAISES. Bôrrra ! bôrrra !

GUGUSTE, regardant lady John. Oh ! mais que voilà donc un joli petit lionceau ! Ou la croquerai-je !

JOHN. Oh ne croquez pas madame John, je vos prie.

BUSEMAN, à Gaspardi. Qui êtes-vous, vos ?

GUGUSTE. Guguste, à Paris, de l'imprimerie Bonifate, rue des Bœufs-Lafonts ; à Londres, orphéonide, bruce léger, donneur l'air d'été, bruceur des Enfants de Paris, ça va bien, voyez... Moi, vous êtes bien bon, ça va mieux... car je n'ai pas eu d'agrément du tout au Manchou.

JOHN. Bah !... Vous êtes orphéonide de l'orphéon, qui venez pour orphéoniser à London ?

LADY JOHN, à Gaspardi. Oh ! je ne suis entendue parler... Vous devez chanter au palais de cristal de Sydenham ?

GUGUSTE. Oui, j'ai un joli.

LADY JOHN. Oh ! que ce devé être beaucoup très-joli !... trois mille millions !

BUSEMAN, à Gaspardi. Et vos disiez que vos n'aviez pas eu d'agrément sur le Manchou du tout ?

GUGUSTE. In donnez la main. Yes, ma mère... Non, yes, sir... Nous venons pour entretenir le bonne harmonie entre les deux nations... et, si c'est possible, nous tâcherons d'arriver à un accord parfait avec vous... et d'abord, je ferai connaître à madame John notre nouveau diapason.

LADY JOHN. Vous avez des aïeux ?

GUGUSTE. Les orphéonides sont les amis de toutes les jolies femmes.

JOHN. En cette cas, monsieur Guguste, vous pouvez causer avec madame John du nouveau diapason... je n'étais plus jaloux... Je n'être plus jaloux.

BUSEMAN, lui présentant un orphéon. Et je présentais à vous madame Buseman... qu'il aimait beaucoup le muséique... Je n'être plus jaloux non plus aussi.

GUGUSTE. Merci, ma vieille... Madame Buseman, je vous trouve charmante... (à Buseman.) Vous faites partie de l'armée anglaise ?

BUSEMAN. No... Je étais simplement rilleman.

GUGUSTE. Bénéficiaire ! Bôh ?

BUSEMAN. Je ne disais pas péniblement... je disais à vous rilleman... (avec agacement.) Bôh ! dans la France, il n'y avait point de rilleman, n'est-ce pas ? (il se cogne.) Point de rilleman en France !

GUGUSTE. Non, chez nous, nous n'avons que des gilleman, beaucoup de gilleman.

BUSEMAN. Qu'est-ce que c'était que cette chose ?

GUGUSTE. Il s'en est pas question autre nous... Ne soyez pas fier, que d'une chose, de notre bonne harmonie et de notre traité de commerce.

LADY JOHN. Oh ! vous laissez penser à nous que nous étions invités à la soirée de madame Pal-Ale... pour célébrer le traité de commerce entre la France et l'Angleterre.

GUGUSTE. Oui, j'ai entendu parler de cela... Vin de France éprouve la Bière anglaise. (On entend chanter dans le fond : c'est un petit agneau, qu'est-ce qui nous les vous ? E ! l'enfer, je Frenche, c'est lui, c'est le fiancé... c'est le vin de France !

SCÈNE IV.

LES MÈRES, LE VIN DE FRANCE.

LE VIN DE FRANCE, entrant.

Air de *Croquignole* XXXIII.

Où, c'est moi, c'est le vin,
Le délicieux vin de France !
Et toujours le chapeau
S'élevait en un préface.

Tout.

Honneur au paysan vin,
Au délicieux vin de France !
LE VIN DE FRANCE.
Tous les amoureux
Est dans ce qui refraie :
Tin, tin, tin, tin, tin,
Vive ! vive à jamais la France !
Tin, tin,
Qui récolte le meilleur vin
TOUT.

Tin, tin, vive, vive à jamais la France ! etc.

LADY JOHN. A la bonne heure ! voilà un fiancé comme je les aime !

GUGUSTE. Eh bien, ma... et la future ?

LE VIN DE FRANCE. Ma future ? je la préfère ; vous aller la voir, ma jolie fiancée !... Bête ! ce n'est pas de la petite lièvre !... Et quand je pense qu'il a filin dix-neuf à deux pour nous marier ! c'est à dire que nous ne pouvons pas nous souffrir, sans de nous amallir. Et... vous chet elle, je vivrais chet moi ; je disais du mal d'elle, elle disant du mal de moi, et, sans le respect que l'on doit aux dames... Ah ! c'est que, voyez-vous, le Vin de France est l'agapeur, puisqu'il ait le cœur sur la main ; mais un traité de commerce nous a rapprochés. C'est ague, pourquoi devrais le l'ord nous ; il n'y a plus à s'en débarrasser... Oh ! ça n'a pas été sans peine !

Air de *Sept châteaux du diable*.

Ce mariage, bête !
Ne me concernent pas,
Et si à que le traité

Moi si une nécessité,

Au rendez-vous, je ne suis fait attendre ;
Et lorsqu'on s'effraie, par son sabbat offert,
Père ou ma femme il me fait me rendre,
Je vis Pate Ate attendant sur le port.

Je me sentais agapeur

Et d'un air tapageur,

Je me suis précipité

Avec mes bœufs à côté.

Où nous a dit que la bière était douce...
Je la croyais ; mais quel moment s'élevait !
En me voyant, elle pétillait et moussait,
Et, tout d'abord, elle me sauta aux yeux.

A ce cruel effort,

Dont l'éclat me refroidit,

Où gâtait mon bonheur

Parir comme un coup de canon !

Le vin, le bière, en se coulant étrange,
Me méditerranéait à son précipité,
Et notre amour devint de ce mélange,
Car tous les deux nous étions gâtés.

Je lui trouvais du bon,

Et, avec abandon,

Me dit un rouageur,

Qu'elle me trouvait de bon goût.

Voyez comme le discours s'agissait !
Pour s'élancer, pour s'en faire l'aveu,
Le vin français, comme la bière anglaise,
N'avait besoin que de se voir au feu.

Bref, à tout ces débats,

C'est l'union, ces combats

Secrète un doux hymen...

La bière m'a donné sa main.

TOUT.

Bref, à tout ces débats,

Car l'union, ces combats

Secrète un doux hymen...

La bière lui donna sa main.

JOHN. Allons, ne faisons pas attendre la petite mariée...

BUSEMAN. Vite ! à la dance !

GUGUSTE. Et nous, au palais de cristal de Sydenham.

Air de *Rif* rouman.

Amis de l'orphéon, chapeaux, flûtes, saxes,
Marchons avec gaieté et soyons tous d'accord.
Prenant tous les pays, ébranlés le roman,
N'avoir l'aveur qu'on aime disposition !

Mons allons entre nos voix
Et, pour la première fois,
L'harmonie,
Stabilité
Entre Louvre et Paris,
Vs deux retrouver amis
Les cafés des deux pays!
Désormais, mes chers amis
Restez tous unis.
Confondons tous, au bruit d'un immense concert,
Les drapeaux de la France et ceux de Westminster!
La Seine et le Tamise ont épousé leurs bûts :
Ne révoltons jamais que de joyeux cœurs.
C'est du Palais de Cristal,
Dans un élan général
De musique
Symphonique
Et mélodique,
Que, pour né ou sans mesure,
Nous aurons à nous livrer,
En profiteurs sabbats,
D'ouïes combats.
Amis de l'orphéon, chanteurs, chanteuses, etc.
Tous.
Amis de l'Orphéon, etc.
(Tous rient et chantent. Le théâtre change et représente un cabinet de photographie.)

DEUXIÈME TABLEAU.

Un atelier de photographie. Au fond, un grand cadre. Des rideaux verts cachent l'ouverture du cadre. La partie du décor est couverte de photographies.

SCÈNE PREMIÈRE.

N'BOUGEONS PLUS, BOURGEOIS DÉPOTÉS.

(Au lever de rideau, cinq personnes sont et viennent à l'en porte des rideaux, un autre en grand rugit, les autres des boies, des clichés, des albums.)

COEUR.

Air de chasse.

Corons, corons vite,
Car nous recevons
Plus d'une visite
Que nous attendons.
Notre maître grande,
Cet homme avisé
Veut voir tout le monde
Photographié!

N'BOUGEONS PLUS, entré à la fin de chasse. Ne bougeons plus! Ne bougeons plus! (Inimitable phrase des personnages qui étaient en scène, et qui sont restés dans la position qu'ils avaient à l'entrée de N'BOUGEONS PLUS.) Photographes, je suis content de vous! (A cet air qui sert le registre.) C'est, je suis sûr, de vos recettes. (A tous deux.) D'ailleurs, vos encadrements sont dignes de mes chefs-d'œuvre... (aux autres.) Gravez. Turbentien, Andromaque, vos clichés sont irréprochables, votre collodion excellent. Dans cinq minutes, nous ferons mouvoir notre nouvelle machine, cette invention sublime qui doit faire de la photographie, la merveille du dix-neuvième siècle... Retournez à vos postes respectifs, et une fois là, ne bougeons plus! ne bougeons plus!

EXPIRE DU COEUR.

(Tous les employés sortent.)

N'BOUGEONS PLUS, étonné de sa mort. Hé! hé! hé! et ces demoiselles ne sont pas encore arrivées... à Diab! diab! est-ce qu'au lieu de mes confrères moi les aurais soufflés... On s'arrache aujourd'hui les articles pour avoir les albums du grand monde, et j'ai dans une charmante collection de nos belles dramatiques. Des femmes dont les instants sont précieux.

Air : Adieu, je vous fais bais charment.

Elles se donnent aux auteurs,
Aux directeurs, aux biographes,
Au public, aux adorateurs;
Mais, avant tout, aux photographes.
Car, sans jamais les oublier,
Nous avons, quel trahe soit-il, un maître!
Le talent de leur poser,
Celle qui font poser les autres.
Oui, nous avons la vie perdue...
Celle qui font poser les autres
(On entend une voix dehors.)

Ah! les voilà... le malin! mais à tort.

SCÈNE II.

N'BOUGEONS PLUS, NINI et ZOZO, entrés.

NINI. Comment! est-ce que nous arrivons les premières?
N'BOUGEONS PLUS. Oui, mesdemoiselles!
ZOZO. Alors, allons nous-en!
N'BOUGEONS PLUS. Comment! Et pourquoi?
NINI. Pardine! parce que, sachant que nous venons les premières, on peut nous prendre pour les premières venues.
ZOZO. On peut croire que nous sommes arrivées de la veille, et, cher ni garçon, c'est compréhensible...
NINI. Non, ni sages. Je te dis que c'est mon idée!
N'BOUGEONS PLUS. Ah! mes jolies méchantes, vous ne m'allez pas plus... voilà des dames de votre connaissance. (Bobèche, Titine, et deux autres jeunes filles entrent.)

SCÈNE III.

LES MÈRES, BOBOCHE et TITINE, TROIS JEUNES FILLES.

TITINE. Je le répète que ça n'a pas le sens commun.
ZOZO ET NINI. Qu'est-ce donc?
TITINE. C'est Boboche qui veut absolument poser en Indienne, en femme primitive.
ZOZO. Y penses-tu?... Mais on ne te reconnaîtra pas, ma chère.
BOBOCHE. Ah! comme c'est gentil! On l'a bien reconnue en robe.
TITINE. Pardine, son nom fait su has.
N'BOUGEONS PLUS. Mesdemoiselles... mesdemoiselles... si nous faisons du petit journal, nous sommes perdus!
UNE JEUNE FILLE. Est-ce que la séance n'est pas encore commencée?
DEUXIÈME JEUNE FILLE. A midi trois quarts?
N'BOUGEONS PLUS. Un organon, en ce moment, mon neveu! apparaît.
TITINE. Qu'est-ce que c'est que cette invention nouvelle?
N'BOUGEONS PLUS. Le chef-d'œuvre de la mécanique... Tenez, vous voyez ce cadre?
TITINE. Oui.
N'BOUGEONS PLUS. Et bien, lorsque vous serez toutes prêtes dans le petit salon, où vous avez l'habitude de vous asseoir, un truc vous portera de ce salon dans ce cadre.
NINI. Un truc?
ZOZO. Comme dans les fêtes?
TITINE. Avec un prince Charpentier?
N'BOUGEONS PLUS. Il s'en présente, gardez-vous d'en manquer. Ici, je place mon matériel objectif... un objectif qui fonctionne à la vapeur... vous ne feriez que passer, et vous seriez prises...
BOBOCHE, vivement. Par qui?
N'BOUGEONS PLUS. Par l'objectif... Je puis faire ainsi cent portraits en cinq minutes.
ZOZO. C'est merveilleux!
NINI. Mais, où s'arrêtera la photographie?
N'BOUGEONS PLUS. Elle ne s'arrêtera pas!

Air : Vite la lithographie.

Vite la lithographie!
C'est une rage portait,
Grand, petit, taide, jadis,
Le soleil y fut tout.
Le boulevard à présent,
Est au monde en plein vent,
Où nos amis sont vichés,
Et nos parents vichés!
Carrière, esprit, costume,
Tout s'y trouve, et sous tygones,
Après d'un homme de pique,
Maugis, marchand de crayons;
Et ainsi tous nos lancers,
Et nos héros vichés!
Après son débiteur,
Qui lui fait la bourse en cœur,
La, près de femmes jolies,
Voyez vous au Verger,
Une actrice des Folies
A côté d'un viché.
A votre pouvoir soumis,
Les plus mariés et vichés,
Dont le même cœur me,
Sont là, comme d'un viché;
Ou voit un propriétaire,
Et peuce de son foyer,
Sourire à son locataire

Qu'il ne peut être payé.
Et, sans trop d'étonnement,
Venez voyez à tout moment,
Dans un même appartement,
L'époux, le femme et l'amant,
Que de besogne qu'on rencontre,
Et dont l'état nous séduit,
Se montrent, en plein jour, comme
Elles s'habitaient le soir.
Bref, il n'est rien de pareil
À mon pauvre appareil,
Quand dans le simple appareil,
La beauté brille au soleil,
Vive la photographie !
C'est une rage p-ri-été.
Grand, petit, laid, jolir, } *(bis en chœur.)*
Le soleil refuse tout.

Mais j'oublie que le temps nous presse, que je reçois, après vous, deux duchesses, trois princesses russes, un chef arabe, quatre marquis, et deux cuisiniers du café Anglais... (sonnet et criant à la cantonade.) Grimouze, Andromaque, n' bougeoons plus ! n' bougeoons plus !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, excepté N'BOUGEOONS PLUS.

NINI. Il est superbe !
PREMIÈRE JEUNE FILLE. Il est admirable !
DEUXIÈME JEUNE FILLE. Magnifique !
BOBOCHE. C'est du ty...pe !
TITINE. C'est égal, mademoiselle, il faut convenir que c'est une savante invention que la photographie.
Zozo. Et que maia lui jettons de fiers succès.
NINI. Tout Paris se couvre de nos portraits, et qu'entend-on dire partout : « Tiens, voici mademoiselle une telle, du Palais-Royal. »
TITINE. Ou mademoiselle chose, du Cirque.
BOBOCHE. Ou mademoiselle machin, des Déshonnements-Comptiques.
TITINE. Mademoiselle machin, c'est moi, et je peux dire qu'on en a vu de mes portraits : un amour, un hayardre, un débordre !
Zozo. Le costume est le blason d'une jolie femme.
NINI. Dis-moi ton costume, je le dirai qui tu es.
BOBOCHE. La robe ne fait pas la femme, mais elle y contribue.
TITINE. Oh ! bobochte, reia la phrase.
NINI ET Zozo. D'ia !
BOBOCHE. En bien, je dis : La robe ne fait pas la femme, mais elle y contribue.
NINI. Ké la photographin la complète.

RONDE.

Air de J. Narcey

Les gaudins se mettent en frais,
Affa d'écarter ses portraits. } *(bis en chœur.)*
Arthur, qui me tenait barbare,
Sur un roche participare
À place mes portrait élargant,
Pour fumer en me regardant.

REPRISE.

TOUTES.

Les gaudins se mettent en frais,
Affa d'écarter ses portraits.
BOBOCHE.
De collèges m'arbret et bique,
Car son pour me troues et m' couloques...
Et v'n d' mes traits courbés
Tout l' classe et le pion toques.

REPRISE GÉNÉRALE.

Les gaudins, etc.

FIN.

Un banquier, que rien n'affraie,
Me suit dans son preto-mauaisie ;
Mais, amoureux des plus prudents,
Il n'aout rien laissé de ses.

REPRISE GÉNÉRALE.

Les gaudins, etc.

Zozo.

Affréz ma posséde en archange,
Sans son carnet d'arret d'arange ;
Mais son am-me moues et agrosés,
Sauvés le cours de tous pour zais.

REPRISE GÉNÉRALE.

Les gaudins, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, MADAME TATILLON.

MADAME TATILLON, se détachant. Je demande le photographe...
C'est assez cher, pourquoi !
NINI. Ce timbre n'est inconnu.
MADAME TATILLON, entrant. Monsieur N' bougeoons plus, n'il vous plaît ?
NINI. Il va venir, madame.
MADAME TATILLON, qui a regardé tout le monde. Ah ! mesdames, je vous reconnois... Je viens de vous voir, il n'y a pas vingt minutes.
BOBOCHE. Nous voir...
Zozo. Où ça ?
MADAME TATILLON. Je tiens de vous feuilleter dans l'album de siou siou.
TITINE. Tiens, tiens, tiens... il a du goût, monsieur votre mari.
MADAME TATILLON. Hélas ! il collectionne des actrices !
NINI. Et diadème collectionne-t-elle des acteurs ?
MADAME TATILLON. Non... je collectionne des L'olord.
Zozo. De L'olord ?
MADAME TATILLON. Par amoser pour le imprimé et la gymnastique.

Air : Et voilà comme tout s'arrange.

J'admire cet homme étonnant,
La gymnastique est ce que j'aime,
Et toutes les poses qu'il prend
Je cherche à les prendre moi-même.
Or, je j'ai été ses portraitiste,
Mon goût de traquer l'artiste,
Tandis que mon mari, jamais
Ne prouve qu'il garde ses portrait
Pour amoser de la gymnastique.
TITINE. Mais, madame, cela peut être par amour pour l'art dramatique.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, N'BOUGEOONS PLUS.

N'BOUGEOONS PLUS, entrant. Comment, mesdemoiselles, pas encore habillées ?
BOBOCHE. Ah ! c'est vrai.
TITINE. Vite, mesdemoiselles !
NINI. En costumes !
TOUTES. En costumes !

CHOEUR.

Les gaudins se mettent en frais,
Affa d'écarter ses portraits. } *(bis en chœur.)*

SCÈNE VII.

N'BOUGEOONS PLUS, MADAME TATILLON.

N'BOUGEOONS PLUS, regardant Madame Tatillon. Une dame ?
MADAME TATILLON. Oui, monsieur, une dame qui vient de peinture.
N'BOUGEOONS PLUS. Se réindred ?
MADAME TATILLON. J'ai un mari, monsieur ; ce matin, il venait de sortir, j'étais dans son cabinet pour y chercher une quittance ; j'outre l'un des tiroirs de son bureau, et j'y troue, quoi ? un album de marocain orné de onze portraits de femmes, plus une page blanche pour en mettre un douzième.
N'BOUGEOONS PLUS. Et bien, madame ?
MADAME TATILLON. Et bien, monsieur, cet album sortait de vos ateliers.
N'BOUGEOONS PLUS. Cela prouve que monsieur votre mari a des goûts artistiques.
MADAME TATILLON. Oh ! je le connais, ses goûts artistiques... je sais ce qu'il aime, et votre mariage en est une preuve.
N'BOUGEOONS PLUS. Comment ça ?
MADAME TATILLON. Indiquez-vous, monsieur, qu'un jour de plus, il y a dix ans de cela, j'étais demoiselle, j'arpentais le boulevard, retournant gaiement une robe, pour ne point tacher mes bottines. Fatalement des bas de soie légèrement rosés... Un monsieur me suivait depuis la Bastille ; tout à coup, il m'arrêta devant Barbodienne : « Mademoiselle, une dit-il, votre joli visage rose m'a captivé, boulevardées Filles du Calvaire ; j'ai admiré les gants couleur chair qui recouvrent vos petites mains, au coin du boulevard d'au Temple, et votre délicieux visage encadré de rubans roses me rend son, boulevard Faissonnière... Mademoiselle, si vous cherchez un mari sur la ligne des boulevards, trajet direct, vous l'avez

trouvé... Bites un mot, et devant la statue de Milo de Barbedienne, je jure de vous épouser! »
N'BOUGEONS PLUS. C'est splendide!... Et qu'avez-vous répondu?

MADAME TATILION. Quinze jours après, nous étions rivés l'un à l'autre... Mais je n'ai jamais obtenu que l'assentir du rose à lui tout dans ses systèmes, et s'il collectionnait aujourd'hui des adresses légèrement véniennes, c'est qu'il les perdait des pontons roses... Il ne révo que si nombreux, syndiqués, hystériques, tabloques vivantes; enfin c'est une victime de l'art plastique... et j'en suis jalouse!

N'BOUGEONS PLUS. Mais il est un moyen bien simple de le rattacher au char de l'hyménée...

MADAME TATILION. Quel moyen?

N'BOUGEONS PLUS. Ne m'avez-vous pas dit qu'il restait une place vide dans l'album de votre mari?

MADAME TATILION. Oui.

N'BOUGEONS PLUS. Faites-vous photographier dans un costume de théâtre, et glissez votre photographie à la place vacante.

MADAME TATILION. C'est une idée.

N'BOUGEONS PLUS. J'ai justement un costume de sauvages à vous prêter...

MADAME TATILION. De sauvages?... Diable!...

N'BOUGEONS PLUS. Ce costume ramènera la paix dans votre ménage, j'en suis sûr.

MADAME TATILION. Vous croyez?... C'est possible... mais c'est bête!

N'BOUGEONS PLUS.

Air

Notre but est moral;
 Not ce savoir et voir de mal,
 Pensez-le,
 Dieu merci!

C'est pour cela ce à venir mari.

MADAME TATILION.

C'est dit je me mets en marche.

N'BOUGEONS PLUS. montrez la devise

Vite, carrez d'ins ce refrain.

MADAME TATILION.

Besoin de la dernière page

J'ai lu un merveilleux chef.

ENSEMBLE.

Notre but est moral,

Not ce savoir et voir de mal,

Pensez-le,

Dieu merci!

C'est pour cela à venir mari,

Je cherche à plaire à mon mari.

(Madame Tatilion sort à droite.)

SCÈNE VIII.

N'BOUGEONS PLUS, DEUX EMPLOYÉS, qui apportent l'objection par la gauche à pois M. TATILION.

N'BOUGEONS PLUS. Ah! quel mon objectif. Bonnement, Andréonique... Par lui... Il indique le coin à gauche!... Ah, bien... c'est si merveilleux!... Maintenant, qu'on me laisse. (Les employés sortent.)

M. TATILION. en dépit. Philippe je vous dis que j'ai mes grandes entrées et qu'il m'attend!

N'BOUGEONS PLUS. Ahou, bon! un plaisir.

M. TATILION. même. Bonjour, cher artiste, bonjour...

N'BOUGEONS PLUS. Ça va bien, marcel... Vous venez chercher ma merveilleuse collection? Elle ne sera prête que ce soir.

M. TATILION. Il s'agit bien de ça!... Ah! si vous saviez le motif qui m'inspire.

N'BOUGEONS PLUS. Dites vite, car je n'ai que peu d'instants.

TATILION. Ce matin, j'étais sorti pour faire une surprise à ma femme, une robe Monsieur, que je voulais lui offrir pour sa fête... Je reviens chez moi, et, comme Amanda s'était absentée, j'ai l'idée de déposer mon cadeau dans sa chambre...

Je l'ins le premier tiroir, et, que vois-je! Ah! la photographie est quelquefois une invention bien perdue...

N'BOUGEONS PLUS. Qu'avez-vous donc aperçu?

TATILION. Vingt-cinq po traits de Léonard!

N'BOUGEONS PLUS. Vingt-cinq portraits?

TATILION.

Air de *Bohème* au porteur.

Cette découverte me ôte :

Donc à l'insaisir trois secrets,

Ma femme, de l'honneur au trépas,

A rebout vingt-cinq portraits.

N'BOUGEONS PLUS.

De Léonard vingt-cinq portraits!

TATILION.

De tout de portrait, après j'ai,

Après raison je des deux côtés!

Il est chez elle un moment, au bas.

Et j'en suis de l'y voir au pied.

N'BOUGEONS PLUS. Eh bien, que voulez-vous que j'y fasse à côté?

TATILION. Il m'est venu une idée...

N'BOUGEONS PLUS. Accordez-en tout de suite.

TATILION. montrez un papier. Vous voyez ce petit paquet?

N'BOUGEONS PLUS. Eh bien?

TATILION. Il renferme un costume semblable à celui du

bon Léonard...

N'BOUGEONS PLUS. Je crois que je sais...

TATILION. Je revêts ce costume léger; vous me faites vingt-cinq portraits dans les poses les plus trapéziennes... et, cela fait, je mets mes vingt-cinq portraits à la place de ceux que

ma femme possède.

Air de *l'Écu de six francs.*

Le voyageur épaté,

De cette nouveauté n'a?

Croquant sa chemise en lambeaux,

Elle crier que la dévotion

Est l'histoire dans le costume.

N'BOUGEONS PLUS.

Oui, d'un esprit sans reproche,

Cherchez qui la pose à l'ins,

En meurt entre ses mains.

Elle croit que c'est le diable.

TATILION. tout. Almodivement... le diable...

N'BOUGEONS PLUS. Avec des courses... Votre idée est parfaite...

Allez vous habiller, et, après l'absence de ces deux, je vous ferai poser...

UN EMPLOYÉ. entrant. Monsieur, ces demoiselles sont prêtes.

TATILION. Je vais m'y presser... Merci, grand artiste, merci!...

Ah! Amanda, tu ne m'attends pas à celle-là... (Il sort par la gauche.)

SCÈNE IX.

N'BOUGEONS PLUS.

Attention!... N' bougeons plus! n' bougeons plus!

MUSIQUE.

(Les rideaux de fond s'ouvrent, et l'on voit par leur fente le autre chambre des petits femmes de manègement de ce tableau, dans différents costumes de théâtre. — Aïe! par là gauche.)

N'BOUGEONS PLUS. à tous deux. Surtout, mademoiselle Nini, souffrez bien... N' bougeons plus!... (Nini disparaît, sans la rompre.)

Il y a volours dans les yeux, mademoiselle Zoé, beaucoup de volours... N' bougeons plus! (Zoé disparaît.)

— Tenez par là. Tenez, vous êtes charmante... Envoyez un baiser... au hasard... il tombera sur quelqu'un... l'airait... N' bougeons plus! (Tenez est remplacée par Bobette.)

Bobette... je ne vous pas me-er votre joie juste... Montrez-la d'écroulement, mais montrez-la... Assez! N' bougeons plus! (Bobette gas va) Albert,

le groupe des blanchisseuses! (Le groupe parait.) N' bougeons plus! (Le groupe disparaît.) Maintenant, passons au Tatilion... Au présent de 4. (Les rideaux se ferment, on voit par leur fente de même chambre Tatilion au travail.)

MADAME TATILION. sur son air pose. Est-ce bien ainsi?...

N'BOUGEONS PLUS. l'airait... parfait!...

TATILION. parcourant sur le plateau, en costume de Léonard. Pardon, madame, c'est bien tout...

MADAME TATILION. Ah!...

TATILION. Que vois-je?

MADAME TATILION. Mon mari!

TATILION. Ne sature!

SCÈNE X.

LES MÉRES, TOUS LES PERSONNAGES DES TABLEAUX, venant des lieux cousses de photographes.

N'BOUGEONS PLUS.

Air de *la belle Zouzonnaise.*

Quel est ce langage?

TOUTES.

Le plaisant au langage!

TATILION.

Quel ma femme un sauvage!

TOUTES.

Ah! de ce leur, je gage,

Chaque au souvenir.

Ah! ah! ah! ah!

MADAME TATILLON.

Mais vous qui, sans s'apercevoir,

Vous mettez en l'air,

C'aurait été vous, Jules,

Vous n'avez rien fait!

Tous, rien!

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Qu'il est bon, monsieur Jules,

Vous ce souvenir-là!

Ah! ah! ah! ah!

TATILLON, avec passion. Peu s'enfuit... Amanda!... je te trouve adorable!...

MADAME TATILLON, de même. L'adoré!... Non, non... Jules... Tu n'apparais sous un nouveau jour, Jules, je t'ai aimé... (en pleurant.)

MADAME PLES. O triomphe de la photographie!... Mesdemoiselles, après ce tableau vivant du bonheur conjugal, la stance est levée!...

REPRISE DU CHŒUR.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah! ah!

Qu'il est bon, monsieur Jules,

Vous ce souvenir-là!

Ah! ah! ah! ah!

(Tout le monde sort. — Le théâtre change.)

ONZIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente le jardin d'acclimatation de bois de Boulogne.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHARMAUS, puis TATILLON.

PHARMAUS, entrant, à la cantonade. Ne le laissez pas sortir... fermez la porte de sa cellule, et ne lui laissez voir personne... car je la trouve par trop acclimatée... (au public) C'est-à-dire que moi, Pharmaus, un avant qui en suis toujours occupé d'histoire naturelle et de bête... par conséquent, je crois que je te le deviens... Oui, le péronnière qui veut de te passer sans que tu ne fasses douter de son raisonnement... Surtout un grand homme, un prodige ou un imbécile?... Voilà ce que je voudrais savoir.

TATILLON, en déshabillé. Devant le velléité... c'est bien!... (à son.)

PHARMAUS. Je ne me trompe pas... mon vieil ami Tatillon!

TATILLON. Enfin, je te tiens! On m'avait bien dit que je devais le trouver au milieu des animaux de grand espace.

PHARMAUS. Tu es venu visiter le jardin zoologique d'acclimatation?

TATILLON. C'est magnifique, mon ami!... Quels énormes regards!... que les yeux superbes... que d'âmes majestueuses!... C'est tout un monde!...

PHARMAUS. L'acclimatation, mon cher, l'acclimatation, voilà le dernier mot des générations modernes.

TATILLON. Ah! tu es certain que toutes les bêtes, en général, pourront vivre avec nous?

PHARMAUS. Parfaitement; mais il y a longtemps que c'est un fait accompli... Vous que d'espèces d'animaux nous rencontrons journellement, et qui ne sont qu'un produit de l'acclimatation. Les ânes qui nous viennent de l'Afrique, acclimatés... Les dindons qui nous arrivent de l'Amérique, acclimatés... Les chamois qui vivent si bien chez nous, acclimatés... etc.

TATILLON. Mais si tout est acclimaté déjà, à quoi servira la nécessité d'acclimatation?

PHARMAUS. À quoi elle servira?... Tu ferais si je te disais les prodiges que tu es capable de faire.

TATILLON. Oh! fais-moi frémir, mon cher ami, fais-moi frémir.

PHARMAUS. Eh bien! je consens à te confier, mais à toi seul, certains-tes bêtes!...

TATILLON. Je serais discret comme une éponge... non acclimatée.

PHARMAUS. Tu vois en moi en ce moment le plus étonné, le plus émerveillé, le plus stupéfait des savants. Figure-toi qu'on m'envoje, au commencement de cette année, une bête tout à fait sauvage, une jolie petite bête dont je ne pouvais approcher, sans lui causer des larmes mortelles... Rien qu'on m'apprenait, elle bondissait au ciel; moi, pour la rassurer, je commençai à lui donner des sucres. Tout elle devint très-

frisée. Comme je lui faisais toutes sortes de caresses, elle finit par se laisser approcher... Alors, je lui fis avec intention un joli petit nid, en tapis mousse parsemé de fleurs, sur lequel elle s'étendait avec grâce. Plus je la voyais... plus je m'y intéressais; je la traitais comme un enfant gâté, la nourris de petits gâteaux à la crème et à la vanille... Un jour, ne voyant pas le nid que de moi... c'était absurde... Père me vint d'expliquer son joli petit nid d'un œil d'artiste de perles et de collier lui était si bon, que je m'aperçus à ses yeux illes des bêtises de comédien... Enfin, pour comble de fâche, un soir, quelle semblait avoir froid, je la couvris d'un excellent Héty appartenant à ma femme... et le lendemain à prodige! à surprendre... elle s'était si bien acclimatée... que, lorsque je revins... (voix.)... Richette paraît, tout un petit nid.)

TATILLON. Ah! la jolie créature!...

PHARMAUS. C'est elle!

TATILLON. Qui est-elle?

PHARMAUS. Silence!

SCÈNE II.

LES MÊMES, RICHIETTE, entrant de l'air.

RICHIETTE, bas. — La musique continue. — Six heures sonnent à l'horloge du cabinet d'histoire naturelle... tout à coup, j'entends des cris aigus et déclarants... je m'élançais comme un fun dans la chambre... Jeter de mon lit, lorsque j'aperçus Palambô étendu et mort dans son sang... un nidre lui avait percé le flanc... elle venait de commettre son homicide... (Pendant cette lecture, les deux amis, sans perdre l'habitude de voir, se sont retirés à leur place.)

TATILLON, bas à Pharmaus. Allons donc! tu voudrais me faire croire...

PHARMAUS, bas. Regarde, écoute, et tu jugeras...

RICHIETTE, avec un soupire. Parle petit Palambô!

PHARMAUS. Que lisez-vous là, Richette?

RICHIETTE. Les mémoires de Hippocrate.

PHARMAUS, prenant le livre. Encore des mémoires! J'ai eu tort de te donner ces infimes petits livres.

RICHIETTE. Ces mémoires concernent à mon éducation.

Air de Lazzari.

Où, j'ai voulu lire à l'école
(Le mystère j'ai à la France)
Les moines de l'abbaye,
Les moines de l'abbaye,
Les moines de l'abbaye,
Où, j'ai dressé mes tables
Et leurs petits livres d'histoire;
Car c'est avec ces livres de moines
Qu'on fait l'éducation des bêtes.

TATILLON. Comment! les livres!... Mais c'est donc vrai, mademoiselle, vous avez été...

RICHIETTE. J'ai été bête, oui, monsieur... (à Pharmaus.) Quel est-il, ce monsieur?

PHARMAUS. Un marchand retiré... un millionnaire...

TATILLON. Et moi plus! (elle à Tatillon.)

TATILLON. Est-ce possible!... Ces petites mains charnelles... cette taille adorable!... ces yeux pétillants de malice... Vous ne me ferez jamais accroire que vous avez été bête.

PHARMAUS. L'acclimatation, mon ami, l'acclimatation!

RICHIETTE, à Tatillon, s'approchant timidement de son aîné. Ah! monsieur, si j'étais mes mémoires, et je le pourrais, puisque Hippocrate et une foule d'autres bêtes ont écrit les leurs, ce serait curieux... allez! je n'ai qu'une tâche de lecture maison; à mon père, comme tous les autres, était très-occupé, et moi-même, se levant abandonnée, s'en était occupé avec dévouement. Si bien que mon père, ayant fini par avoir du bois par-dessus la tête, il le quitta, ce bon et bon homme, et je fus trouvée seule, un jour, par un auteur dramatique qui chassait dans la forêt, et qui m'emporta sur son bric...

TATILLON. Sur son bric?... Le bric d'un auteur?...

RICHIETTE. Oui, monsieur, il voyageait sur son bric, pour composer en pleine mer; c'est du nid de son aîné qu'il découvrait tous ces jolis récits qu'il raconte si bien... il avait quatre secrétaires, quatre producteurs, quatre imprimeurs, et il donnait du travail à tout ce monde-là, à fond de cale.

TATILLON. Tout cela est fabuleux!

RI. QUITE.

Air du Piège.

Sans être l'homme d'un parti,
Les yeux tournés vers le vôtre,
Sur son bric il était parti
Pour être un grand historien.

Mais comme, l'ouvrage achevé,
Lui seul s'y trouva un en crime,
En fait d'histoire, il s'est trouvé
Qu'il n'avait écrit que la sitcom.

TATILON. Et enfin tous fîtes amenés en France ?
BICHETTE. Oui, monsieur, au bois de Boulogne... dans
le jardin zoologique.

PHARAMUS. Zoologique !...

BICHETTE. J'aime mieux dire ; qu'est-ce que cela vous fait ?...
C'est les que les libes commencent à me tenir tous les
jours, j'étais visitée par de jolis messieurs et de jolies dames.
Ces messieurs appelaient ces dames une biche, et les dames
appelaient les messieurs mon petit chamois... C'était charmant...
Les petits chiens étaient gentils, ils avaient de
jolies petites moustaches.

PHARAMUS. Bichette ! Bichette !...

BICHETTE. Les dames étaient aussi très-gentilles, très-co-
quettes ; elles avaient de belles robes de soie, des bijoux et
des dentelles qui me faisaient envie, sans compter que je
me trouvais logée dans un endroit très-désert, et que, sou-
vent, après m'avoir fait des caresses, le monsieur et la dame
se sifflaient des choses...

TATILON. Eh bien ?

PHARAMUS. Bichette ! Bichette !...

BICHETTE. Eh bien, monsieur, je vous dirai qu'au bois de
Boulogne on ne se gêne pas avec devant les biches.

PHARAMUS. Ah !

TATILON. Continuez, au contraire.

BICHETTE. Ce fut à ce moment que l'on commença non
à l'écouter d'acclimatation. Vous savez que mon séjour sur
le bich, et quelques mois passés au bois de Boulogne avaient
d'abord beaucoup développé mon intelligence. Bientôt je fus en-
tendue des soies les plus tendres... Ce bon monsieur Phara-
mus me débattait, moi courait de toutes ces belles choses
que j'avais tant envie aux autres biches, et mes idées gran-
dissent, grandissaient...

Air de la Charge de cavalerie (BREVÉ.)

Je me suis vu quatre jolies,

Trois meses pour mes bracelets,

Sans meses, sans pieds et sans mollets ;

Et mes oreilles défilées

Me faisaient peur,

Quand je sautais à leur

Logement.

Où, tout seul,

J'étais né du bruit...

Mes corps fêlés.

Et je me trouvais en compagnie

D'un bon zéro,

Qui me dit, sans perdre de temps :

Je le compare à...

Sois biche comme la l'écouter.

Au même instant,

Quel changement !

Ce fut vraiment

Une belle métamorphose !

Mes lit de rose

S'était transformé, sous mes yeux,

En un bon soir délicat !

Arrivé des bras, j'étais de dix jambes ;

Au lieu d'un bon et gros nez,

J'avais un tout petit nez,

Et, biche encore des plus légantes,

Sans me lasser,

Je passai le soir à danser.

(Elle se met à danser sur la reprise de refrain.)

PHARAMUS et TATILON.

Elle a des bras, elle a des jambes !

Au lieu d'un gros et long nez,

Ah ! le joli petit nez !

Et, biche encore des plus légantes,

Sans nous lasser,

Tous deux regardons-la danser.

TATILON, pendant qu'elle danse, sur la ritournelle. Ah ! du moment
qu'est à l'air d'une pègne, ça se comprend, c'est même
très-naturel... (Regarde Bobette.) Adorable ! (A Pharamus.) Elle
est adorable !

PHARAMUS. A qui le dit-ju ?

TATILON, quand elle a fini de danser. Heu... va ! heu... va !
he... he... !

PHARAMUS, lui montrant le bras avec ses mouchoirs. Tu vas l'échouffier !

TATILON. C'est-à-dire que je crains rêver... de semblables
bifreutes ..

BICHETTE. Ils sont plus communs que vous ne pensez. Si
vous saviez ce que mon gègne m'a appris...

PHARAMUS. Quoi donc encore ?

TATILON. Nous grillons de le savoir.

BICHETTE. Eh bien, monsieur, tout ce que vous voyez
aujourd'hui d'hommes et de femmes a subi la même trans-
formation que moi.

TATILON. Ah ! par exemple !

BICHETTE. Avant d'être hommes ou femmes, ils étaient
bêtes.

TATILON. Ah ! par exemple !

PHARAMUS. Ça me n'ôte pas. J'ai ma bonne qui s'd
vous été autrefois ; elle en a le poil et l'appétit.

BICHETTE. Ah ! dame, il restait toujours quelque chose de
la nature primitive.

PHARAMUS. Prenons des notes. (Il écrit.)

BICHETTE, à Tatillon. Vous, monsieur, je vois bien ce que vous
avez été autrefois, ah !

TATILON. Moi, vraiment ? Eh, portez-vous me le dire ?

BICHETTE, d'un air sûr. Vous avez été pigeon.

TATILON. Ah ! ah ! c'est gentil... pigeon... Et la savant
Pharamus ?

BICHETTE, lui. Ah ! lui, je ne veux pas le dire.

TATILON. Ah ! si, dites-le-moi.

BICHETTE, lui. Ah ! non, il n'aurait qu'à mourir.

TATILON, vivement. Ah ! je comprends ! Ah ! ah ! ah !... (Même
lui fait signe de se taire.)

PHARAMUS, étonné. Et chaque mortel a conservé quelque
chose de son état primitif.

TATILON. Vous êtes bien sûre de tout cela ?

BICHETTE. Je tiens de mon gègne le pouvoir de juger le
naturel de chacun, au lui raillant ce qu'il a conservé de sa
première nature... Tenez, juste à l'heure où l'on se
rend au salon des oiseaux... Observez bien tous ceux qui
vont passer.

Air de *Le Prisois* de Suzanne Lagier.

Quand on y regarde de près,

Tout change et se métamorphose ;

Je vais de la métamorphose

Vous révéler tous les secrets.

(On voit passer un dandy avec une tête de lion, descendant le bras à une
cigogne à tête de chat.)

Ce dandy, grignoté sans cause,

Fut un lion du Sahara,

Et la cigogne, le métamorphose,

Descendit d'un roi de l'Égypte.

(Un gros homme passe avec une tête de chat, qui se trouve assis et prie au
côté par un autre monsieur avec une tête de vautour.)

Ce gros, qui fit plus d'un tour,

Malheureusement est un lionaire ;

Et le gros propriétaire...

On l'appelle monsieur Vautour.

(Un gros homme passe avec une tête d'éléphant.)

Ce gros homme, qui s'avance,

Naguère fut un éléphant ;

Vous comme il a rempli sa part...

Il vient de choir chez Brabant.

(Passent un homme, une femme et un gendarme, avec des têtes de cerf, lièvre
et poisson.)

Le mari, la femme et l'homme...

Regardez ces trois personnes ;

Autrefois de parents sages

Tout trois sont été, cerf, lièvre et poisson.

(Un garde du jardin passe avec une tête de lapin.)

Ce brave, égaré par la guerre,

Qui garde aujourd'hui ce jardin,

Dans son curieux d'être métamorphose

Ce qu'on appelle un vieux lapin.

(Une grisette à tête de chatte est suivie d'un gros monsieur ayant une tête
de poisson.)

Cette grisette qui voit

Fut une chatte très-amante,

Et le monsieur, qui la courtrois,

Est connu chez Véro-Dodat.

(A Pharamus et à Tatillon.)

Enfin, tous surais que vous êtes,

Par moi vous êtes tous jugés ;

Tous deux vous serez délégués,

Et vous n'êtes pas trop changés.

TOUTS OISEUX.

Oh !

BICHETTE, à Pharamus et pendant le bras de Tatillon.

Surtout, je ne vous oublie plus ;

Car, ce que vous êtes encore,

C'est un pigeon millionnaire...

Adieu, cher monsieur Pharamus.

(Pharamus, étonné, sort par la droite ; Bichette et Tatillon, qui se
danzent le bras, continuent par la gauche. — Le théâtre change.)

BOISSIÈRE ET TROISIÈME TABLEAU.

En tête agréable. À droite, un potron sur lequel est écrit : SAVOIR. À gauche, un autre potron, sur lequel est écrit : FRANCE.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEANNETTE, puis JACQUOT.

(On entend une sirèneille jouer sur une vielle, puis on voit entrer Jeannette, qui chante en s'accompagnant sur cet instrument.)

JEANNETTE.

Air des *Petits Savoyards*.

Accosta, Jeannette...
Jeannette est mon nom,
Larrette...
Accosta, Jeannette...
Dû chaque garçon.

Sur mon chemin, (bis) chaque m'arrêta;
Mais à l'amour, (bis) moi, je dis non.

Toujours à Jeannette
De d'mander un baiser,
Larrette;
Mais la j'ai Jeannette
Sait le refuser.

JACQUOT, entrant, il a sur son dos la belle qui est sa marquette.

DEUXIÈME COUPLET.

Aux autres, Jeannette,
Un petit boner,
Larrette...
Aux autres, Jeannette,
Dût se refuser.
Mais quand Jacquot (bis) doucement t'espéte
Que les beaux yeux (bis), sur't l'embraser,
P'tite Jeannette,
En petit boner,
Larrette...
P'tite Jeannette
Ne peut se r'fuser.

JEANNETTE. Dis donc, Jacquot!...

JACQUOT. De, de quoi, Jeannette?

JEANNETTE. Tu sais que c'est un air savoyard que nous venons de chanter là...

JACQUOT. Pardine! si je le sais... que c'est le père Fouchère qui me l'a appris l'an dernier dans la grande ville... même qu'il m'a dit que ça pouvait se chanter en Savoie, vu qu'il y avait beaucoup des gens qui croyaient que les *Savoyards* c'était la même chose.

JEANNETTE. Dis donc, Jacquot, sais-tu pourquoi que tout le pays est sans de si dessous?

JACQUOT. Oh! qui dit que je le sais!... que j'ai appris qu'on va dans qu'on va?

JEANNETTE. Nous connaissez?

JACQUOT. Voyons, Jeannette, que si on te disait : « Venez-là être Français!... » Qu'est-ce que tu répondrais?

JEANNETTE. Pardine! j' répondrais : « Oui, je veux ben. »

JACQUOT. Hoi aussi... mais, la marquette!...

JEANNETTE. Eh ben!... qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse, à la marquette!...

JACQUOT. Si n'entends pas dire que ça blessera ses opinions; mais, si la marquette devient française, ce ne sera plus un e curieuse pour les Français, qui n'avaient que les marquettes étrangères... et, si la marquette n'est plus une curieuse, que deviendront les marquettes?

JEANNETTE. Ils resteront un pays.

Air de *Motelot*. (Madame DUGRAND.)

De nos foyers partant à fra-d'aise,
Prenons petite, l'hiver, ayez bien soin,
Et se es étaient, comme les hirondelles,
Chercher en France un asile et du pain.
Pour la Savoie encore pérorante,
Venez se former que de s'vous superbus...
Laissez la donez releverait française,
Et vos enfants se vous quitteront plus. (bis.)

JACQUOT. Oh! que l'as raison, Jeannette... et que nous allons joliment gogoler!... Que ça va être fide un pays, et qu'on y dansera comme des encries. (à part.)

JEANNETTE. Oh! dès qu'il s'agit de s'enne, moi, d'abord, je t' aime plus une jeune fille... je suis une anguille...

JACQUOT, sortant. Vous la calarins! (On entend une bonne oratoire.) — Après la d'nez, une marquette s'ne se fait entendre à l'orchestre. (Qu'est-ce que c'est que ça!...)

JEANNETTE. On dirait un bruit sourdier!...

JACQUOT, change. Sous mes reins!... (à se mouvant, on entend des pieds de Savois sort de terre.)

JEANNETTE. Ah! vous dire!...

JACQUOT. C'est le gîteau de la Savoie!... l'en mangerais bien une tranche, (le gîteau se développe, et, en s'ouvrant, laisse voir les principaux provinces de la Savoie : Chambéry, Aoste, le Chablais, Le Faucigny. Au milieu de ces quatre personnages, se trouve Nice, avec une couronne de royaume.)

SCÈNE II.

LES MÉNES, plus LES PERSONNAGES ALLEGORIQUES, entrées et dehors.

CHAMBÉRY, descendant le rebord, et, qui les entrées.

Air de J. NABOUR.

Quatre fois venu à la France,
Quatre fois en l'en s'paré;
Reste à son indépendance,
Librement elle parlera.
Sans cet standard qui rayonne,
Autrefois elle combattait;
Le Savois agoué! lui se doug
Aux frères qu'elle respectait.
Le pauvre à qu'elle se classer
Le riche à qu'elle son parler,
Et la Savoie, enfin, sa tout entière,
Faire entendre ses vœux secrets.
CHORUS.
Le pauvre à qu'elle se classer, etc.

JACQUOT. Ahin, vous êtes bien sûr que, lorsqu'on descendait à tous les habitants de la Savoie? « Voulez-vous être Français? » ils répondent...

CHAMBÉRY. Tiens, voilà ce qu'ils répondraient! (à part se s'écou.)

QUATRIÈME TABLEAU

Le théâtre change et représente une vue de Chambéry. — Une table de joueurs tout groupés ça et là, l'autre face au public, et portant en grosses lettres sur leurs chapeaux le mot : OUI.

—

JACQUOT. Ouil!... Ils ont répondu ouil!... Et moi aussi j'ai le ouil! (à part de sa poche un morceau OUI, qu'il met à son chapeau.)

CHAMBÉRY. Et maintenant, si vous voulez connaître les vœux ardents du comté de Nice, regardez!

CINQUIÈME TABLEAU

Tout le monde s'écarte. Le décor change et représente une vue de Nice. Partout des ornements tricolores et des arcs de triomphe. Partout ces mots : VIVE LA FRANCE!

—

(Des jeunes filles s'écouent entourées de leur étoile.)

BALLET.

(Après le ballet, une foule de petits danseurs, tout barbouillés de sang, fait attention aux mots, et vont se verser un groupe final en criant et se dévot.)

LES PETITS DANSEURS. VIVE LA FRANCE et la Calarins! (La scène tombe sur ce tableau.)

ACTE TROISIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Le théâtre représente une grande place entourée d'arbres.

—

VOL-AU-VENT, COMÈRE, puis TATILON et CORNIFLARD, avec BEAUJOLAIS.

(Au milieu de la place, une table d'écumeuses. Vol-au-Vent fait ranger le monde autour de la table en chantant et marchant d'un loquace.)

VOL-AU-VENT.

AIR COMÈRE.

Où! ché! les vœux, où!
Venez danser sous les grands arbres!

BLAUSOLAN. Vos nés?

GARAT. Voulez-vous que je vous les chante, mes nés? Blausolans. Bien volontiers; mais promettez-moi une chose...

GARAT. Quelle chose, mon bon?

BLAUSOLAN. C'est de chanter vos airs avec les v.

GARAT. Compris pas.

BLAUSOLAN. Eh! prononcez les v.

GARAT. Je vous le promet.

Air.

Un jour de cet subvène,
De Bordeaux revenant,
Je vis s'assembler ensemble,
Qui s'en était échauffé...

J'aime beaucoup les bouffoneries,
J'aime beaucoup les tout-tenues...
Tea, la, la, la, la, la, la, la, la,
Précis re louter, je l'en supplie,
Et s'en gâter... Le point du jour,

A vos bouques, resté toute leur potence;
L'air est plus belle échanger pour,
Près de Colla... Le premier pas

Se fit sans qu'on y pense;
Ortolan j'en ai ce qu'on ne prévoit pas?
Heureux celui, dont la douce éloquence,
En badinant, fait s'en élever...

Oh! la, la! que je l'ai échappé belle!
Ce matin Colla...
Enfant chéri des dames,
Je n'en, dans tout ça,

Fort bien avec les étonnés,
Mal avec les...
Bouton de rose,

Tu seras plus heureux que moi,
Car je te tiens à ma rose,
Et ma rose est morte de laï...

Turquoise.

Ma tante turquette...
O Fontenay qu'embellissent les roses,
Séjour charmant par l'ombrage habité,

Adieu je pars...
Je pars.

Dés, de l'autre part,
La nuit sur ses remparts
Aide ses ombres
Plus sombres.

Chez vous,
Dormez, épouse jeune,
Dormez, enfants, pour vous
Le petit-dé
Se m'écrit.

Vous
Ce que Garat chante.
C'est, grâce à ces airs-là,
Que mi femme est contentée;
Ils sont, de ma vie, mes,
J'aime comme autrefois,
Et plus charmants que les
Quand déjeuné les étonnés.

De a dé
Qu'us succès lancée
M'ont toujours Garat en crédit,
C'est le dieu de la romance,
Et de ce nous le rendit
Naitéille:
Ou dit d'elle:
Quel succès!
De son goût!
Vais, fine-ou,
J'en, moi-même,
Gentillesse,
Elle a tout!
Ainsi
Gentil et réussi:
On a parlé de lui
Tous comme d'un chef-d'œuvre.
Fier de l'œuvre
Qui l'aime,
Tout Paris, qui jure,
Jusqu'à de Digne.

(Gentil sort.)

TATILLO, à Cornéflard. Eh bien, il est très-gentil, ce petit-là! très-gentil, très-gentil; très-gentil!

VOU-AR-YENT, reprenant, à Bouzignan. Monsieur, le second livre est là.

BLAUSOLAN. Comment, le second livre?

VOU-AR-YENT. Oui, monsieur; j'ai lu le premier.

BLAUSOLAN, lui donnant sa coupe de pied. Impertinent! Messieurs, messieurs, après un pareil affront, la séance est levée. (Vou-

Arrière! vous le trouvez, la boîte se déplace. — Bouzignan sort, en cachant la tête. — Tatillon reste seul avec Cornéflard.)

TATILLO. Eh bien, monsieur Cornéflard, que pensez-vous de cet événement?

CORNÉFLARD. Je le trouve plus fort qu'il n'est.

TATILLO. Pourrait Hamilton à mille livres.

CORNÉFLARD. Oui; mais il y a mis le temps. D'ailleurs de l'air sévère.

TATILLO. Oh! oh! qui est-ce qui nous arrive là?

CORNÉFLARD. Allez regarder. O ciel! Ah! grand Dieu!

TATILLO, de même. Est-ce possible?

CORNÉFLARD. Je ne salue...

TATILLO, le regardant. Non, ne vous effrayez pas; c'est très-doux.

DIX-SEPTIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

GURIKA, TATILLO, CORNÉFLARD.

GURIKA, entrant, avec des chansons.

Ah! J'ai perdu mon chiffon.

Qu'est-ce que veut à mon chiffon? (M)

Demandez (M) mon chiffon!

Il quelle son chiffon!

Pour un drame tout-ou!

Mais ne devez pas!

Nous l'avons l'air dans l'ou!

Eh, depuis, mon chiffon!

Pierre, Léon! comme un vent!

Oh! oh! oh! (M)

TATILLO. Comment, comment, ceci nous représente un acteur?

GURIKA. Oui, monsieur, c'est Bastien; il s'est engagé au Cirque comme premier comique.

TATILLO. Bastien a bien le physique de l'emploi.

CORNÉFLARD. Comment, ce serait un de ces fameux chanteurs typiques qu'on a fait venir d'Afrique?

GURIKA. Oui, monsieur, les chanteurs, il faut aller les chercher ailleurs; on n'en trouve pas en France.

TATILLO. Oh! parlez-moi, on se trouve sur Jardin des Finances.

GURIKA. D'ailleurs, monsieur; les chanteurs de Paris sont très-savants; il sont les très-bien nourris et les très-bien logés.

CORNÉFLARD. Et Bastien est plus saur?

GURIKA. Oh! monsieur, il reste quelquefois huit jours sans boire et manger; il n'était engagé au Cirque qu'à raison de deux lottes de fin par semaine.

TATILLO. Ah! le directeur fortuné!

GURIKA. Certainement! il fournissait des boîtes à Bastien!

TATILLO. Mais on nous avait parlé de sept chanteurs, et je n'en vois qu'un?

GURIKA. Les autres vont arriver; ils ont eu des émotions en hier.

CORNÉFLARD. Mais, comment faisiez-vous pour lui apprendre son rôle?

GURIKA. Oh! c'était bien facile; je lui lisais la pièce tous les jours.

TATILLO. Ah! vous lui lisez!

GURIKA. Je lui lisais le rôle de la jeune première Tenex, regardée-bien... comme il écoute avec intelligence (imagination). — Le chanteur s'estort pendant le texte! — Fut-il jamais plus effrayé par rien que la musique? Amuse-moi, m'a dit Yacoub, un je leai égarer tous les frères... L'aimer, lui l... est horrible... ce horrible... ce horrible... et horrible horrible horrible fait au-dessus de son courage!... J'ai répondu la main sanglante qu'il avait me présenter, et tous les miens ont payé de leur vie l'horreur qu'il m'imposait... Oh! Yacoub!... Yacoub!... Yacoub!...

CORNÉFLARD. Mais c'est parfait tel! c'est ravissant!

TATILLO. Et pourquoi est-on retardé la pièce?

GURIKA. Je n'en sais rien, monsieur. A moi arrivée, je me suis présentée au théâtre du Cirque national, et j'ai trouvé chez le concubine un petit amoureux, qui était l'air d'une femme et qui s'appelait Jacques Schrapar. Il m'a dit, en me regardant avec de gros yeux (impression) « Qu'est-ce que vous venez faire ici avec votre chanteur? Arrivez! ce théâtre appartient aux Chevaliers de Brouillard; c'est le théâtre de la

Parle Saint-Martin qui les prête au Cirque pour que le Cirque ne fasse pas trop d'argent... Arrêta, arrière, les châteaux! et Et il m'a quitté pour grimper à une échelle de corde.

TATILLON Et qu'avez-vous fait en le quittant?

OSIRIA. J'ai suivi mon chemin, et, en passant devant le Théâtre-Lyrique, j'ai eu l'idée de lui proposer mes acteurs.

COSMIFLARD. Tiens! quelle idée!

OSIRIA. Là, j'ai rencontré un autre petit jeune homme qui avait aussi l'air d'une femme, et qui s'appelait Gil-Biss...

TATILLON. Gil-Biss... Ah! oui, je sais. Et que vous a-t-il répondu?

OSIRIA. Il m'a répondu: (Chœta.)

Vote au Théâtre-Lyrique...
Ah! fuyez tous les deux
De ces lieux!
Tra, la, la, la, la, la, la!
Où se met pas un musqué
Des dans,
De nous
De chœtous!
Tra, la, la, la, la, la, la...

COSMIFLARD. Et alors?

OSIRIA. Alors je n'en ai fait ni une ni deux, je suis allé au Vaudévillo.

TATILLON. Au Vaudévillo?

OSIRIA. Oui; car m'avant dit que c'était une nouvelle direction; ils devaient avoir besoin d'acteurs; je leur ai proposé les miens.

TATILLON. Et alors?

OSIRIA. Alors, l'un d'eux m'a répondu: « Qu'est-ce à dire? qu'est-ce à dire?... prouvez-vous moi l'histoire pour un désert? » Et son associé a ajouté: (Parlant comme si elle ajoutait un terme.)

« C'est trop tôt, mon enfant, c'est trop tôt! » Je lui dis, j'ai persisté jusqu'au Théâtre-Français, et là, j'ai parlé à une belle dame, qui m'a dit: « Fine petite voix d'homme; (hésitant.) » Oser nous présenter de pareils acteurs! Arrêta! arrière! » — « Fais, » monstre épouvantable! Parle au fond du désert ton aspect « redoutable!... » (On entend le charge au loin et à l'orchestre.)

COSMIFLARD. Quel est ce bruit?

OSIRIA. Écoutez, écoutez!

TATILLON. On dirait le canot.

UN GARÇON DE THÉÂTRE, amenant. Ah! je vous raconte enfin; une lettre pour vous de la part de notre directeur. (Il remet une lettre à Osiria, et sort en annonçant le chœta.)

OSIRIA, parcourant la lettre. Ah! ah! ah! lui... On va jouer la pièce... on nous attend. Ah! le vice Dieu! c'est la bataille qui commence!... A bas ce costume qui me gênerait, et vite *BOUZOU le vivandière!* (Son costume tombe; elle est vêtue en vivandière des moines.)

TATILLON. Ah! vous nous trompez, vous êtes...

BOUZOU (OSIRIA). Et suis...

Air de *Donc.*

Comme 'ses ma grand'mère,
Je suis vivandière!
Comme nos soldats,
Zouzou marque le pas.
Ra, ra, ra-ha-ha.
Comme nos soldats
Marchant aux combats,
Comme nos soldats,
Zouzou marque le pas.
On dit qu'levotons
C'est du chœtousisme;
Mais tout qu' nos enfants
Seront triomphants,
Bataill,
Mitrail,
Et glorie,
Et victorie
Bimrocoï lozouze,
Aa bius des tambours.

Et l'on aura beau dire, le Hébéte de la poudre à canon ne manquera jamais de sujets de procès. Argenteur! lui, nous allons combattre les hommes; et nous prouveront, tambour battant, mèche allumée, dans un gredin de pays où le soleil nous brule comme des marrons rôtis. On va nous voir sejourner dans les bois, sejourner dans les bois, dans les montagnes; on sejournera pendant toute la pièce, et, pour la vivandière, ce sera la plus belle pièce de ses jours.

Comme 'ses ma grand'mère,
Je suis vivandière, etc.

DEUXIÈME COUPLE.

Après la Syrie,
Le Croq', je parie,
Quidra nos pas
A d' nouveaux combats,
La Chine est ouverte;
Et nous allons, certes,
Prendre le chœta.
Qui mène à Pékin.

(Criat.) Ah! ah! ah! mes enfants, en voilà des magots qui sont p'p'riétaires! Vingt millions de Chinois qui se laissent avaler comme des chœtas d' la mère Morcan!... Et dire qu'ils ont un tas de marailles et un tas de fleuves à leur service... Le fleuve Noir, le fleuve Bleu, le fleuve Jaune et le fleuve d'Angkor, qui les conduit au fleuve Louis. Eh bien! nous avons engagé leurs Bœufs, renversé leurs marailles... Les Français sont entrés par une porte, les Anglais par l'autre, « Ça va bien, disent les Français. — Werywell, » ont répondu les Anglais... et le grand chef de l'Empire du Siles s'est amusé par la porte du million à mille lianes de sa capitale! — Avant trois mois, vous verrez sur l'Asie: « Première représentation des Français à Pékin. » C'est ça qui fera une fameuse pièce pour le Croquet; ça sera la plus belle pièce de Chinois qu'on fit! Et là-dessus, bonjour!... Et avant, arêta! Musque de Doure!... Tous les tambours à la clef! (Boucoucou.)

Comme 'ses ma grand'mère,
Je suis vivandière, etc.
(Ils sort.)

TATILLON. Sapristi! ça m'a tout électrisé, moi!... Si vous étiez un Chinois, Corniflard!... Je prouverai au soleil et le bouquet de coupe de ping! si vous un élève un!

COSMIFLARD, se débauchant. Je débauché... mais je n'en suis pas sûr. Qu'vous qui vous prend aussi?

TATILLON. Pardon, cher ouï, pardon... C'est cette vieille diabolique le vivandière qui m'a montré la lettre! (Héou, la vieille les, est sortie sur le fin de la scène qui précède, portant le bouquet d'écie à l'écou.)

SCÈNE II.

HAMZA, TATILLON, CORNIFLARD.

HAMZA à Corniflard. Monsieur, un baiser, s'il vous plaît?

COSMIFLARD, embarrassé. Pardon, je n'ai pas de mouchoir. (Il s'essuie.)

HAMZA à Tatillon. Monsieur, un petit baiser, par charité?

TATILLON. As-tu fini! (Il s'essuie.)

SCÈNE III.

HAMZA, seule, une femme. Ah! les hommes sont en décadence!... Ne pourrai-je obtenir un baiser, lorsqu'un baiser doit me rendre jeune et beau! Ah! pas de chance! pas de chance! (On entend au loin les balades d'une chœta. Hamza prie Perle.) OÙ chœta dans les bois de Livry! (Le chœta change et représente une forêt.)

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE.

HAMZA, puis L'HOMME DE FEU.

HAMZA. Qui peut chœter?... Consultons mon grimoire! (Le cad se lit sous d'un coup.) La nuit... A moi, l'homme de Feu du Pied de Monton! L'Homme de Feu entre sur une nuage. Hamza fixe de sa poche le livre de l'écou et le lit sur la couverture.) « Le Papillon, ballet-pantomime en deux actes et quatre tableaux. » C'est bien ça... Voyons... « Scène première... — On entend sonner une fanfare... C'est le jeune et beau prince Brantula qui chœta dans la forêt. » (Bite ferme le livre.) — L'Homme de Feu s'en va.) Parfait!... Et maintenant, allons épier le jeune et beau prince! (Ils sort. Le jour revient.)

SCÈNE II.

PLUSIEURS PAPILLONS, puis BEAUDAÏA.

(Plusieurs papillons, représentés par des jeunes filles, viennent voltiger sur le théâtre. Puis, l'air de chœta reprend. Les papillons sont attrapés, ils s'écou.)

BEAUDADA, entre avec un fillet et une collection de papillons peints à ses herbes.)

Air de M. JULES FOUCHER.

Que d'autres chassent ses caennés,
Aux jaguars,
Aux léopards,
Aux regards...

Moi, plus malin, dans la forêt,
Avec mes yeux et ce fillet,
Je ne chasse qu'un papillon!

Toutain, (bis.) ton, ton!
Frappe les débus du caenné,
Tantain, (bis.) ton, ton!

(Quatre papillons arrivent, mais ils aperçoivent la princesse, et vont au théâtre derrière un buisson.)

(Puis.) Oh! derrière ce bosquet, en voici quatre... Oh! le bon coup de fillet! (Il s'approche, donne un coup de fillet à ses quatre papillons l'écrasant sous la forme de véritables papillons. — Ils lui passent avec son fillet.) Oh! je vous attraperais, mes petits amis. Héing!... V'lan!... v'lan! (Les papillons disparaissent.) Partis, disparus!... On!... je n'en suis plus! (Il tombe sur un banc, ce pied d'une herbe...) Ah! c'est humiliant pour un prince qui a des rentes de rentrer au palais avec cette pauvre chose... Non gouverneur... Moi à remède va se moquer de moi... c'est un vieux papillonneur, lui.

SCÈNE III.

BEAUDADA, UNE PETITE FILLE.

LA PETITE FILLE, courant avec un grand sac de gaze et une botte d'herbe sur l'épaule, en criant. V'là des papillons, des papillons pour un liard!

BEAUDADA, se levant. Oh! quelle chance!

LA PETITE FILLE. V'là des papillons, des...

BEAUDADA. Hé! le jeune fille... par ici! Donne-moi un beau papillon... tout ce que tu auras de plus joli... et j'y mettrai deux liards, c'est le fait.

LA PETITE FILLE, lui donnant un papillon. Tenez, en voilà un superbe!

BEAUDADA, la prenant. Très-bien! voici ton dû...

LA PETITE FILLE. Merci, monsieur! (S'en allant.) V'là des papillons, des papillons pour un liard!

SCÈNE IV.

BEAUDADA, seul. Généralement, quand on achète quelque chose, un papillon, par exemple, c'est pour le garder... Moi, pas du tout! je fais vite uniquement pour avoir le plaisir de le jeter sur un arbre... Ça peut paraître étrange, cruel, et même, si j'osais le dire, un peu bête... mais je vous prie de ne pas oublier qu'il s'agit d'un billet, et que nous sommes à l'Opéra... Seulement, à l'Opéra, la transformation du papillon est un peu mouchée... Mais ici... oh!... c'est mouché tout à fait... (Allant se frotter.) Vous allez voir... Je plante mon papillon. (Il plante son papillon sur un arbre. — Musique. — Le papillon grandit et la tête de Farfalle paraît au milieu du papillon, puis le papillon devient une jeune fille, ayant conservé les couleurs du papillon.)

SCÈNE V.

BEAUDADA, FARFALLA, puis LES PAPILLONS, et ensuite HAMZA.

BEAUDADA, allant à Farfalle. Ciel! une jeune fille, et je me suis conduit envers elle comme un ruisseau! Ah! c'est tel temps encore... (Il soutient Farfalle et la mène jusqu'à sa base, se alle coudé; puis il s'agenouille près d'elle.)

FARFALLA.

Air de *Grociécia de Brébant*. (Orchestre.)

Oh! la, la, la, la! (bis.)
J'ai bobo! J'ai de la peste!
Oh! la, la, la, la! (bis.)
C'est l'épingle qui me gêne!

Le méchant! (bis.)
Blanc méchant!
Méchant blanc!

Oh! la, la, la! (bis.)
Quel douleur je sens là!
Oh! la, la, la, la! (bis.)
J'ai bobo! J'ai de la peste!

(se levant.)
Méchant! (bis.)
Il m'a percé le flanc!

BEAUDADA, se levant. C'est ici que le drame commence. (Avec des yeux.) Ciel!... je ne me trompe pas!... c'est Farfalle!... c'est le joli servante de la fête Hamza... en papillon!

FARFALLA. Oh! méchant, méchant prince!

BEAUDADA. Il fallait me prévenir... On a vu des servantes voler... mais pas en papillon... Farfalle!

FARFALLA. Laissez-moi!... je ne veux comme plus... Vous êtes un grand dadais, prince Beaudada... et, de plus, vous avez un mauvais cœur.

BEAUDADA. Oh! ne me dis pas cela!... Faites à une enfant qui pose un papillon de deux liards... pensez-vous que dans le corps de ce papillon de deux liards... tout, c'est été inventé... pour lors...

FARFALLA. Pour lors... vous prenez ce pauvre petit lépidoptère...

BEAUDADA. Comment dites vous ça?... un Hétéroptère?... C'est un papillon...

FARFALLA. Ici présent à moi. Beaudada!

BEAUDADA. Farfalle!

FARFALLA, avec intérêt. Vous êtes bête, savez-vous...

BEAUDADA. C'est bien possible, mais j'ai des rentes... beaucoup de rentes...

FARFALLA. Oui, mais en songeant à votre maîtresse...

BEAUDADA. Farfalle, pensez à mes rentes... (Murmure!) ne perdez qu'à mes rentes!

FARFALLA. Serez-vous d'abord, au moins?

BEAUDADA. Oh! pour ce, j'ai été élevé à la cour du shah de Perse et à la cour du shah du Mogol... et vous comprendrez bien qu'élevé entre shahs...

FARFALLA. Mais c'est effreux ce que vous dites là.

BEAUDADA. Oh! semez-moi!

FARFALLA. Non, je ne veux pas.

BEAUDADA. Donnez-moi un baiser.

FARFALLA. Non, je ne veux pas.

BEAUDADA. Pardonnez-moi, au moins.

FARFALLA. Non, je ne veux plus... je suis blessée, je ne puis me soucier... il ne me reste plus qu'à danser.

BEAUDADA. Eh quoi! malgré la blessure?

FARFALLA. Oh! ça n'empêche pas. Elle danse en chantant le morceau suivant.)

Air nouveau de M. CAROL SCHUBERT.

Papillon,
Quand l'apollon
Ma dirige,
Gémeusement,
Légersment,
Je voltige.
La soir,
L'Opéra,
Je meure gaiement
En dansant.
Quoi papillon,
Gardez vous mesures,
D'ailleurs.

(Elle continue à danser.)

BEAUDADA, devant courir.

Pris de ces papillons,

Hélas! hélas! hélas! qu'est-ce dont que nous sommes?

Après une nous courons,

Et ce sont aux qui, seuls, attendent tout les hommes!

FARFALLA, devant toujours.

Ah! ah! ah! ah! ah!

Papillon,

Quand l'apollon, etc.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Parte du Mogol...

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Elle prend son vol...

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Et, quittant le sol.

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

BEAUDADA.

Mérite à l'entre-soi.

FARFALLA.

Ah! ah! ah! ah! ah!

(Elle fait de danser en prenant une pose gracieuse. Les autres papillons, qui sont entrés sur le fin de mesure, forment un groupe en fond. Hamza paraît et s'approche tout doucement avec deux vases.)

REARDABA, *collaborateur.* Ah! je n'y résiste plus!... et je le fais lire haïr!... Il veut embaïser Farfalla, mais le vilain feu l'homme intercepte le haïr et exécute aussitôt respectueusement le programme de chansons et de paroles.

REARDABA, *stupéfait.* La *Re Hama!*

FARFALLA. Ma persécution... fuyons!

LA RE HAMA. Tu es parti du second acte?... Non... sois sans crainte; je suis jeune et belle... maintenant, cela suffit à mon bonheur, et je vous fais grâce d'un dénouement, qui vous serait fort en peine d'écarter toi...

REARDABA. Farfalla... amers-t-on toujours le Bezdada à sa retraite?

FARFALLA. A la condition que vous ne classerez plus six papillons...

REARDABA. Je dirai-cherai des nids à la pièce... (Va papillon lui apporte un gros nid.) Tiers... déjà?

FARFALLA. Voyons, qu'y a-t-il dedans?

REARDABA. Tirés de nid une statuette. Une petite statuette... c'est Thalie.

FARFALLA. Pourquoi la Muse de la comédie, à propos d'un haïr?

REARDABA. Parce que c'est Thalie au nid... J'ai trouvé Thalie au nid...

SCÈNE VI.

LES MÊMES, ROBIN.

ROBIN, *entraîné.* Qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que c'est?... Des papillons, de la danse, de la musique! Assez! assez! assez!... (Farfalla, Bezdada et tous les papillons se sauvent. — Redit note seul.)

SCÈNE VII.

ROBIN, *seul, se pâme.* Je suis Rodin, Rodin du *Juif errant*... et je viens vous annoncer la *Danse de Mousoreau*... Grand succès, immense succès!... plus lumineuse que les plus lumineuses des pyramides colossales du bonheurs... Trois duels, meschistes!... Inés au premier acte, duel au second acte, duel au dénouement, duel parfait! Et quels duels!... M. Lacroix-sommeire se bat contre quatre hommes, meschistes, quatre hommes!... c'est gentil... Eh bien! ce n'est rien! rien! rien!... Chicot, meschistes, le beau, le grand, le brave, l'invincible Chicot... Mais, je ne veux rien vous dire... vous allez le voir... Attention! attention! attention!... (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CHICOT, puis MONSOREAU, puis DES HOMMES ARMÉS.

(Dressé-cou.)

CHICOT, *entraîné de l'autre côté, et parlant à la cantonade.* Surtout-toi, Busy!... Tout le monde peut se battre contre Mousoreau, excepte toi!... (Dressant la scène.) Je suis l'âme que c'est lui qui devrait se battre, l'âme, le vent, mais les auteurs ne le veulent pas, parce que, si Busy était tué, ça le gênerait pour épouser la femme de Mousoreau au dénouement... et l'on y perd!... (Dressant la scène.) Ah! ah! monsieur le grand veneur, vous pouvez venir, vous serez le meilleur... Je vous attends, monsieur... (Il met ses mouchoirs.)

MONSOREAU, *entraîné.* Oh! vengeance! vengeance! (Voyant l'air et tournant autour de lui.) Un homme manqué... il est beaucoup plus grand que Busy... il n'a rien de sa tournure... ce doit être lui!... (À la cantonade.) A moi, mes coupe-jarrets!... Tombez-moi ce gendard-là! (Sa blouse persennée.)

CHICOT. Tiers... vous n'êtes que six!... Allons, commençons par celle d'aujourd'hui... Allons-y!... (Tantôt le premier.) Zigue!... (Tantôt le deuxième.) Zigue!... (Tantôt le troisième.) A toi, collectif!... (Tantôt le quatrième.) A toi, collectif!... (Tantôt les deux autres.) A vous... Vingt!... qu'abat! qu'abat! qu'abat!...

MONSOREAU, qui est resté dans ses bois, à part. Je pourrais m'en mêler... car c'est l'amaud de mon femme, et je suis rageur... mais ce serait trop tôt lui!... (Gros.) A moi le second peloton; par là à gauche, on vient... arê!... Pendant ce temps, je vais lire la *Patrice*, (il prend un journal et lit. — Se autres hommes persennés.)

CHICOT. Encore six bravi!... (Prenant une table et se mettant derrière.) A moi, ma bonne table du Tolédo!... qu'abat! qu'abat! qu'abat!...

MONSOREAU, *entraîné dans ses bois.* Maison de compagnie à vendre... CHICOT. Eh garde! (Tantôt le premier.) Zigue!... (Le deuxième.) Zigue!...

MONSOREAU, à part. Voilà un bon signe!

CHICOT, *tantôt le troisième.* V'ien!... (Le quatrième.) V'ien!... (Les deux derniers.) V'ien et v'ien!... A qui je leur!... (Répétant le titre de souffler.) Ah! il y en a encore un là!... (Dressant un coup d'oeil dans les bois.) Bring! il ne soufflera plus!...

MONSOREAU. Je pourrais toujours m'en mêler, mais ça serait trop tôt lui!... (Dressant la scène.) Attention!... Troisième es-couade de la troisième compagnie du troisième bataillon... en arê!... arê!... (Les hommes persennés.)

CHICOT. Bigr!... j'en assomme trop... c'est assommant!...

MONSOREAU. Allons! mes braves, ça avant!

CHICOT. Terminons par un coup de maître, lui les embête les les dix d'un seul coup!

MONSOREAU, *entraîné aux côtés.* Je n'ai plus d'affiliés... Unissances, Hissy!

CHICOT. Mousoreau!... On appellera ce carreleur le carreleur de Busy!

MONSOREAU, *entraîné les côtés.* C'est plutôt le carreleur des abbatoirs. (Inat. — Il s'entrebat.)

MONSOREAU. Ale!

CHICOT. Ouf!

MONSOREAU, se tordant. Ty suis!

CHICOT. Ça y est!

MONSOREAU. Et le combat finit...

CHICOT. Fauts de figurants! (On tombent sur le tas d'hommes tous. — Le théâtre change et représente une place avec grille de plusieurs boutiques.)

DIX-NEUVIÈME TABLEAU

LE DEUXIÈME-COUP DES PIEDS

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉBERAUDIN (de la *Poule aux Œufs d'or*), puis GUSMAN (de la *Pied de Mouton*).

LE GÉNIE ÉBERAUDIN, *entraîné furieux.* Eh bien, ouï des duels, des combats, des exterminations! Moi, mimi, moi, Eberaudin, le génie de la *Poule aux Œufs d'or*... je ne respire que la vengeance! et, si je pouvais rencontrer le *Pied de Mouton*, ce pied qui m'a coupé l'arbre sous le pied!... Mais il se cache dans sa cuisine, le poltron... Oh! je l'en ferai bien sortir! (Il casse sa ost.)

GUSMAN, *entraîné de dessous.*

Gusman ne connaît pas d'obstacles, C'est un diu qui guide ses pas.

ÉBERAUDIN. Un diu?... Dites donc un machiniste, monsieur!

GUSMAN. Tient! le génie de la *Poule aux Œufs d'or*!

ÉBERAUDIN. Ouf, peut, il y a beaucoup de génie dans la *Poule aux Œufs d'or*, tandis que dans le *Pied de Mouton*...

GUSMAN. Oh! je n'en manque pas non plus!... Demandez plutôt!...

ÉBERAUDIN. A Lazrille, n'est-ce pas? Tu es trop d'esprit!... Prends garde de le faire dévalser, mon cher.

GUSMAN. J'ai déjà gagné assez d'argent pour cela...

ÉBERAUDIN. Tu es si facilement jété par la fenêtre...

GUSMAN. Il est resté par la porte.

ÉBERAUDIN. Mais, sans les truons, ton *Pied de Mouton* eût été fricé!

GUSMAN. Mais, sans les truons, que serait la *Poule*?... une oie!

ÉBERAUDIN. Vous êtes dit une oie?...

GUSMAN. Et je ne reprends pas mon mot.

ÉBERAUDIN. Hissioient! tremblé! il doit me rester des ailes d'or.

GUSMAN. Foi mon pied de mouton!

ÉBERAUDIN. La guerre donc!

GUSMAN. Va pour la guerre!

ÉBERAUDIN, à la cantonade. A moi, mon grand roi Grosminet!

GUSMAN, à la cantonade. A moi, Lazrille!

SCÈNE II.

LES MÊMES, GROSMINET, puis LAZARILLE.

GROSMINET, entrant. Qui est-ce qui me dérango ? J'étais en train de mettre mon vin en bouteilles.

LAZARILLE, entrant. Mais ne voilà-t-elle pas moi ? On ne peut donc pas insister tranquille ici ? Eh bien ! est-ce là, le seigneur Nigaudoux ?

GESMAN. Il me s'agit pas de lui... Prends ton tallaman et extermine ce vilain diable.

EMERAUDIN, à Grosminet. Prends un œuf d'or, et fais disparaître cet imbécile.

LAZARILLE. Que je l'exterminai avec mon pied de Sainte-Méouchald ? O mon Dieu ! ô mon Dieu !

GROSMINET. Que je prenne un œuf d'or ? Ah ben ! ah ben ! EMERAUDIN, à Grosminet. Eh bien ! qu'attends-tu ? GROSMINET. Impossible !... Nous avons tué la poule, après avoir mangé ses œufs et son œuf.

GESMAN. Bravo ! la haine de Lazarille triomphe !... Alors, Lazarille, à l'écart !... Où est ton pied ?...

LAZARILLE. Hélas !... n'y compte plus !... J'allais mourir de faim... A mon âge, c'est été un deuil public... Il n'y avait rien à la maison... rien qu'un pot de moutarde, j'ai fait cuire mon tallaman !... oui, moi, Laurent... sur le grill... sur le grill !... Je l'ai jôuvé... et, depuis ce moment, les tendards et le pied m'insultent !... Mais c'est égal, c'était bien bon !... Oh ! que c'était bon !...

EMERAUDIN. Plus d'œufs d'or !... (à Grosminet.) Je te chasse !

GESMAN. Plus de tallaman !... (à Lazarille.) Va ! Va !

GROSMINET. Il me chasse !... Comme c'est agréable !

LAZARILLE. Chassé !... chassé comme un lapin !... Ah ! le vilain jeune homme !... (Tous deux sortent.)

EMERAUDIN ET GESMAN, se séparant.

Air des Comédiens (à Maçon).

Nous devons en finir !

Oui, je dois le finir !

Le succès va m'appartenir !

Tremble ! tu vas mourir !

Bien de plus rebelle !

Mon bras prêt à t'arracher !

SCÈNE III.

LES MÊMES, CINQ FÈRES.

TOUTES LES FÈRES, entrant. Eh bien, que faites-vous ? GESMAN ET EMERAUDIN. Les fèves ! PREMIER FÈRE. Deux génies prêts à fuir à coup de talisman !

DEUXIÈME FÈRE. La discorde saute nos enfants ?

EMERAUDIN ET GESMAN. Si vous sachiez, mesdemoiselles les fèves ?

TROISIÈME FÈRE. Silence, malheureux ! et ne prononcez plus un mot de fève.

QUATRIÈME FÈRE. Les fèves ? On n'y croit plus

PREMIER FÈRE. Notre régime est passé.

GESMAN. Est-ce possible ?

EMERAUDIN. Que nous signifieront-ils ?

DEUXIÈME FÈRE. La vérité.

TROISIÈME FÈRE. Nous venons de faire un voyage sur la terre.

QUATRIÈME FÈRE. Nous arrivons de Paris.

QUATRIÈME FÈRE. C'est à nous d'expliquer.

PREMIER FÈRE. Hélas ! oui... sur la moindre baguette magique, l'industrie et le travail accomplissent des prodiges... et

je n'en veux pour preuve que les ornements qui nous parent.

DEUXIÈME FÈRE. (Que ces fleurs qui viennent de Paris.

TROISIÈME FÈRE. Cécès par de simples mortels...)

QUATRIÈME FÈRE. Qui n'ont aucun talent.

GESMAN. Les fleurs-légers, c'est un les appelle.

QUATRIÈME FÈRE. Les fleurs-légers, c'est un les appelle.

GESMAN. Rien honnêtes... car on croit voir des diamants

et des rubis.

EMERAUDIN. C'est magnifique !

PREMIER FÈRE.

Air de Lazzaro.

Voyez ces beautés merveilleuses,

Ces fleurs dont nous sommes ornés...)

Ne d'avez-vous pas, à leurs côtés...)

Qu'ils servent de la mort des fèves ?

Par des travaux tout nouveaux,

C'est le travail et l'industrie,

Qui, de nos jours, se sont faits nos rivaux

Et qui remplacent la fève.

Que, des mortels tout nouveaux

Viennent remplacer la fève.

GESMAN. Attendez donc !... Mais ces fleurs me rappellent mon dernier décor.

PREMIER FÈRE. Vous dernier décor ?

GESMAN. Oui, parbleu ! mon palais de diamants, et je ne

crois pouvoir mieux faire que de vous y conduire ; vous serez

encore là dans le royaume de la fève... (S'écarter son pied en

dessous de sa site.) Attention, mon pied de moule ! Sache que

le changement ne rate pas... Paraissez, polissez-les ! (Le

théâtre change et représente un palais étincelant de perles. — Des apaches

et des gones y forment des groupes grotesques.)

VINGTIÈME TABLEAU

LE PALAIS DES FÉVERIÈRES.

Apothéose.

30694

FIN.

N.º d' invent

1629



APRÈS DEUX ANS

COMÉDIE EN UN ACTE, EN PROSE

PAR MÉRÉ

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS À PARIS, À LA "ALLEE HEBZ.

PERSONNAGES

LA DUCHESSE DE VALBREUSE, Jeune veuve..... M^{me} ARNOLD-PIREY.
LE COMTE GAETAN DE MOHANGES..... M. DRESBANT.

La scène se passe à la maison de campagne de la duchesse, à Saint-Mandé, en 1856.

— Tous droits réservés. —

De même ouvert sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE.

(Elle est assise et paraît absorbée par la douleur. Elle tient une lettre ouverte.)

Il y a une douleur bien cruelle... elle m'était inconnue... la douleur qui ne pleure pas... Je croyais avoir enfin obtenu cette heureuse insensibilité que Dieu accorde comme une consolation à ceux qui ont aimé de la souffrance, et cette lettre m'arrive tout à coup comme une voix de la tombe et me déchire le cœur... Mais pourquoi m'ai-je plus de larmes en réserve, après deux ans?... Le tribut des larmes serait-il une dette qui aurait aussi le bénéfice de la prescription?... Non Dieu! je m'effroie de ne pas pleurer!... Relisons cette lettre...

« Madame la duchesse,

« J'arrive à Paris après un très-long voyage, et mon premier devoir est de vous remettre au dépôt précieux qu'une noble main m'a confié devant Schastopol, j'étais moi-même agonisant et couché dans l'ambulance à côté du jeune colonel duc de Valbreuse, votre héroïque mari, lorsque ses derniers mots furent prononcés à mon oreille : « Ceci à ma femme... » Croiriez-vous, madame, que cette pieuse mission donnée par un mourant fit autre en moi une énergie salutaire? J'avais un devoir sacré à accomplir. Le médecin ne soigna, Dieu me guérit. Après mon rétablissement, j'eus le bonheur de tomber dans une embuscade en faisant une route de nuit, et je fus conduit prisonnier au fond de la Russie méridionale, où je trouvai, chez mes ennemis d'alors, les soins les plus affectueux. Vous apprendrez bientôt de vive voix par quel singulier hasard je ne suis rentré en France que longtemps après la paix.

« Je n'ai eu l'honneur de connaître votre mari qu'à son dernier moment; son glorieux nom ne m'a été révélé que trois jours après. En arrivant à Paris hier, j'ai couru au domicile; là, j'ai appris que vous aviez quitté votre maison de la rue Saint-Dominique pour votre maison de campagne de Saint-Mandé.

« J'ai l'honneur d'être, madame la duchesse, votre respectueux serviteur,

« COMTE GASTON DE MOULANGES. »

Un beau nom... cité plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée... Il m'est impossible de recevoir ici M. le comte de Moulanges... je me suis imposée une retraite absolue de trois ans... il faut toujours tenir la parole qu'on se donne à soi-même... Ma femme de chambre le recevra... (Elle sonne.) Elle va prendre mes ordres... chérubins un prétexte... (Elle sonne à nouveau.) Quel prétexte?... où me laisse toujours seule dans les moments où il faut être deux!... Les femmes de chambre ne servent qu'à un pas servir!... Ah! mon Dieu! j'entends le galop d'un cheval... On s'arrête à la grille du parc!... Le jardinier ouvre... Maladroit, comme s'il était portier!... Et dans quel désordre de toilette!... une robe du matin... un négligé de bourgeois!... pas une fleur dans mes cheveux!... la laideur de la tristesse sur le front!... (Elle se lève et se dirige vers la porte.) Il n'est plus temps... Le voici!... Au fait, il est plus tôt de le recevoir.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Monsieur le comte, votre lettre et votre mission m'ont émue jusqu'au fond du cœur. Permettez-moi de vous recevoir comme un ancien ami.

(Elle lui tend la main, s'assoit et dirige sa chaise au fond du salon.)

LE COMTE. Une mission bien triste, mais un devoir bien doux, madame la duchesse.

LA DUCHESSE. Ou vous a donc retenu dans la Russie méridionale après la paix? Je le comprends très-bien; la même chose est arrivée au duc de Richelieu à Odessa.

LE COMTE. Non, madame, je suis indigne d'une si belle comparaison. Les Russes ne m'ont pas retenu, au contraire. J'étais toujours souffrant de ma blessure, et j'avais besoin d'un climat très-chaud pour me rétablir tout à fait. Il m'a été permis de me rendre à Tébérize; de là, j'ai gagné le golfe Persique, et enfin, pour me rapprocher davantage du soleil, je me suis embarqué pour le Bengale... Mais, madame, pardonnez-moi ces détails fastidieux. (Il se lève et se dirige vers la porte.) Je vous rends le dépôt qui m'a été confié.

LA DUCHESSE. Mais, en passant le paquet. Savez-vous ce qu'il contient?... (Elle se lève, prend le paquet.) Tout m'a été envoyé... oui, tout... excepté la chose à laquelle je tenais le plus au monde, car elle était avec lui, elle vivait avec lui, elle s'agitait sous les battements de son cœur; elle recevait tous les jours un sourire de ses yeux, un baiser de ses lèvres, une étreinte de ses mains... C'est le médaillon de mon portrait... mais doigts tremblants en essayant de déchirer cette enveloppe... J'étais si content le jour où je posai devant le peintre mon visage résolu de joindre j'avais au front l'empreinte du bonheur; il était là, devant moi, lui, et son regard allié du portrait au modèle, et du modèle au portrait, et je voyais que la moitié de mon bonheur passait dans son âme sans diminuer le mien. Oh! je n'aurai jamais le courage de rouvrir ce médaillon; il y a trop de divins souvenirs dans cette peinture; tout un passé d'amour qui ne revient plus et couvre de deuil mon avenir. Oh! quitte la triste robe du veuvage, mais sa nuance reste au fond du cœur.

LE COMTE. (Il se lève et s'adresse respectueusement.) Madame, je respecte cette douleur comme une chose sainte; ma mission est remplie, permettez-moi de me retirer, etc.

LA DUCHESSE. (Elle se lève.) Oh! je ne permets pas une si courtisane visite après un voyage si long. Ce n'est pas moi que vous ne deviez jamais aller personne de votre tristesse. La douleur doit être égoïste... C'est ce portrait qui a réveillé des souvenirs... Je croyais être seule. (Elle sonne.) Vous avez votre voyage à me raconter... Permettez-moi de vous quitter un instant... je vais placer ce médaillon dans mon reliquaire de famille, dans l'écrin où mes bijoux de deuil... je veux être seule pour briser cette empreinte de cire... (Elle se lève et se dirige vers la porte.)

LE COMTE. (Il se lève et s'adresse respectueusement.) Madame, je respecte cette douleur comme une chose sainte; ma mission est remplie, permettez-moi de me retirer, etc.

LA DUCHESSE. (Elle se lève.) Oh! je ne permets pas une si courtisane visite après un voyage si long. Ce n'est pas moi que vous ne deviez jamais aller personne de votre tristesse. La douleur doit être égoïste... C'est ce portrait qui a réveillé des souvenirs... Je croyais être seule. (Elle sonne.) Vous avez votre voyage à me raconter... Permettez-moi de vous quitter un instant... je vais placer ce médaillon dans mon reliquaire de famille, dans l'écrin où mes bijoux de deuil... je veux être seule pour briser cette empreinte de cire... (Elle se lève et se dirige vers la porte.)

SCÈNE III

LE COMTE, changeant tout à coup de direction après avoir adressé respectueusement la duchesse. (Avec hésitation.)

Comme elle ressemble à son portrait!... Seulement, elle est beaucoup plus belle!... beaucoup plus! La main du peintre a tremblé d'amour sur l'évoque; elle n'a pas rendu pleine jusqu'à son modèle; le peintre n'a fait qu'une belle femme; il fallait peindre l'impossible... La beauté!... Maintenant, que vais-je devenir?... Elle aime son mari... c'est évident!... elle l'adore... Après deux ans!... deux ans!... Artémius s'est mariée en secondes noces après dix-huit mois!... Je tombe sur une exception. Aussi pourquoi fait-il que ce pauvre colonel de Vallheureux m'aït remis ce médaillon et son calepin de souvenirs sans la moindre enveloppe, sans le moindre obstacle de cire scellée de ses armoiries? Ma délicatesse aurait tout respecté, je n'aurais rien ouvert, rien admiré, rien lu... C'est tout ce que j'ai pris la précaution de mettre de mettre le dépôt sous pli et de le sceller du sceau du secrétaire de l'État-major... Ah! je dirai comme le poète du secretariat de l'État-major: « Mes yeux ont vu ce qu'ils n'ont pas dû voir!... » En hérald de mes regards cette peinture ouverte, j'avais deviné l'édifice vital et, dans ce long voyage de désespoir, enterré pour oublier un amour impossible, quand je voyais ces pays indiens où les femmes sont produites par le soleil, sous toutes les nuances de l'ébène, du cuivre, du jaune, du vert, je pensais à ce pays de France où la beauté, la grâce, l'esprit s'associent pour faire les merveilles de la création, le modèle vivant de ce portrait, mille fois caressé par mes yeux dans les régions de l'équateur... (Il se lève.) Oh! j'étais dans une sorte qui se ferme... Elle vient... me l'effarouchera pas... comme une raine d'abord... un sourire en sourdine... faire aux épaules de pensées que j'ai dans ce manuscrit du pauvre colonel (Il se lève et se dirige vers la porte.) et qui sont dans ma mémoire, je pourrai peut-être, en faisant un bon équilibre, lui rappeler son mari... Excellente idée!... et sera comme un dénouement moral. Le second mari d'Artémius s'était sans doute déguisé en premier... La voici.

SCÈNE IV

LA DUCHESSE, LE COMTE.

LA DUCHESSE. Monsieur le comte, permettez-moi de vous traiter en voyageur indien; il fait très-chaud; j'ai donné mes ordres à une femme de chambre; elle vient du servir, là, sur la terrasse, à l'ombre, les rafraîchissements de la saison.

LE COMTE. Madame la duchesse, cette offre hospitalière me sera douce avant mon départ...

LA DUCHESSE. Mais vous ne partez pas encore...

LE COMTE. Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous remettre, madame, était bien tout ce que vous attendiez?

LA DUCHESSE. Ouh! seulement, le médaillon paraît avoir bien souffert; il est terni; il a perdu sa fraîcheur.

LE COMTE. (Il se lève et se dirige vers la porte.) C'est pas étonnant; le climat opère sur l'évoque... et puis votre portrait allait souffrir au feu... Les modèles se conservent beaucoup mieux que les portraits, etc.

LA DUCHESSE. (Elle se lève.) Service-vous dans la même armoire avec votre mari!

LE COMTE. Non, madame, j'appartiens au génie.

LA DUCHESSE. Vous arrivez d'un bien grand service en temps de guerre.

LE COMTE. Et en temps de paix aussi.

LA DUCHESSE. Ah! en temps de paix, on assiège des villes sans l'ignominie cela.

LE COMTE. On assiège toujours quelque chose; on rencontre toujours dans le monde quelque Schastopol de saison. Eh bien, nous appliquons, alors, nous, la théorie militaire à l'écarterce civil. Nous surprenons la tranchée devant elle, nous creusons des mines, nous prenons des sautoirs, nous dressons nos batteries, nous alignons des gabionnages, nous élevons des redans, nous...

LA DUCHESSE. Non, Mon Dieu! quel travail vous faites là! J'aimerais cent fois mieux laisser toutes les difficultés debout que de les renverser avec tant de fatigues!

LE COMTE. Ah! nous sommes obligés par état de recourir, nous! Qui ferait le génie en temps de paix? Il oublierait la manœuvre!

LA DUCHESSE. Très-bien! En vous voyant, et surtout en vous

écoulant, je vois avec plaisir que ce long voyage vous a complètement rétabli de votre blessure.

LE COMTE. Oh! madame, de la blessure d'Inkermann.

LA BÈGHESE. Vous avez eu le meilleur d'un mauvais jour?

LE COMTE. Oui, madame.

LA BÈGHESE. A Malakoff?

LE COMTE. Non, madame... dans une rencontre particulière.

LA BÈGHESE. Un duel?

LE COMTE. Oui.

LA BÈGHESE. Triste chose, le duel!

LE COMTE. Le monde a commencé par là.

LA BÈGHESE. Oui... Lulu et Abel.

LE COMTE. Non... Adam et Ève.

LA BÈGHESE, souriant. Ah!... je finis par comprendre.

LE COMTE. Vous commencez, madame.

LA BÈGHESE. Alors, je me tais... Veuillez m'excuser, monsieur le comte; j'ai commis une indiscretion, à mon tour. Je respecte le secret des blessures du cœur... Me permettez-vous d'ajouter quelques points à cette broderie?...
Elle prend une broderie sur un gilet, s'assied et dirige son travail sur le comte.

LE COMTE, regardant la broderie. Ce dessin est très-joli... Aimez-vous ce travail d'aiguille, madame?

LA BÈGHESE. Il faut bien avoir une distraction au couvent.

LE COMTE. Ah! nos sœurs ici dans un monastère?

LA BÈGHESE. Que j'ai fondé.

LE COMTE. Et, en outre, en fait des vœux?

LA BÈGHESE. Hélas! souvent.

LE COMTE. Doit-elle finir bientôt?

LA BÈGHESE, ses vœux. Vous oubliez de me raconter votre voyage, n'oubliez le comte.

LE COMTE. Oh! madame! Trois volumes in-octavo, avec gravures et atlas! Comment raconter cela! J'aurai l'honneur de vous offrir le premier exemplaire.

LA BÈGHESE. Oh bien, il y a dans tous les voyages un chapitre que le voyageur n'imprime pas; c'est celui-là que je veux.

LE COMTE. Le chapitre de la blessure?

LA BÈGHESE. Pourquoi pas... est-il amusant?

LE COMTE. Mais... dans... un... monastère... rigide...

LA BÈGHESE. Je suis la supérieure, et je m'accorde toutes les permissions que je me demande.

LE COMTE. Bien... j'étais à Madras, au Bengale...

JE VENAIS DE TRAVERSER LE QUARTIER DE LA VILLE NOIRE POUR ME RENDRE AU JARDIN ZOOLOGIQUE DE SIR THOMAS VARRINGTON, UN VRAI PARADIS TERRESTRE...

LA BÈGHESE. Sans serpeint?

LE COMTE. Avec serpeint et 33 degrés d'humidité. Je trouvais un coin d'ombre fraîche dans le jardin, une forêt verte en miniature. Les papillons, les magnolias, les frêles eucalyptus leurs branches et leurs feuilles au-dessus d'un petit lac de cristal, et des oiseaux de toutes couleurs chantaient des exaltations ravissantes qu'ils ont apprises au Conservatoire de Dieu.

LA BÈGHESE. J'entrerai dans celui-là.

LE COMTE. Vous avez vu quelquefois, madame, les effets magiques de la chambre obscure?

LA BÈGHESE. Oh!... un petit point lumineux sur un fond noir... le point croissant à vue d'œil, grandit toujours, prend un primé de forme, puis une forme complète, et devient un fantôme coloré, avec des yeux charbonnés ou totés bleus, une femme en un démon, la belle Hélène ou le ciel... Mais, j'ai vu, vous enchiez... Peut-on être blessé gravement dans une chambre obscure?

LE COMTE. Blessé à mort!... Vous allez voir...

LA BÈGHESE. Ah! non! Dieu vous me faites trembler pour vos jours! Heureusement, la scène se passe à Madras et vous partez avec l'énergie d'un vivant.

LE COMTE. Oh! madame, ne vous fiez pas aux apparences.

LA BÈGHESE. Rentrons dans la chambre obscure.

LE COMTE. Soit... Les arbres luisaient un jour crépusculaire; j'étais presque minuit à midi; j'allais m'endormir sur un lit suspendu en es-carpolète. Invoque, entre la veille et le sommeil, je vis poindre sur l'in-folio d'un litancier un visage rose, large comme... un nidallion, avec des cheveux d'ébène fluide, un front d'une chair exquise, des yeux vagues d'iris, des narines de marbre et une bouche qui ressemblait à un écran de perles fines, avec une bordure de corail.

LA BÈGHESE, regardant un mouvement de corail. A part, il parle comme mon mari!

LE COMTE. Pardon, madame, vous m'avez fait l'honneur de m'interrompre?

LA BÈGHESE, ses 33 degrés. Faudrait tout les signalements que vous venez de donner... le signalement du visage rose. Un cri lui fit un portrait sur un passe-partout.

LE COMTE. Ah! madame, c'est est sérieux.

LA BÈGHESE. Je le vois bien; ainsi je me permets de plaisanter... Vous ce que devient le petit visage rose.

LE COMTE. Il devient, par gradations, une jeune et belle femme complète; un divin fantôme d'amour, une apparition céleste, un ange égaré sur la terre, l'idéal du rêve de l'homme et la réalité du rêve; car je l'ai revue, cette femme, je l'ai revue vivante et radieuse dans un monde infidèle d'elle; la vision du jardin à pris un corps, une âme, un cœur peut-être, et tout ce qu'elle méritait de passion, d'assaut, de tendresse, d'homages, je l'ai mis à ses pieds divins, et voyant trouver auprès d'elle est absent éternel qu'en nomme le bonheur. Inutile espoir! J'ai compris tout à coup que la beauté vivante redoublait fantôme, qu'elle n'échappait comme le premier rêve du jardin, et, à mon second rêve, j'ai découvert cette elle et moi un abîme, un abîme profond comme l'éclair et sombre comme le désespoir... Voilà un second blessure, madame; elle me laissa vivre par la pensée, elle me tua par le cœur!

LA BÈGHESE. Je vous remercie de cette confidence, monsieur le comte... elle est fort curieuse... une passion de tropique... retour de l'Inde... je comprends; vous avez rencontré à Madras un jeune et coquet, c'est-à-dire une créole, ou une fiancée de Lacomarone promise à un Anglais ou une Pécheuse Indienne amoureuse de son mari. Tous deux oubliés sur la carte du golfe du Bengale.

LE COMTE. Vous en oubliez un quatrième, madame...

LA BÈGHESE. C'est juste... une vœux...

LE COMTE. Une vœux...

LA BÈGHESE. Du Malabar... On vous l'a brûlée sur un bûcher avant la signature du contrat... J'ai deviné... Monsieur... je ne sais plus qui... un homme illustre a fait une tragédie à Madras... il y a un officier qui se nomme Saint-Fin, comme tous les officiers des tragédies de cette époque, et, au moment où le bourgeois va brûler la voue, Saint-Fin brûle le bourgeois.

LE COMTE. C'est charmant, c'est adorable, madame! mais je compte sur un entretien sérieux.

LA BÈGHESE. Ah! monique le comte... et vous amiez... une longue et solitaire douleur comme la mienne révoltait la première occasion pour demander ses vacances... Ma tristesse a pesé un congé d'une heure... votre réflexion la fait rentrer au logis avant le terme. Soyez indulgent, permettez le sourire à tout qui ne vient plus.

LE COMTE. Je supprime ma réflexion, et...

LA BÈGHESE. Non... Fallait vous adresser une question sérieuse.

LE COMTE. A laquelle on peut répondre?

LA BÈGHESE. Oui, mais avec franchise.

LE COMTE. C'est le vœu du soldat.

LA BÈGHESE. Ah! un soldat ne ment jamais!

LE COMTE. Il n'a pas le temps de mentir, il est toujours à la veille de sa mort.

LA BÈGHESE. Alors, vous avez dit vrai, tout à l'heure, ou m'affirmez que vous n'aviez jamais connu le colonel, ou non?

LE COMTE. Je jure sur l'honneur que j'ai dit vrai; honneur de soldat, honneur de gentilhomme.

LA BÈGHESE. Je vous crois, monsieur le comte... c'est que... Non, il est inutile de... Voilà ma fleur terminée...
(Mettant la broderie.) Commencez-vous cette fleur?

LE COMTE, souriant. Parfaitement... c'est une sténographie... le fleur que j'ai vu... surtout celle dont l'ivoire est ligé... A Madras, j'en achetais tous les matins et j'en portais une à la boutonnière. Le couail m'appelait lord Saintbois.

LA BÈGHESE. *(Elle a fondé sur la table ouverte.)* Je puis vous en offrir. J'ai dans ma sacre des sténographies de Madras et des vœux de Chine, des minutes de vœux.

LE COMTE. Vraiment, madame! J'adore les petites robes de Chine amies; ce sont les jeunes filles du royaume des fleurs.

LA BÈGHESE. *(Souriant ouverte.)* Vous pouvez en cueillir et vous en décorez... là... *(montrant devant la grille du parc)*

LE COMTE. Je regardé les belles fleurs, madame; jamais je ne les cueille... je laisse cette espèce de crime à de plus hardis; j'en profite, mais je ne le cueille pas. Un pauvre fleur épanouit à l'ombre ou au soleil; elle est joyeuse dans ses amours; elle joue avec la lune, elle caqueté avec les papillons; elle est heureuse de vivre, et un doigt brutal vient la

iner dans sa lune de miel, l'arrache à sa famille, et porte son endroit au hasard où elle est vendue comme une monnaie ébouriffée ! Oh ! madame, ce droit brutal devrait être coupé sur sa tête, après ce mensure, s'il y avait un code pénal pour les fleurs ! (avec mouvement de surprise et le geste de la déesse.) Je m'aperçois, madame, que vous accusez d'exagération ce sentiment honorable...

LA DUCHESSÉ. Que se dit-on ? Non... non... un sentiment honorable n'est jamais exagéré... (sourit.) Mais parlons plus bas ; nous sommes entourés de jardiniers criminels qui vivent de ces soufres, et vont vendre impunément les cadavres devant le palais de justice, au marché aux fleurs. La police se fait si mal !

LE COMTE. Me permettez-vous, madame, de donner un coup d'œil à vos statuettes de la serre ?

LA DUCHESSÉ. Oui, mais ne tuez personne.

LE COMTE. Oh ! madame, je respecte trop les lois de l'hospitalité.

Il salue et sort.

SCÈNE V

LA DUCHESSÉ.

Sur son bonheur de soldat et de gentilhomme, il a juré qu'il n'avait jamais connu son mari. Alors voilà une de ces ressemblances morales qui bouleversent l'imagination ! En écoutant ce jeune homme, je crois entendre mon mari... Tout à l'heure, il parlait d'une vision comme mon mari parlait lui-même de mon portrait devant le peintre... presque les mêmes détails, les mêmes expressions... ; il a les préférences, les goûts, les idées originales que j'ai maît tant chez M. de Valbresse... jusqu'à cette délicate théorie sur les fleurs ! Deux frères jumeaux ne se ressembleraient pas mieux par l'esprit et le cœur... Cela n'épouvante et me charme tout à la fois... Et puis, quelle distinction dans toute sa personne ! quel dédain de la conversation vulgaire, ce langage prétendu naturel de tous les hommes érudits !... Il est de l'école de mon mari, et il n'a pas connu son maître... C'est incroyable, si je le crois. S'il y avait pour moi des hommes d'ange, celui-là serait redoutable ; je l'écouterais avec délices pendant des heures entières, tant il ressemble à M. de Valbresse ! C'est une sorte d'innocence qui prend sa source dans la fidélité... Cela me rassure complètement.

SCÈNE VI

LA DUCHESSÉ, LE COMTE.

(Il entre à pas lents, tête basse, comme s'il méditait profondément.)

LA DUCHESSÉ. Quel air sombre ! Arrêtez-vous égaré, par distraction, une rose de Chine, à cause de la guerre ?

LE COMTE. Non, madame... je suis sous l'obsession d'une pensée.

LA DUCHESSÉ. Scénario ?

LE COMTE. Publique... Avant ce soir, au moins, il ne tient qu'à vous de donner le bonheur à son homme.

LA DUCHESSÉ. Non. Mais c'est très-dangereux, ce que vous me proposez là !

LE COMTE. Bien n'est plus simple.

LA DUCHESSÉ. En donnant le bonheur aux autres, on s'expose à perdre le sien.

LE COMTE. Il s'agit d'un mariage.

LA DUCHESSÉ. Faisons de plus... Comment, monsieur le comte, vous me connaissez depuis une heure, vous venez de me faire une confidence... une passion de Madras, de vous de Malabar, de paradis terrestre, de visage rose, que sais-je ! Et vous osez ensuite me demander en mariage à quoi-même ?

LE COMTE. Non, ah ! voilà un excellent quiproquo !... On dirait que nous jouons la comédie... J'aurais dû m'expliquer plus nettement... il s'agit de votre jardinier...

LA DUCHESSÉ. Écoutez de vous. Qui me demande en mariage ?

LE COMTE. Écoutez de vous. Bon ! le quiproquo fait son parallèle... Mon Dieu ! que cette gaîté fait du bien quand on est triste.

LA DUCHESSÉ. Et blessé à mort.

LE COMTE. Je suis sûr. Cette gaîté me ressemble.

LA DUCHESSÉ. Eh bien, vous me laissez ce jardinier sur les bras, n'est-ce pas ?

LE COMTE. Votre jardinier est un grand homme en herbe... vous allez voir... Je lui montre une fleur dans la serre, et je lui urdonne par signe de la couper... Ce digne jeune homme recule d'horreur, et me dit en français pur, sans

mélange d'opéra-comique : « Oh ! monsieur ! nous laissons mourir ici toutes les fleurs sur leur lige. »

LA DUCHESSÉ. C'est vrai !

LE COMTE. Et moi qui croyais avoir inventé cette théorie !... Je me trouve un collaborateur dans un jardinier !... Aussitôt l'enthousiasme s'échabille entre nous. Il me fait des exaltations de Némoria ; il aime une Estelle du voisinage. L'amour existe des deux côtés ; la dot nulle part. J'offre de donner la dot à ce vertueux Némosia qui ne vend pas ses fleurs au marché des monies. La permission de m'adopter la duchesse est nécessaire ; je me charge de la demander, et j'arrive de trop loin pour subir un refus, n'est-ce pas, madame ?

LA DUCHESSÉ. Quelle est votre opinion sur le mariage, monsieur le comte ?

LE COMTE. C'est la seconde vie de la femme.

LA DUCHESSÉ. Et sur le célibat ?

LE COMTE. C'est la première mort de l'homme.

LA DUCHESSÉ. (avec mouvement de surprise.) Encore !... (à part.) Je crois toujours entendre mon mari.

LE COMTE. Et bien, mariés-vous ce pauvre amoureux ?

LA DUCHESSÉ. Je n'y vois aucun obstacle.

LE COMTE. (avec son doigt.) L'agriculture a besoin de bras. L'industrie et l'armée ont besoin d'hommes à la campagne. Chaque mariage de la banlieue est un travail de défrichement.

LA DUCHESSÉ. (mouvement de surprise.) Mais, monsieur le comte, est-il bien vrai que vous n'ayez jamais connu mon mari ?

LE COMTE. Ah ! madame, j'ai épousé toutes les femmes... de serment... Mais veuillez bien me dire, madame, à propos de quel... ?

LA DUCHESSÉ. Interrompé. A propos de rien... pour varier la conversation...

LE COMTE. Pardes, au moins, je m'aperçois que j'abuse de vos précieux loisirs, etc... (il salue comme pour sortir.)

LA DUCHESSÉ. Non, et le restant par ce soir, vous partez ?

LE COMTE. Avec une baguette d'or, Oh ! madame... j'ai peu d'instants à passer à Paris, quatre ou cinq heures... Une audience de mon ministre... une épaulette achetée en Afrique, ou quelque chose de mieux, une balle de Kabyle, c'est-à-dire la question ; vingt heures de chemin de fer, trente-cinq heures de paquebot, et le remède au bout. S'il n'y a pas de coups de fusil en Afrique, j'ai écrit à Gérard pour le prier de me préparer un lion. Tout est prévu. (il salue et se retire.)

LA DUCHESSÉ. Je détrompe contre d'une voix étouffée. Et votre décision est irrévocable ?

LE COMTE. Le ministre peut m'accorder un suris de vingt-quatre heures... voilà tout...

LA DUCHESSÉ. Ce n'est rien...

LE COMTE. Rien... mais j'aurais le temps d'envoyer le dot à votre jardinier.

LA DUCHESSÉ. Alors, j'ai droit de compter sur une seconde visite.

LE COMTE. Je ne la promets pas. En jour de départ est un jour sans loisir...

LA DUCHESSÉ. à part. Bien ! Encore un axiome de M. de Valbresse !... (à part.) Votre visite m'apprend du moins qu'il y a des amitiés qui durent une heure.

LE COMTE. Les amitiés qui durent plus longtemps sont ambilieuses ; elles veulent changer de non.

LA DUCHESSÉ. Mais, avec vous, on n'a rien à craindre... A Madras, vous avez gagné le grade supérieur, en... aussi.

LE COMTE. Vous oubliez, madame, qu'en amitié supérieure, il faut être deux... et je suis seul depuis vingt-cinq mois... Si je me présentais ici à l'état civil pour son mariage, le maire m'enverrait à Charenton.

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LE COMTE. Mais, malheureusement, ma veuve se porte très-bien, et je ne m'ens pas d'amour pour une urne de Malabar, pour un loisir de cendres ! Mon idole est vivante. Elle marche comme la grâce, elle parle comme la mélodie, elle cause comme l'esprit, elle embrasse comme la beauté. Vivre à ses pieds serait le bonheur d'un roi ; vivre dans son cœur serait l'ambition d'un ange. L'homme obscur tremble devant elle et met tout le jour où il a rêvé l'impossible, comme l'espérance à sa vue, à travers une gaze, la faveur du bonheur. On doit aimer cette femme, mais de loin, avec respect, sans mêler à son adoration les profanes pensées de l'avenir. On doit s'éloigner d'elle comme d'un peril, car un amour sans espoir... (il se jette sur les bras de la duchesse.)

LA DUCHESSÉ. C'est juste !... On ne recevrait pas l'arme qui contient les cendres de votre veuve.

LA DÉCRESSÉ, après un silence et bêtise contre ses épaules. Voilà un usoulogique qui rend le duo impossible. L'unisson est brisé... Quel feu ! quelle passion ! quelle folle touchante ! On dit que 1858 avait supprimé l'amour et gravé le lois pour écrit sur la cote du cœur. Pure calomnie !... Et vous aimez ainsi cette constellation de l'Inde depuis deux ans ?

LE CORTÉ. Deux ans et une lieure.

LA DÉCRESSÉ. Et une heure !... Ah ! voit un supplément inattendu !... Vous ne négligez pas les fractions.

LE CORTÉ. L'amour a inventé les minutes.

LA DÉCRESSÉ. Bien ! (A part.) Encore une pensée du pauvre... (Haut.) Ma foi, je m'y perds... Les énigmes m'ont toujours fait peur. L'un sphint est ma bête noire. (Elle s'assied et se dresse de la chaise sur son coude.) Monsieur le comte... je ne suis pas arrivée à l'âge où les vieilles femmes reçoivent une confiance, et, à cause de la date de ces deux ans, il m'est impossible de prendre ceci pour une déclaration. Si l'énigme n'a un mot, veuillez bien me le donner.

LE CORTÉ, dressé à la chaise une supérette de riz. Le voici, madame.

LA DÉCRESSÉ. (Haut grond et la.) Secrétaire de l'état-major... C'est la même empreinte !... Vous connaissez mon portrait ?

LE CORTÉ. Je l'aimais depuis deux ans... c'est ma vision du Madras. J'ai fait le tour du globe pour l'oublier, je m'en souviens trop en arrivant.

LA DÉCRESSÉ. Monsieur le comte, croyez-vous que, dans tout ceci, les convenances aient été bien observées de votre part ?

LE CORTÉ. Madame, si les convenances avaient toujours été bien observées, un homme n'aurait jamais dit à une femme : « Je vous aime ; » une femme n'aurait jamais répondu : « Moi aussi, » et le monde finissait au commencement.

LA DÉCRESSÉ. Oui ; mais le monde est maintenant hors de danger, et l'amour ne doit être ni une ruse ni une surprise ; c'est un sentiment de respectueuse patience qui sait attendre son jour.

LE CORTÉ. La patience n'est pas la vertu des agonisants. LA DÉCRESSÉ. Mais la réserve est la vertu des femmes. On ne peut pas de votre agonie, et la moindre faute nous tue, nous, dans notre honneur. Le monde est le seul juge qui ne pardonne jamais.

LE CORTÉ. Oh ! madame, ceci est de l'ancien régime tout pur... maximes méprisables aux chemins de fer et aux piquebots à vapeur. Ce monde, ce vieux monde que nous habitons, est séparé de l'Amérique par un ruisseau. Si le vieux monde nous tyrannise trop avec son vieux code, nous sautons sur le nouveau. On meurt dans celui-ci, on ressuscite dans l'autre. L'Océan est le chemin d'azur qui mène au paradis, et l'Amérique deviendra bientôt la Belgique des veuves en famille. New-York est un Bruxelles nippin.

LA DÉCRESSÉ. Monsieur le comte, les douleurs et les tristesses, ces moroses compagnes, me retiennent encore ici.

LE CORTÉ. On reçoit à bord toutes les passagères, et il y a dans la faculté universelle un médecin qui guérit tout.

LA DÉCRESSÉ. Non ! non !

LE CORTÉ. Le temps.

LA DÉCRESSÉ. Je le consulterai.

LE CORTÉ. Bientôt ?

LA DÉCRESSÉ. Dans un an.

LE CORTÉ. Trop tard. (Haut.) Je vais aller le consulter... Que doit-il lui demander ? (A part, en se dirigeant vers la porte.)

LA DÉCRESSÉ. Un coup de six heures !

LE CORTÉ. Oh ! mieux que cela...

LA DÉCRESSÉ. Bientôt.

LE CORTÉ. C'est bien court !

LA DÉCRESSÉ. Votre démission.

LE CORTÉ. Oui.

LA DÉCRESSÉ. Et vous prendrez du service ailleurs.

LE CORTÉ. Sous les drapeaux de l'amitié ombélieuse ?

LA DÉCRESSÉ. Avec un grade supérieur, peut-être.

LE CORTÉ. Quelle promotion ! Je vais éhrez le ministre.

LA DÉCRESSÉ. Ecrites à Gérard de décommander le lion.

LE CORTÉ. Insuper de jés. Par le couvrier de densin.

LA DÉCRESSÉ. (Haut, en se levant.) Point d'indieu, mais ne revoir (dit-elle avec la main au ventre.)

LE CORTÉ, à part. Ah ! mon Dieu ! mon sacré me fait peur ! J'ai eu renards !... (Regardant la chaise, qui est sur le bord de la porte de gauche.) Madame in durbesse... mais... J'avais oublié... Excusez-moi... un sentiment de délicatesse...

LA DÉCRESSÉ. Quel trouble ! quel évanouissement !... Je ne vous reconnais plus... Voyons, rassurez-vous, monsieur le comte.

LE CORTÉ, présentant un récipie à la chaise. Ceci est à vous crier, madame... L'honneur me fait un devoir de vous le rendre.

LA DÉCRESSÉ. Eh bien, ce petit cabli vous met au désespoir ?

LE CORTÉ. Ah ! madame !

LA DÉCRESSÉ, devant le récipie. C'est un recueil de pensées... maximes... portraits... du colonel de Valbernet. (Haut.) Le récipie est la première mort de l'homme... L'amour a inventé les minutes... Je regarde les belles fleurs, jamais je ne les cueille. (Regardant le comte d'un air sévère.) Monsieur le comte... quel nom donnez-vous à cette ruse de guerre dans votre théorie d'ingénieur civil ?

LE CORTÉ. Un déguisement moral.

LA DÉCRESSÉ. Je déteste les mensages, monsieur le comte ; je n'estime que les visages... Maintenant, je comprends votre désespoir.

LE CORTÉ. Et vous le plaindriez depuis. Celui qui, par un sentiment d'honneur, se dénonce lui-même, est capable de faire mieux... J'irai plus loin.

LA DÉCRESSÉ. Vous parirez le dénonciateur ?

LE CORTÉ, avec une énergie romaine. Oui... c'est la justice des hommes !

LA DÉCRESSÉ, levant le doigt sur lui. Et la justice des femmes le veut aussi !

LE CORTÉ. Madame, j'ai fait une grande faute, oui ; j'ai commis une bonne action... cela ne se pardonne pas. Je pouvais garder mon masque d'emprunt, je pouvais toute ma vie me faire ressembler à un autre, à celui que vous avez aimé... et, grâce à l'erreur d'une illusion qui vous est chère, je pouvais même un jour être aimé de vous... Aimé de vous, que m'importait le reste ! Qu'importe à l'homme heureux la cause de son bonheur ! Eh bien, non, ma loyauté n'a pas transigé avec mon amour ; le repentir n'éclint avant la faute ; je renouais à dévoué le crime, et, pour oublier un devoir, j'ai changé votre faveur en dégoût, j'ai brisé mon avenir à jamais ! Heureux maintenant, si, avant le dernier de mes voyages, je puis me faire pardonner une bonne action !

LA DÉCRESSÉ. Et, si je vous accordais ce pardon, que penseriez-vous de moi ?

LE CORTÉ. Ce que je pense des anges de Dieu.

LA DÉCRESSÉ. Non, vous penseriez que je vous erois capable. Pardonnez-leur aux innocents ?

LE CORTÉ. Bénédict.

LA DÉCRESSÉ, levant. Eh bien, je commence, moi.

LE CORTÉ, s'avançant. O céleste bonté !

LA DÉCRESSÉ. Celui qui jette son masque ne craint pas de montrer son visage. En me rendant ce petit livre de pensées, vous avez fait la plus noble de vos actions sans éclat.

LE CORTÉ. Et la récompense viendra-t-elle bientôt ?

LA DÉCRESSÉ. Il n'y a que le châtiment qui arrive tard. (Le comte lève la main de la chaise.)

76782

FIN.

N^o d'ordre:

1630

Lest. — Typographe de A. Vassaux et Co